

MAURICE BLANCHOT

LE PAS
AU-DELÀ

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

THOMAS L'OBSCUR, *roman* (« L'Imaginaire », n° 272. Nouvelle version, 1992).

AMINADAB, *roman* (« L'Imaginaire », n° 501).

FAUX PAS, *essai*.

L'ARRÊT DE MORT, *roman* (« L'Imaginaire », n° 15).

LE TRÈS-HAUT, *roman* (« L'Imaginaire », n° 203).

LA PART DU FEU, *essai*.

AU MOMENT VOULU, *roman* (« L'Imaginaire », n° 288).

CELUI QUI NE M'ACCOMPAGNAIT PAS, *roman* (« L'Imaginaire », n° 300).

L'ESPACE LITTÉRAIRE, *essai* (« Folio Essais », n° 89).

LE DERNIER HOMME, *nouvelles*. Nouvelle version en 1977 (« L'Imaginaire », n° 283).

LE LIVRE À VENIR, *essai* (« Folio Essais », n° 48).

L'ATTENTE L'OUBLI, *roman* (« L'Imaginaire », n° 420).

L'ENTRETIEN INFINI, *essai*.

L'AMITIÉ, *essai*.

LE PAS AU-DELÀ, *essai*.

L'ÉCRITURE DU DÉSASTRE, *essai*.

DE KAFKA À KAFKA, *essai*. Première édition, « Idées », n° 453. (« Folio Essais », n° 245).

voir aussi Collectif, POUR NELSON MANDELA, *anthologie*.

L'INSTANT DE MA MORT.

LA FOLIE DU JOUR.

UNE VOIX VENUE D'AILLEURS. Anacrouse. Sur les poèmes de Louis-René Des Forêts *suivi de* La bête de Lascaux *suivi de* Le dernier à parler *suivi de* Michel Foucault tel que je l'imagine (« Folio essais », n° 413).

Entrons dans ce rapport.

♦ La mort, nous n'y sommes pas habitués.

♦ La mort étant ce à quoi nous ne sommes pas habitués, nous l'approchons soit comme l'inhabituel qui émerveille, soit comme le non-familier qui fait horreur. La pensée de la mort ne nous aide pas à penser la mort, ne nous donne pas la mort comme quelque chose à penser. Mort, pensée, à ce point proches que, pensant, nous mourons, si mourant nous nous dispensons de penser : toute pensée serait mortelle; toute pensée, dernière pensée.

♦ Temps, temps : le pas au-delà qui ne s'accomplit pas dans le temps conduirait hors du temps, sans que ce dehors fût intemporel, mais là où le temps tomberait, chute fragile, selon ce « hors temps dans le temps » vers lequel écrire nous attirerait, s'il nous était permis, disparus de nous, d'écrire sous le secret de la peur ancienne.

♦ D'où vient cela, cette puissance d'arrachement, de destruction ou de changement, dans les premiers mots écrits face au ciel, dans la solitude du ciel, mots par eux-mêmes sans avenir et sans prétention : « *il — la mer* » ?

Il est assurément satisfaisant (trop satisfaisant) de penser que, par le seul fait que quelque chose comme ces mots « *il — la mer* », avec l'exigence qui en résulte et d'où aussi ils résultent, s'écrit, s'inscrit quelque part la possibilité d'une transformation radicale, fût-ce pour un seul, c'est-à-dire de sa suppression comme existence personnelle. Possibilité : rien de plus.

Ne tire aucune conséquence de ces mots écrits un jour (qui furent ou auraient été en même temps et aussi bien d'autres mots), ni même de l'exigence d'écrire, à supposer que, de celle-ci, tu fusses bien chargé, ainsi que tu t'en persuades et parfois t'en dissuades : tout ce que tu pourrais en retenir ne servirait qu'à unifier, d'une manière présomptueuse, une existence insignifiante et (par la proposition de cette exigence d'écriture même) retirée quelque peu cependant de l'unité. N'espère pas, si c'est là ton espoir — et il faut en douter —, unifier ton existence, y introduire, au passé, quelque cohérence par l'écriture qui désunifie.

◆ Écrire comme question d'écrire, question qui porte l'écriture qui porte la question, ne te permet plus ce rapport à l'être — entendu d'abord comme tradition, ordre, certitude, vérité, toute forme d'enracinement — que tu as reçu un jour du passé du monde, domaine que tu étais appelé à gérer afin d'en fortifier ton « Moi », bien que celui-ci fût comme fissuré, dès le jour où le ciel s'ouvrit sur son vide.

J'essaierai en vain de me le représenter, celui que je n'étais pas et qui, sans le vouloir, commençait d'écrire, écrivant (et alors le sachant) de telle manière que par là le pur produit de ne rien faire s'introduisait dans le monde et dans son monde. Cela se passait « la nuit ». Le jour, il y avait les actes du jour, les paroles quotidiennes, l'écriture quotidienne, des affirmations, des valeurs, des habitudes, rien qui comptât et pourtant quelque chose qu'il fallait confusément nommer la vie. La certitude qu'en écrivant il mettait précisément entre parenthèses cette certitude, y compris la certitude de lui-même comme sujet d'écrire, le conduisit lentement, cependant aussitôt, dans un espace vide dont le vide (le zéro barré, héraldique) n'empêchait nullement les tours et les détours d'un cheminement très long.

◆ *Dans cette ville, il savait qu'il y avait des gens qui ne fréquentaient personne, et alors il lui fallait se le demander : comment le savait-il ? Ce n'était peut-être pas quelque chose qu'il savait, mais qui était compris dans le savoir. Savoir tout autre chose l'obligeait à savoir par avance cela ou à ne pas le savoir. Comment, à partir de là, résister à la tentation — au désir — de partir à leur recherche ?*

« Comment faire pour les rencontrer? » — « Eh bien, rien de plus simple : vous tomberez sur eux. »

Ils étaient plusieurs, cela aussi, il pouvait en être sûr ; plusieurs : vivant ensemble ou bien ensemble et séparés? Plusieurs — cela peut-être l'aidait seulement à n'y pas penser d'une manière trop déterminée ; des gens.

« Vous voulez dire : par hasard? » — Mais il répéta : « Vous tomberez sur eux. » Naturellement, avant même de lui en parler et surtout tandis qu'il lui en parlait, il avait pressenti une autre réponse : « Vous les connaissez. » Ce qui l'eût amené à comprendre que les connaître n'était pas la bonne manière de les rencontrer, mais quand il se fut décidé, comme sous la pression des paroles communes, à demander : « Croyez-vous que je les connaisse? », il fut surpris par la frivolité de la réponse : « Comment serait-ce possible : vous ne fréquentez personne. »

Du moins le fréquentait-il, même si, tandis qu'il y réfléchissait, il pouvait prévoir de quelle manière, le lui disant — mais il ne le dirait pas —, il lui serait répondu : « C'est bien ce que je disais, vous ne fréquentez personne. »

◆ Pensées faibles, désirs faibles : il ressentait leur force.

◆ Le rapport au « il » : la pluralité que détient le « il » est telle qu'elle ne peut se marquer par quelque signe pluriel ; pourquoi ? « ils » désignerait encore un ensemble analysable, par conséquent maniable. « Ils » est la manière dont (il) se libère du neutre en empruntant à

la pluralité une possibilité de se déterminer, par là retournant commodément à l'indétermination, comme si (il) pouvait y trouver l'indice suffisant qui lui fixerait une place, celle, très déterminée, où s'inscrit tout indéterminé.

Si j'écris il, le dénonçant plutôt que l'indiquant, je sais au moins que, loin de lui donner un rang, un rôle ou une présence qui l'élèverait au-dessus de tout ce qui peut le désigner, c'est moi qui, à partir de là, entre dans le rapport où « je » accepte de se figer dans une identité de fiction ou de fonction, afin que puisse s'exercer le jeu d'écriture dont il est alors soit le partenaire et (en même temps) le produit ou le don, soit la mise, l'enjeu qui, en tant que tel, principal joueur, joue, change, se déplace et prend la place du changement même, déplacement qui manque d'emplacement et à tout emplacement.

♦ il : si je tiens au bord de l'écriture, attentif à ne pas l'y introduire sous forme de majuscule, plus attentif encore à ne pas lui faire porter un surplus de sens qui lui viendrait de ce qu'on ne sait pas ce qu'il désigne, ce mot que je maintiens, non sans lutte, dans la position que momentanément je lui assigne (au bord de l'écriture), je dois non seulement le surveiller sans cesse, mais, à partir de lui, par une usurpation ou fiction impossible, surveiller le changement de place et de configuration qui en résulterait pour ce « moi », dès l'abord à la fois chargé de représenter le même et l'identité ou la permanence des signes dans et par leur graphie, en même temps n'ayant pas d'autre forme que cette

fonction ou ponction d'identité. Le moi n'est pas moi, mais le même du moi-même : non pas quelque identité personnelle, impersonnelle, sûre et vacillante, mais la loi ou la règle qui assure conventionnellement l'identité idéale des termes ou notations. Le moi est alors une abréviation qu'on peut dire canonique, formule qui règle et, si l'on veut, bénit, dans la première personne, la prétention du Même à la primauté. De là peut-être ce caractère sacré qui s'attacherait au moi et que l'égoïsme confisque en en faisant le privilège du point central qu'il occuperait, ainsi que le trait de tout mouvement de rassembler, associer, grouper, unifier, voire négativement désunifier, dissocier ou désassembler.

Mais il, autrement que par soustraction, se laisse-t-il s'échapper de la sphère sans limite où s'exercerait l'attrait de l'abréviation canonique du moi, là où, sous quelque forme que ce soit, régit l'identité? S'il devient l'autre, ne devient-il pas seulement un autre moi, caractérisé par la relation indirecte (en cela nullement secondaire) complexe d'où il vient et qu'il supporte? ou devient-il seulement, au mieux, au pis, ce à quoi manquerait l'Un et qui se marque aisément comme non-un (la négation se réglant à son tour par un signe rigoureux d'exclusion et par là s'incluant aisément dans l'ensemble)? A moins que il, spécifié comme terme indéterminé pour que le Moi à son tour se détermine comme le déterminant majeur, le sujet jamais assujetti, ne soit le *rapport* même de l'un à l'autre, en ce sens : infini ou discontinu, en ce sens : rapport toujours en déplacement, et en déplacement vis-à-vis de lui-même, sans rien qui ait à se déplacer, déplacement aussi de cela qui serait sans place. Un mot peut-être, rien qu'un mot, mais un mot en surplus, un

mot de trop qui pour cela manque toujours. Rien qu'un mot.

♦ Pourquoi exerce-t-il sur lui ce non-attraît ? il : admettons qu'il ne se contente pas de prendre dans la phrase la place laissée vide par le déterminant majeur (le sujet non assujetti). Se contente-t-il de la laisser vide, la marquant d'un blanc trop visible, à la façon d'une case facile à remplir ? Mais il ne la laisse pas non plus vide en la remplissant par un semblant de mot, substitut de substitut, pronom qui, n'indiquant rien que le vide, le signifierait d'autant plus vide que ce vide n'apparaîtrait pas, étant occupé par le non-terme qui n'est pourtant pas seulement indéterminé.

« il » s'indique-t-« il » mieux dans le double emploi qu'en vient de faire cette phrase, soit une répétition qui n'en est pas une (le second « il », s'il restitue le premier, le redonne pour redresser le verbe en position instable — tombera-t-il d'un côté ou de l'autre ? — qui est position interrogative), c'est-à-dire une énonciation qu'on peut appeler « pléonastique », non parce qu'il serait de pure redondance, mais parce qu'il est là comme sans emploi, s'effaçant et s'effaçant encore, jusqu'à se confondre avec l'inarticulation de la phrase ?

♦ il : au bord de l'écriture ; transparence, en tant que telle, opaque ; portant ce qui l'inscrit, l'effaçant, s'effaçant en l'inscription, l'effacement de la marque qui le marque ; neutre sous l'attrait du neutre au point de

paraître dangereusement le fixer et, si nous étions capables de le « suivre » jusqu'à ce bord où ce qui s'écrit a toujours déjà disparu (basculé, chaviré) dans la neutralité d'écrire, de paraître nous tenter d'avoir rapport avec ce qui s'exclut de tout rapport et qui pourtant ne s'indique absolu que sous le mode relatif (de la relation même, multiple).

Qu'il soit majuscule, minuscule, en position de sujet, en situation de pléonasme, indiquant tel autre ou aucun autre ou n'indiquant que sa propre indication, le il sans identité; personnel? impersonnel? pas encore et toujours au-delà; et n'étant pas quelqu'un ou quelque chose, pas plus qu'il ne saurait avoir pour répondant la magie de l'être ou la fascination du non-être. Pour l'instant, la seule chose à dire : il, un mot de trop, que par ruse nous situons au bord de l'écriture, soit le rapport d'écriture à l'écriture, lorsque celle-ci s'indique au bord d'elle-même.

◆ Non-présent, non-absent; il nous tente à la manière de ce que nous ne saurions rencontrer que dans les situations où nous ne sommes plus : sauf — sauf à la limite; situations qu'on nomme « extrêmes », à supposer qu'il y en ait.

◆ Le rapport de moi à l'autre, difficile à penser (rapport que « rapporterait » le il) : à cause du statut de l'autre, tantôt et à la fois l'autre comme terme, tantôt et à la fois l'autre comme rapport sans terme, relais toujours

à relayer; puis, par le changement qu'il propose à « moi », celui-ci devant alors s'accepter non seulement comme hypothétique, voire fictif, mais comme abréviation canonique, représentant la loi du même, par avance fracturé (alors à nouveau — sous la fallacieuse proposition de ce moi morcelé, intimement blessé — à nouveau un moi vivant, c'est-à-dire plein).

♦ *Comme si eût retenti, d'une manière étouffée, un appel.*

♦ Au bord de l'écriture, toujours obligé de vivre sans toi.

♦ *Il lui était presque facile, là où il vivait, de vivre presque sans signe, presque sans moi, comme au bord de l'écriture, proche de ce mot, à peine un mot, plutôt un mot de trop et en cela rien qu'un mot duquel, un jour du passé, doucement accueilli, il avait reçu le salut qui ne sauvait pas, l'interpellation qui l'avait éveillé. Cela pouvait se raconter : même et surtout si personne n'était là pour l'entendre. D'une certaine manière, il eût aimé pouvoir le traiter avec la douceur qu'il en avait reçue : douceur qui le tenait à distance, à cause du pouvoir excessif qu'il lui abandonnait sur lui-même et, par lui, sur toutes choses. Presque sur toutes choses : il y avait toujours cette légère restriction, sous-entendue, et qui l'obligeait — douce obligation — à recourir, souvent et comme par un rituel dont*

il souriait, à ces manières de dire, presque, peut-être, à peine, momentanément, à moins que, et tant d'autres, signes hors signe, dont il savait très bien (le savait-il?) qu'ils lui accordaient quelque chose de précieux, la possibilité de se répéter — mais non, il ne savait pas ce qui lui venait par eux, « peut-être » le droit de franchir la limite à son insu, « peut-être » le recul anxieux, paresseux, devant l'affirmation décisive dont ils le préservaient afin qu'il fût encore là pour ne pas l'entendre.

◆ *Comme si avait retenti, d'une manière étouffée, cet appel, un appel cependant joyeux, le cri d'enfants jouant dans le jardin : « qui est moi aujourd'hui? » « qui tient lieu de moi? » Et la réponse joyeuse, infinie : lui, lui, lui.*

◆ *La pensée qui l'avait amené au bord de l'éveil : rien ne lui était interdit, les ruses, les fraudes, les habitudes, les mensonges, les vérités, sauf (encore un de ces mots auxquels il avait l'habitude de s'attendre), sauf —. Et il n'était pas dupe, même cette loi pouvait se tourner, la laissant intacte, sauve, elle aussi.*

◆ *« Nous leur donnerions un nom. » — « Ils en auraient un. » — « Celui que nous leur donnerions ne serait pas leur vrai nom. » — « Tout de même, capable de les nommer. » — « Capable de faire savoir que, le jour où ils se reconnaîtraient prêts, il y aurait un nom pour leur nom. » —*

« Un nom tel qu'il n'y aurait pas lieu pour eux de se sentir interpellés par lui, ni tentés d'y répondre, ni même jamais dénommés par ce nom. » — « Pourtant, n'avons-nous pas supposé qu'ils en auraient un qui leur serait commun? » — « Nous l'avons supposé, mais seulement pour qu'ils puissent plus commodément passer inaperçus. » — « Alors, comment saurions-nous que nous pouvons nous adresser à eux? Ils sont loin, vous savez. » — « C'est pour cela que nous avons les noms, plus nombreux et plus merveilleux que tous ceux dont on use habituellement. » — « Ils ne sauraient pas que c'est leur nom. » — « Comment le sauraient-ils, ils n'en ont pas. »

♦ C'était comme un éternel sujet de plaisanterie, un jeu innocent : « Vous les avez rencontrés dans la rue? » — « Pas exactement dans la rue : près du fleuve, regardant les livres, puis s'en allant ou se perdant dans la foule. » — « Cela ne pouvait être qu'ainsi ; et plutôt jeunes, n'est-ce pas? » — « Jeunes? » Il fallait s'arrêter à ce mot qui engageait, exigeait ou promettait trop ; il ne le concédait pas volontiers jusqu'à ce qu'il se laissât aller à répondre : « Oui, jeunes, il n'y a pas d'autre mot ; toutefois, jeunes, sans rien qui fît de leur âge un moment d'eux-mêmes ou de la jeunesse un trait d'âge ; jeunes, mais comme dans un autre temps, donc pas si jeunes, comme si la jeunesse les rendait très anciens ou trop nouveaux pour pouvoir paraître seulement jeunes. » — « Comme vous les avez observés ; en avez-vous eu le temps? était-ce possible? est-ce possible? » — « Ça ne l'était pas en effet, mais il ne l'était pas non plus de les rencontrer. »

Il était vrai que, quand il le quitte, suivant des rues et

des rues, des rues brillantes, animées, non serviles, il ne voit personne, mais c'est seulement la conséquence de ce qu'il appelle son immortalité et qu'il pourrait, plus généreusement, nommer la gentillesse de tous, qui le laissent passer en lui donnant de leur visage — comme les visages sont beaux, seraient beaux s'il les voyait — une lumière, l'éclat d'un bonheur, d'une détresse.

◆ *Un souvenir imparfait? un absolu mensonge? une vérité trébuchante? un désir silencieux?*

◆ *... malade ou seulement méditatif; oubliant par un don d'oublier qui faisait de chacun de ses mots, prononcés d'une manière distincte, une surprise, une dernière vérité, peut-être une pénible attente. Pourtant, robuste, inébranlable.*

◆ *Il désirait le lui dire : cette façon même d'y penser en le disant — à qui? ou en disant qu'il le dirait — à qui?, bien qu'il la reçût ou crût la recevoir de ce point où il lui semblait qu'il pourrait fictivement le situer, aidait à le retenir encore. C'est qu'il fallait être là, dans ce lieu où il lui était donné de demeurer, comme assigné à résidence, pour que l'autre fût là-bas, immobile, immuable, cependant toujours difficile à reconnaître, comme si le droit à l'identité lui avait été refusé en même temps que consenti.*

Il désirait le lui dire : mais comment désirer parler,

sans que le désir, et toujours par avance, ne détruise la parole, même le désir le plus calme de la parole la plus calme ? Et pourtant il désirait le dire, il le dirait.

♦ *De quel droit, par quel pouvoir usurpé, avait-il projeté cette rencontre et, la projetant, l'avait-il rendue inévitable ou, au contraire, impossible ? « Ce n'était qu'une pensée. » — « Assurément. » — « Mais aussi un désir ; quelque chose qu'on ne pouvait penser qu'en le désirant. » — « Sans pouvoir le penser, sans être sûr qu'on le désirât. » — « Quitte à en parler, avec le soupçon qu'en parler c'était en parler prématurément, par une indiscretion malheureuse. » — « Heureuse aussi ; il le fallait. » — « Le fallait-il ? » — « Nous le saurons plus tard. » — « Nous le saurons trop tard. »*

Parler, désirer, rencontrer : il se rendait compte que, jouant avec ces trois mots (et, par là, introduisant le quatrième manquant, le jeu du manque), il ne pouvait produire l'un plus tôt et plutôt que les deux autres, sauf si le jouer en premier, ce n'était nullement lui donner un premier rôle, pas même celui d'une carte sacrifiée en vue d'une stratégie. Jeu qui peut-être consisterait à les tenir ensemble, sans pouvoir les tenir pour éléments d'égale valeur, ni d'inégale, ni comme les données apparentées d'un *même* jeu — ce qui d'emblée détruisait le jeu, à moins que celui-ci, devant jeu de destruction, n'en vînt à acquérir aussitôt, par là, une prééminence aussitôt fautive. Cela reste pourtant vrai : il a fallu qu'il les rencontre (d'une manière ou d'une autre, peu importe) pour qu'en parler soit possible ; il a fallu qu'il les rencontre pour désirer

les rencontrer (ou pressentir qu'il aurait pu le désirer), et il a fallu, pour les rencontrer (même s'il ne les rencontre jamais), que le désir l'y prépare et la parole l'y dispose, par l'espace que l'un et l'autre détient et sans le vide duquel la rencontre se remplirait, s'accomplirait, à la manière d'un événement historique.

◆ *Dans le froid bonheur de sa mémoire, comme si la mémoire était de tous et l'oubli, de personne.*

◆ *L'a-t-il donc oubliée, la rencontre toujours à venir qui cependant a toujours déjà eu lieu, dans un passé éternel, éternellement sans présent? Comment aurait-il pu en venir à l'instant d'une présence, si le temps — le leur — avait pour détour de les priver de tout rapport avec un présent? Loi stricte, la plus haute des lois et telle qu'y étant elle-même soumise, elle ne pouvait trouver le moment où s'appliquer et, s'appliquant, s'affirmer. Avec une exception? N'était-elle pas, cette exception, précisément et insidieusement offerte, tentation destinée à tenter la loi, comme la pensée qu'il viendrait, fût-ce avec ces trois mots, à bout de cette pensée même?*

◆ Sache seulement — injonction qui ne se présente pas — que la loi du retour, valant pour tout le passé et pour tout l'avenir, ne te permettra jamais, sauf par un malentendu, de te laisser une place dans un

présent possible, ni de laisser nulle présence venir jusqu'à toi.

♦ *« J'ai peur » : c'est cela qu'il lui arrivait de l'entendre dire, à peine avait-il franchi le seuil, et ce qui effrayait, c'était la parole calme qui semblait ne se servir de « moi » que pour avoir peur.*

♦ L'Éternel Retour du Même : le même, c'est-à-dire le moi-même en tant qu'il résume la règle d'identité, c'est-à-dire le moi présent. Mais l'exigence du retour, excluant du temps tout mode présent, ne libérerait jamais un maintenant où le même reviendrait au même, au moi-même.

♦ L'Éternel Retour du Même : comme si le retour, proposé ironiquement comme loi du Même, où le Même serait souverain; ne faisait pas nécessairement du temps un jeu infini à deux entrées (données pour une et toutefois jamais unifiées) : avenir toujours déjà passé, passé toujours encore à venir, d'où la troisième instance, l'instant de la présence, s'excluant, exclurait toute possibilité identique.

Comment, sous la loi du retour, là où entre passé et avenir rien ne se conjugue, sauter de l'un à l'autre, alors que la règle ne permet pas le passage, fût-ce celui d'un saut ? Passé, dit-on, serait le même qu'avenir. Il n'y

aurait donc qu'une seule modalité, ou une double modalité fonctionnant de telle manière que l'identité, différée, réglerait la différence. Mais telle serait l'exigence du retour : c'est « *sous une apparence fausse de présent* » que l'ambiguïté passé-avenir séparerait invisiblement l'avenir du passé.

◆ *Ils savaient — sous la loi du retour — que seuls le nom, l'événement, la figure de la mort donneraient, au moment d'y disparaître, un droit de présence ; c'est pourquoi ils se disaient immortels.*

◆ Soit un passé, soit un avenir, sans rien qui permettrait de l'un à l'autre le passage, de telle sorte que la ligne de démarcation les démarquerait d'autant plus qu'elle resterait invisible : espérance d'un passé, révolu d'un avenir. Seule, alors, du temps resterait cette ligne à franchir, toujours déjà franchie, cependant infranchissable et, par rapport à « moi », non situable. L'impossibilité de situer cette ligne, c'est peut-être cela seulement que nous nommerions le « présent ».

La loi du retour supposant que « tout » reviendrait, semble poser le temps comme achevé : le cercle hors circulation de tous cercles ; mais, pour autant qu'elle rompt l'anneau en son milieu, elle propose un temps non pas inaccompli, fini au contraire, sauf en ce point actuel que nous croyons détenir seul et qui, manquant, introduit la rupture d'infinité, nous obligeant à vivre comme en état de mort perpétuelle.

♦ *Pour avoir toujours manqué le présent, l'événement avait toujours disparu sans laisser d'autre trace que celle d'une espérance pour le passé au point de faire de l'avenir la prophétie d'un passé vide.*

♦ Le passé (vide), le futur (vide), sous le faux jour du présent : seuls épisodes à inscrire dans et par l'absence de livre.

♦ *La pièce était sombre, non pas qu'elle fût obscure : la lumière était presque trop visible, elle n'éclairait pas.*

♦ *La parole calme, portant la peur.*

♦ *Il le savait (en accord peut-être avec la loi) : le passé est vide, et seul le jeu multiple de miroitement, l'illusion qu'il y aurait un présent destiné à passer et à se retenir dans le passé, conduirait à le croire rempli d'événements, croyance qui le ferait paraître moins inamical, moins effrayant : passé alors habité, fût-ce de fantômes, il accorderait le droit de vivre innocemment (sur le mode narratif, lequel, une fois, deux fois, autant de fois qu'une fois peut se répéter, rend disponible son évocation) cela même qui cependant se donne pour à jamais révoqué et en même temps irrévocable. Sur cela, il*

réfléchit (comment, il est vrai, y réfléchir, le réfléchissant, le restituant à une certaine flexibilité?). L'irrévocabilité serait le trait par lequel le vide du passé marque, en les donnant pour impossibles à revivre et donc comme ayant été déjà vécus dans un présent insituable, les semblants d'événements qui ne sont là que pour recouvrir le vide, l'enchanter en le dérochant, tout de même en l'annonçant par l'indice d'irréversibilité. L'irrévocable n'est alors nullement ou pas seulement le fait que cela qui a eu lieu a eu lieu à jamais : c'est peut-être le moyen — étrange, j'en conviens — pour le passé de nous avertir (en nous ménageant) qu'il est vide et que l'échéance — la chute infinie, fragile — qu'il désigne, ce puits infiniment profond où tomberaient, s'il y en avait, les événements un par un, ne signifie que le vide du puits, la profondeur de ce qui est sans fond. C'est irrévocable, indélébile, oui : inefaçable, mais parce que rien n'y est inscrit.

L'irrévocabilité serait le glissement qui, par un vertige, fait, en un instant, au plus loin du présent, dans l'absolu du non-présent, tomber ce qui « vient d'advenir ».

Ce qui vient à peine d'avoir lieu, par l'irrévocabilité glisserait et tomberait aussitôt (rien de plus rapide) dans « l'effroyablement ancien », là où rien ne fut jamais présent. L'irrévocabilité, sous cette vue, serait le glissement ou la chute fragile qui abolit le temps dans le temps, efface la différence du proche et du lointain, les indices de référence, les mesures dites temporelles (tout ce qui rend contemporain) et ensevelit tout dans le non-temps, d'où plus rien ne saurait revenir, moins faute d'un retour que parce que rien n'y tombe, sauf l'illusion d'y tomber.

♦ Admettons que les événements ne soient « réels » qu'au passé, machine fonctionnant de telle sorte que nous puissions nous remémorer, par une mémoire bien agencée, quoique avec un léger doute, tout ce que le futur pourrait nous promettre ou nous faire redouter. Mais le passé n'est-il pas toujours moins riche que l'avenir et toujours autre ? Assurément, sauf si, le passé étant l'infiniment vide et l'avenir l'infiniment vide, l'un et l'autre n'étaient que la manière oblique (l'écran différemment incliné) dont le vide se donne, simulant tantôt le possible-impossible, tantôt l'irrévocable-révolu ; sauf encore si la loi de l'Éternel Retour ne laissait jamais d'autre choix que de vivre au passé l'avenir et à venir le passé, sans cependant que passé, avenir soient appelés à s'échanger selon la circulation du Même, puisque, entre eux, l'interruption, le défaut de présence, empêcherait toute communication autrement que par l'interruption : interruption vécue soit comme le révolu du passé ou le possible de l'avenir, soit précisément comme l'utopie incroyable de l'Éternel Retour. On ne peut croire à l'Éternel Retour. C'est sa seule garantie, sa « vérification ». Telle est, là-bas, l'exigence de la Loi.

♦ Si, dans « l'effroyablement ancien », rien ne fut jamais présent et si, à peine vient-il de se produire, l'événement, par la chute absolue, fragile, aussitôt y tombe, comme l'indice d'irrévocabilité nous l'annonce, c'est que (d'où notre froid pressentiment) l'événement que nous croyions avoir vécu ne fut, lui non plus, jamais avec nous ni avec quoi que ce soit en rapport de présence.

♦ *Le vide du futur : la mort y a notre avenir. Le vide du passé : la mort y a son tombeau.*

♦ *D'une certaine manière*, la loi du retour — l'Éternel Retour du Même —, dès que l'on s'est approché d'elle par le mouvement qui vient d'elle et qui serait le temps de l'écriture s'il ne fallait dire aussi et d'abord que l'écriture détient l'exigence du retour, cette loi — hors loi — nous conduirait à assumer (subir de par la passivité la plus passive, le pas au-delà) la temporalité du temps de telle sorte que celle-ci, suspendant, ou faisant disparaître, tout présent et toute présence, ferait disparaître, ou suspendrait, l'instance ou l'assise à partir de laquelle elle se prononce. Ce serait là le mouvement de l'irréversibilité, en tant que tel toujours réversible (le labyrinthe). La révélation de Surlej, révélant que tout revient, fait du présent l'abîme où nulle présence n'a jamais eu lieu et où s'est toujours déjà abîmé le « tout revient ». La loi frappe le présent de mutisme et, par le présent, le présent à venir que le futur ordinaire — futur présent — s'accommode d'être. De sorte que : au futur ne reviendra que ce qui ne saurait être présent (le mode poétique), de même qu'au passé n'a fait retour que ce qui du passé n'appartint jamais à un présent (le mode narratif).

♦ D'un côté, « tout revient » ne permet plus cette scansion rythmée qui allège le rapport au temps qu'est le temps lui-même dans sa temporalité : le temps est

chaque fois « tout » le temps, en « même » temps, sans que « tout » et « même » puissent y maintenir leur puissance rectrice; passé, présent, avenir, ce serait « tout un », si ce n'était précisément l'unité qui en sombrant n'avait aussi modifié les distinctions en les livrant à la différence nue. Cela d'abord. Mais, d'un autre côté, « tout revient » ne se maîtrise pas par l'étalement en tous sens qu'un éternel présent, devenu le lieu commun de l'espace, laisserait concevoir. *Tout revient*, signifiant : « tout reviendra, tout déjà et à jamais revenu, à condition que cela ne soit, n'ait jamais été présent », exclut « tout revient », fût-ce sous la forme d'un « rien ne reviendrait ».

♦ L'exigence du retour serait donc l'exigence d'un temps sans présent, temps qui serait aussi celui de l'écriture, temps futur, temps passé, que la radicale disjonction (en l'absence de tout présent) de l'un et de l'autre, fussent-ils les mêmes, empêche d'identifier autrement que comme la différence que porte la répétition.

Entre passé, futur, la plus grande différence est donnée en ceci que l'un répéterait l'autre sans la commune mesure d'un présent : comme si entre passé et futur régnait l'absence de présent sous la forme simplifiée de l'oubli.

Qu'est-ce qui reviendra? Tout, *sauf* le présent, la possibilité d'une présence.

◆ « *Vous reviendrez.* » — « *Je reviendrai.* » — « *Vous ne reviendrez pas.* » — « *Quand vous parlez ainsi, je comprends ce que cela veut dire : je suis là par le retour, je ne suis donc pas là ; et je comprends que ce serait autrefois, dans un temps si ancien qu'il n'y a jamais eu aucun présent pour y correspondre, que vous avez été là.* » — « *Mais je suis là, vous le voyez.* » — « *Oui, disait-il gravement, je suis là, à condition de l'oublier, une fois m'en souvenant, une fois l'oubliant, et tout de même laissant le souvenir, l'oubli se déployer, se refermer sans personne qui se souvienne, oublie.* »

◆ Effacé avant d'être écrit. Si le mot trace peut être accueilli, c'est comme l'index qui indiquerait comme raturé ce qui ne fut pourtant jamais tracé. Toute notre écriture — à tous et si elle était jamais écriture de tous — serait ainsi : le souci de ce qui ne fut jamais écrit au présent, mais dans un passé à venir.

◆ « *Il y a longtemps que je ne vous ai vu.* » Il disait cela, même si je venais à peine de le quitter ; et il est vrai qu'il fallait du temps, si peu grande que fût la pièce, spacieuse cependant, pour aller jusqu'à lui, longeant une table, puis une autre et peut-être encore une autre, comme s'il avait dû suivre une rue étroite traversant la ville.

◆ « *Nous les aimerons.* » — « *Nous les aimons déjà.* » — « *Ils ne le savent pas.* » — « *C'est notre chance.* » — « *Ils*

ne savent rien de ce que nous attendons d'eux. » — « Ils vivent dans l'ignorance : c'est ce qui les rend si beaux, si vivants. » — « Ils font peur. » — « Nous faisons peur. » Ils étaient jeunes, beaux, vivants : tous ces mots, il les acceptait, pièges si innocents que même des fantômes n'auraient pu s'y laisser prendre, sachant aussi que bien d'autres mots auraient pu être prononcés sans davantage les attirer ou les atteindre dans ce qui les préservait. Le seul danger, danger d'innocence, venait de ce droit à être plusieurs, droit qui, les détournant d'être l'un ou l'autre, risquait de les livrer doucement à l'appel qu'ils ne pouvaient entendre qu'à plusieurs : ensemble? « Nous ne verrons rien d'aussi beau. » — « Est-ce le terme qui convient? » — « Ils seront trop beaux pour qu'on s'en aperçoive. » — « Je ne crois pas qu'ils aimeraient qu'on arrange les choses à leur place. » — « Cette place qu'ils n'occupent pas, par bonheur. » Le bonheur était là, en effet : un bonheur qui les protégeait de tout. « Ils ne le sauront pas, ils ne seront les plus beaux qu'ensemble. »

◆ *Il se surprenait — surprise mélancolique — à espérer, à craindre : à la limite de ces deux mots.*

◆ *(mourir) : une lointaine légende, un ancien mot qui n'évoquait rien, sinon la pensée rêveuse qu'il y avait une modalité du temps inconnue. Parvenir à la présence, mourir, deux expressions également enchantées.*

◆ *La bienveillance de son accueil était peut-être dans ces mots dont il commençait à se souvenir, juste après l'avoir quitté : « Si, venant ici, vous trouviez cette petite chambre — tout de même pas si petite, en raison des trois marches qui permettaient de descendre vers la partie où il restait à l'attendre, murmurant dans un coin —, si vous la trouviez enfin vide, c'est alors que vous devriez être sûr que, loin de vous avoir manqué, je me serais montré digne de votre amitié. » — « Mais n'est-elle pas vide ? » — « Pas tout à fait, puisque nous y sommes, et seulement à la façon dont on pourrait dire de la ville qu'elle est vide. » C'est peut-être depuis ce jour-là et pour ne pas l'exposer à une telle bienveillance qu'il n'affrontait plus que rarement la possibilité de trouver la chambre telle qu'elle eût été, s'il n'y était pas venu pour saluer le moins silencieux des hôtes.*

◆ Un mot deux fois mot, c'est-à-dire muet, et ce mot doucement allégé par ce qui le frappe de mutisme, serait un mot de trop qui ne retentirait pas. (il) a cette matité, bien qu'on puisse tour à tour et avec une égale maladresse le représenter soit comme une porte massive, condamnée par les verrous qui la ferment, et que n'importe qui pourrait contourner afin d'accéder à l'espace infini dont elle ouvre l'accès en en simulant l'interdiction, soit comme l'on ne sait quelle transparence, quel vide d'univers où tout — et toute parole — pourrait disparaître, si la transparence n'était la plus infranchissable des traverses.

◆ *Il se rendait compte qu'il lui fallait porter la vérité d'un moi (sans la changer en autre chose que l'abréviation canonique d'une règle d'identité), s'il voulait l'aider à se maintenir dans cette transparence encore jamais traversée et qui ne le laissait pas recevoir d'autre désignation que celle qu'on avait comme par jeu choisie.*

◆ Tous les mots sont adultes. Seul l'espace où ils retentissent, espace infiniment vide comme un jardin où, bien après qu'ils ont disparu, continueraient de s'entendre les cris joyeux des enfants, les reconduit vers la mort perpétuelle où ils semblent naître toujours.

◆ La transparence qui ne se laisse pas traverser et d'où ne revient cependant nulle réflexion, sauf comme indice d'inflexibilité.

◆ *Il se rappelait les premiers pas, les premiers avertissements, les signes imprévisibles d'amitié, les tentations dont il ne s'apercevait guère. « Où les avez-vous laissés? Que cherchent-ils? Que cherchez-vous? » Nulle recherche, et la pièce — avec ses tables mises les unes au bout des autres — le libérait du désir de rien trouver. « Le nom qui conviendrait..., le livre qui s'est ouvert..., la rue où ils marchent... » C'était un murmure, la sollicitation trompeuse. Et tout à coup : réfléchissez. « J'ai réfléchi que nous aimions les endroits où il s'est passé quelque chose. » —*

« Vous voulez dire, des choses qu'on pourrait raconter, se remémorer. » — « Nous ne sommes pas si exigeants : quelque chose. » — « Quelque chose qui atténuerait ou rehausserait le sentiment d'ennui. » — « Nous ne nous ennuyons pas. » — « Nous n'en sommes pas capables. »

♦ (il) l'ouverture interdite : c'était cela qu'indiquait ce nom à peine un mot et qui le désignait d'une manière si éminente en ne désignant personne et encore par une indication indirecte qui toutefois semblait se rapporter de plus en plus indirectement à ce point précis, déterminé-indéterminé, un vide d'univers. Ouverture interdite : à condition d'entendre que c'était et ce n'était pas l'interdiction — sous quelque forme que ce fût — qui dégagerait la possibilité infinie d'ouvrir.

Le plus difficile : ne pas identifier ou arrêter le (il) comme s'il était le même et toujours au lieu même où l'on a décidé de le saisir. Le fait que (il), dans la phrase la plus simple, est un peu à l'écart de la phrase et plutôt dans chaque moment vide que l'articulation ménage pour son jeu, le destitue du rôle de sujet qu'il semble accepter. (il) ainsi se dédouble en se redoublant indéfiniment : le il sujet et qui en tient la fonction en lançant la phrase, est comme l'alibi d'un autre il, lequel ne jouerait aucun rôle, ne remplirait aucune fonction, sauf celle de se désœuvrer en se répétant invisiblement en une série infinie que l'analyse essaie de rattraper et ressaisit, après coup, chaque fois. Mais pour cela il semble que, à un bout de la chaîne, il fallait qu'il y eût, pour se charger de figurer la règle d'identité, un moi-même capable de n'être là que pour dire « je ».

◆ *Le désir de les rencontrer lui était aussi familier que le silence de la neige sur les toits. Mais, à lui seul, il ne pouvait maintenir le désir vivant.*

◆ C'est comme s'il avait écrit dans la marge d'un livre qui ne serait écrit que bien plus tard, à une époque où les livres depuis longtemps disparus évoqueraient seulement un passé effroyablement ancien et comme sans parole, sans autre parole que cette voix murmurante d'un passé effroyablement ancien.

◆ Comme s'il eût fallu répondre à une exigence d'autant plus marquée qu'elle n'exigeait rien d'autre que cette réponse infinie.

◆ *D'une certaine manière*, il faut que la présence — le contentement absolu — s'accomplisse par l'achèvement du discours pour que l'Éternel Retour révèle, sous le voile de l'oubli, l'exigence d'un temps sans présent, c'est-à-dire d'une modalité tout autre d'affirmation. Nietzsche, assurément, peut naître avant Hegel et, quand il naît en effet, c'est toujours avant Hegel; de là ce que l'on est tenté d'appeler sa folie : le rapport nécessairement prématuré, toujours anticipé, toujours inactuel, donc sans rien qui puisse l'assurer en le fondant sur une actualité — que celle-ci soit de maintenant, du passé (origine) ou d'avenir (prophétique).

Lorsqu'on se contente de dire que la folie est une raison en avance sur la raison, on fait tort et à la folie et à la raison. Même la sentence : « ils ont été fous pour que nous n'ayons plus à l'être » que Nietzsche peut-être aurait pu accueillir, suppose encore des rapports temporels simples, toujours unifiables et conciliables dans la conception d'un temps essentiellement unique, lui-même soustrait, en tant qu'il est pensé, à son propre devenir, puisque relevant du grand Système. Sous cette lumière, est fou celui qui est sage avant de l'être, avant la lettre. Mais l'*autre* folie — celle qui n'a pas de nom pour l'enfermer — serait une relation infiniment multiple qui, même appelée temporelle, se déroberait à tout ce qui la soumettrait au temps, fût-ce comme Dehors du temps. La folie n'est ainsi nommée que par le langage de la Loi qui, au mieux, l'assigne comme ce qui la devancerait, ce qui serait toujours avant la loi, laquelle pourtant en elle-même est telle qu'elle implique l'impossibilité de rien qui puisse lui être antérieur. C'est pourquoi il n'y a pas folie, mais il y *aurait* folie, l'existence de celle-ci comme possibilité réelle devant toujours être mise entre parenthèses et sous un conditionnel sans condition. Ce que la « folie » admet aussi, car la parenthèse est sa folie où elle voudrait tout mettre, y compris elle-même.

◆ Nietzsche (si son nom sert à nommer la loi de l'Éternel Retour) et Hegel (si son nom invite à penser la présence comme tout et le tout comme présence) nous permettent d'ébaucher une mythologie : Nietzsche ne peut venir qu'après Hegel, mais c'est toujours avant

et c'est toujours après Hegel qu'il vient et vient encore. Avant : car, même pensée comme l'absolu, la présence n'a jamais rassemblé en elle la totalité accomplie du savoir; la présence se sait absolue, mais son savoir reste un savoir relatif, puisqu'il ne s'est pas accompli pratiquement, et ainsi il se sait seulement comme un présent pratiquement non satisfait, non réconcilié avec la présence comme tout : ainsi, Hegel n'est-il encore qu'un pseudo-Hegel. Et Nietzsche vient toujours après, car la loi qu'il porte suppose l'accomplissement du temps comme présent et, dans cet accomplissement, sa destruction absolue, de sorte que, alors, l'Éternel Retour, affirmant comme seules instances temporelles et comme instances identiques et sans rapport le futur et le passé, libérant l'avenir de tout présent et le passé de toute présence, brise la pensée jusqu'à cette affirmation infinie : au futur reviendra infiniment ce qui sous aucune forme et jamais ne saurait être présent, ainsi qu'au passé infiniment a fait retour ce qui, du passé, n'a jamais appartenu et sous aucune forme à un présent. Voilà, désormais, pour Nietzsche, l'exigence à vivre et à penser. Et, seule, l'écriture peut répondre à une telle exigence, à condition que le discours comme logos s'étant accompli lui retire toute assise où elle pourrait se déclarer ou se soutenir et l'expose à la menace, au vain prestige de ce que personne désormais n'oserait nommer : écriture folle.

◆ La folie du « *tout revient* » : elle a un premier trait simple, portant en elle l'extravagance de formes ou de rapports qui s'excluent. Elle formule en langage hégé-

lien ce qui ne peut que détruire ce langage; cette formulation n'est cependant pas un anachronisme accidentel; l'anachronisme est sa nécessité : le « retard idéologique » est son heure juste; de même qu'elle ne saurait détruire que ce qui s'achève et s'accomplit en elle et par la rigueur de l'accomplissement qui la détruit elle-même. « *Tout revient* » : c'est le logos de la totalité; pour que « tout » revienne, il faut que la totalité ait reçu du discours et de la pratique son sens et l'achèvement de son sens. Et il faut que le présent soit l'instance temporelle unique pour que s'affirme la totalité de la présence et comme présence. Mais « *tout revient* » décide que l'infini du retour ne saurait prendre la forme de la circularité du tout et décide que nul retour ne saurait s'affirmer au présent (que ce présent soit futur ou soit un présent passé), c'est-à-dire ne saurait s'affirmer que par l'exclusion de toute possibilité et expérience d'une présence ou par l'affirmation d'un temps sans présent : libre de toute affirmation, celle-ci porterait-elle sur un temps sans présent. La pensée du *tout revient* pense le temps en le détruisant, mais, par cette destruction qui semble le réduire à deux instances temporelles, le pense comme infini, infinité de rupture ou interruption substituant à l'éternité présente une absence infinie.

Disant cela, nous ne disons presque rien. Nous n'avons pas de langage pour affirmer le retour selon l'exigence détournée qui nous viendrait de lui, et le langage s'est effondré en Nietzsche, quand celui-ci, d'un désir mortel, a désiré le porter jusqu'à l'impossible affirmation.

◆ *Eveiller son attention : il n'avait rien à faire pour cela ; toujours éveillé au point qu'il ne semblait rester de lui que le vide d'une vigilance, l'absence cependant distraite d'inattention.*

◆ *L'espoir de transgresser la loi était lié à la déception qui, dans ce mouvement de transgression même, le conduisait à poser une loi égale, quoique d'une puissance supérieure, qu'il fallait alors à nouveau transgresser, sans espoir d'y parvenir autrement qu'en posant à nouveau une loi toujours supérieure, ce qui faisait de ce passage infini de la loi à sa transgression et de cette transgression à une loi autre la seule infraction qui soutint l'éternité de son désir.*

◆ La chance et la grâce, en se comparant, aident à déterminer certains rapports avec la loi. La grâce est injuste, don injustifié qui ne tient pas compte du droit, tout en le confirmant cependant. La loi, sans la grâce, serait impossible à respecter, c'est-à-dire à garder, même à distance. Mais la loi, dans son exigence toujours absolue et par la limite qu'elle détermine et qui la détermine, ne supporte pas qu'un secours gracieux intervienne pour rendre possible son impossible observance. La loi est l'autorité vide, face à quoi personne en particulier ne peut se tenir et qui ne saurait être adoucie par la médiation, le voile de grâce qui en rendrait l'approche tolérable.

La loi ne saurait se transgresser, puisqu'elle n'existe

qu'en vue de la transgression-infraction et par la rupture que celle-ci croit produire, alors que l'infraction ne fait rien que justifier, rendre juste ce qu'elle rompt ou défie. Le cercle de la loi est celui-ci : il faut qu'il y ait franchissement pour qu'il y ait limite, mais seule la limite, en tant qu'infranchissable, appelle à franchir, affirme le désir (le faux pas) qui a toujours déjà, par le mouvement imprévisible, franchi la ligne. L'interdit ne se constitue que par le désir qui ne désirerait qu'en regard de l'interdit. Et le désir est l'interdit qui se libère en se désirant, non plus comme désir lui-même interdit, mais désir (de l')interdit, lequel prend l'éclat, l'amabilité, la *grâce* du désirable, fût-il mortel. La loi se révèle pour ce qu'elle est : moins le commandement qui a pour sanction la mort, mais la mort même sous son visage de loi, cette mort que le désir (contre la loi), loin de s'en détourner, se donne pour ultime visée, désirant jusqu'à mourir, pour que la mort, fût-ce comme mort du désir, soit encore la mort désirée, celle qui porte le désir, comme le désir transit la mort. La loi tue. La mort est toujours horizon de la loi : si tu fais cela, tu mourras. Elle tue celui qui ne l'observe pas, et l'observer, c'est aussi déjà mourir, mourir à toutes les possibilités, mais comme l'observance est toutefois — si la loi est Loi — impossible et, en tout cas, toujours incertaine, toujours inaccomplie, la mort reste l'unique échéance que seul vient détourner l'amour de la mort, car qui aime la mort rend vaine la loi en la rendant aimable. Tel serait le détour de grâce.

La grâce ne sauve pas de la mort, mais elle efface la condamnation mortelle en faisant du *saltus mortalis* — l'élan sans retenue et sans précaution — le mouvement insouciant qui ne se soucie ni de condamnation

ni de salut, étant le don qui ne pèse et ne se pèse, don de la légèreté, don toujours léger.

Mais la grâce n'est-elle pas toujours le don fait par quelqu'un, don unique et de l'Unique ? N'aurait-elle pas pour trait de n'être la grâce que par le souvenir de son origine, par la relation toujours personnelle et toujours révocable, vécue comme fugitive et heureuse, avec le pouvoir de donner ? La grâce ne serait gracieuse que dans ce mouvement où la souveraineté s'accorde en s'oubliant par le rappel aimant de et à celui qui l'accorde. Par là, différente de la loi. Car celle-ci, même donnée comme le don par excellence (le don des Tables), s'affirme en tant que loi et sans référence à rien qui soit plus haut : à elle seule, pure transcendance. C'est pourquoi elle n'autorise nulle question sur elle et au-delà d'elle, elle n'attend que des réponses, réponses précises, sobres, austères, non pas machinales, mais réfléchies, étudiées, rendues toujours plus justes par l'étude, la patience, l'obéissance sans fin. La loi — loi unique et de l'Unique — n'est loi que par l'oubli de son origine et par une exigence qui est la sienne propre, de même qu'elle tend à n'avoir d'autre extériorité qu'elle-même : en ce sens, anonyme, ne désignant la source d'où elle aurait jailli que par le tarissement qu'à la limite elle représente.

La loi dit : « malgré toi », tutoiement qui n'indique personne. La grâce dit : « sans toi, sans que tu y sois pour rien et comme en ton absence », mais ce tutoiement qui semble ne désigner que le défaut de personne, restaure l'intimité et la singularité du rapport. La chance allie les deux traits. La chance n'arrive que par jeu. Et le jeu ne s'adresse à personne en parti-

culier. Celui qui a la chance ne l'a pas et ne l'a pas pour lui-même ni en raison de lui-même. Le « sans toi » de la chance libère, par le tutoiement, pour l'anonymat.

♦ La chance n'est qu'un autre nom pour le hasard. Bonne, mauvaise, elle est encore chance et, toujours, bonne chance. De même, la grâce à laquelle il arrive d'être disgrâce sans renoncer à l'extrême bonne grâce qu'elle doit à sa « transcendance ». « J'ai de la chance » veut donc dire : « J'ai du hasard » ou, plus justement, il y a entre « moi » et la nécessité d'une loi ce rapport d'interdit qui vient assurément de la loi, mais s'est toujours déjà retourné sur elle jusqu'à l'interdire elle-même, provoquant un lien de rupture. L'interdit frappe la loi. C'est là un événement scandaleux. La loi se frappe d'interdit et, par là, de la manière la plus rusée (la ruse auguste de la loi), restaure une autre loi, plus haute, c'est-à-dire plus autre, en relation plus décisive avec l'altérité d'où est alors supposée venir l'interdiction. Le hasard — ou la chance ou la grâce qui met entre parenthèses la loi, selon le temps hors temps — est ainsi réintroduit sous la juridiction d'une autre loi, jusqu'à ce que, à son tour, celle-ci — puis, à son tour... Reste à déterminer dans quel rapport ni légal ni fortuit serait le mouvement qui toujours poserait à partir de la transgression une loi *autre*, comme à partir de la loi et comme son autre la transgression, mouvement de l'altérité, sans loi, sans hasard, mouvement que nous ne nommons nullement par le négatif de ces mots.

« J'ai de la chance. » Formule aussi forte qu'effrontée, car la chance dépossède et désapproprie. Ce qui, ô joueur qui prétends parler au nom du jeu, reviendrait à dire : je possède ce qui dépossède, étant le rapport de dépossession. Ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de chance pour la chance, et à dire que la seule chance serait en ce rapport anonyme qui lui-même ne saurait être appelé chance ou seulement cette chance qui n'échoit pas, dont le neutre jouerait en s'y laissant jouer.

◆ Transcendance, transgression : noms trop proches l'un de l'autre pour ne pas nous rendre méfiants. La transgression ne serait-elle pas une manière moins compromettante de nommer la « transcendance » en paraissant l'éloigner de son sens théologique ? Qu'elle soit morale, logique, philosophique, la transgression ne continue-t-elle pas de faire allusion à ce qu'il reste de sacré et dans la pensée de la limite et dans cette démarcation, impossible à penser, que, en toute pensée, introduirait le franchissement jamais et toujours accompli de la limite ? Même la notion de coupure dans sa rigueur strictement épistémologique facilite tous les compromis avec un pouvoir de dépassement (ou de rupture) que nous sommes toujours prêts à nous laisser accorder, fût-ce à titre de métaphore.

◆ La chance n'a pas seulement avec la loi un rapport remarquable. Avec le désir, elle a et n'a pas le même

rapport d'ambiguïté. D'un côté, cela ne saurait surprendre, puisque, tantôt et à la fois, la loi prétend qu'il n'y aurait désir que dans l'espace de jeu où elle l'attire par l'enjeu de l'interdit et, tantôt et à la fois, le désir prétend faire de la loi son jeu ou de son jeu sa propre loi ou encore de la loi le seul produit d'un défaut ou relâchement du désir. (Ce qui conduit toutefois à cette question : le désir ne serait-il pas toujours déjà son propre manque, le vide même qui le rendrait infini, manque sans manque?) Mais, d'autre part, chance et désir sont loin de pouvoir s'échanger. Le désir est toujours prêt à affirmer qu'il n'y a de chance que par le désir et que le désir est la seule chance : ce qui est conforme à la « loi » du désir et à ce qu'il reste de loi dans le désir — de non-désirant. Quant à la chance, même si elle ne renonce pas au rapport avec la passion mortellement désirante, c'est pour l'affirmer autrement : le désir doit désirer la chance, c'est alors qu'il est pur désir.

La chance se joue cependant de nous par ce qui la nomme, sauf si, dans le même mouvement, nous « réussissons » à nous jouer d'elle. Quand on écrit : « Écrire, c'est rechercher la chance », celui qui l'écrit affronte, avec l'inconvenance qui ici convient, toute la vigueur d'oppositions non contrôlées; car il faut d'abord écrire cela, donc établir, avec la proposition qu'ouvre l'affirmation d'écriture, un rapport de chance déjà dérobé; et comme la chance est ce qui ne se recherche pas, c'est faire de la recherche non pas le mouvement qui conduirait à la chance, mais plutôt l'enjeu de la chance, ce cercle fermé non fermé du jeu où régit la chance sans loi, cependant avec la stricte rigueur réglée qui délimite l'espace où se joue l'écriture, lorsque, recher-

chant la chance, elle ne l'atteint jamais autrement que comme cela qui à son tour recherche l'écriture pour être chance.

Écrire, c'est rechercher la chance, et la chance est recherche d'écriture, si elle n'est chance que par la marque qui à l'avance, quoique invisiblement, répond à la ligne de démarcation — l'intervalle d'irrégularité où chance-malchance, jeu-loi sont *séparés* par la césure nulle ou infinie et en même temps *échangés* mais sans relation de réciprocité, de symétrie, voire de mesure.

La chance est à la recherche de l'écriture, ne l'oublions pas, et n'oublions pas que ce qu'elle trouve sous la forme d'écriture, c'est « heureusement » la malchance, la chute, les dés lancés sans fin pour ne retomber qu'une fois (et en cette unique fois rayant l'unité, la totalité des coups), puisque c'est en tombant et seulement en tombant qu'ils donnent la marque.

La chance, c'est le nom par lequel t'attire le hasard pour que tu ne sois pas conscient de la multiplicité non qualifiable où il te perd et sans autres règles que celles qui toujours relancent le multiple comme jeu : le jeu du multiple. Jeu qui a pour enjeu, tout en supprimant ce qui divise en chance et malchance, de relancer sans cesse la pluralité. Jouer, c'est alors jouer *contre* chance et malchance — la logique binaire... — *pour* la pluralité du jeu. Mais jouer ? Oui, jouer, même si tu ne le peux pas. Jouer, c'est désirer, désirer sans désir, et déjà désirer jouer.

♦ *La question qu'il ne lui posait pas. « Que feriez-vous si vous étiez seul ? » — « Alors, la question ne se poserait*

pas. » — « Vous voulez dire qu'il n'y aurait personne pour la poser. » — « Et personne pour y répondre : il n'y aurait pas de temps pour cela. »

♦ Pour qu'il y ait jeu de questions et réponses, il faut que le temps garde sa structure unitaire avec ses trois variables. La prédominance du présent comme pensée et comme vie (présent intemporel et présence à soi-même dans la distance vivante) est peut-être encore davantage marquée par la presque impossibilité de ne pas rapporter passé et futur à une actualité devenue ou à venir, c'est-à-dire de ne pas penser l'un et l'autre comme un présent échu ou à échoir. L'achèvement de l'histoire serait cette reprise, dans un présent désormais actuel, de toute possibilité historique : l'être se pense et se dit toujours au présent. Quand s'impose à Nietzsche, dans la révélation qui le foudroie, l'affirmation de l'Éternel Retour du Même, il semble d'abord qu'elle privilégie, en lui donnant les couleurs du passé et les couleurs de l'avenir, l'exigence temporelle du présent : ce que je vis aujourd'hui ouvre le temps jusqu'au fond, me le donnant en ce présent unique comme le double infini qui viendrait en lui se réunir; si je l'ai vécu infiniment de fois, si je suis appelé à le revivre infiniment de fois, je suis là à ma table pour l'éternité et pour l'écrire éternellement : tout est présent en ce seul instant qui se répète, sans qu'il y ait rien d'autre que cette répétition de l'Être en son Même. Mais très vite Nietzsche entra dans la pensée qu'il n'y avait personne à sa table, ni présent en l'Être du Même, ni Être en sa répétition. L'affirmation de l'Éter-

nel Retour avait provoqué soit la ruine temporelle, ne laissant rien d'autre à penser que la dispersion comme pensée (le silence aux yeux ouverts de l'homme prostré en chemise blanche), soit, peut-être encore plus décisive, la ruine du présent seul, désormais frappé d'interdit et, avec lui, arrachée la racine unitaire de l'ensemble. Comme si la répétition du Retour n'eût d'autre fonction que de mettre entre parenthèses, en mettant entre parenthèses le présent, le nombre 1 ou le mot Être, obligeant par là à une altération que ni notre langage ni notre logique ne peuvent recevoir. Car, même si nous osions désigner par convention le passé en le chiffrant 0 et le futur en le chiffrant 2, tout en postulant la suppression, avec le présent, de toute unité, nous aurions encore à marquer la puissance égale du 0 et du 2 dans la distance non marquée et non mesurable de leur différence (telle que la suppose l'exigence par laquelle futur et passé s'affirmeraient comme mêmes, si dans la catastrophe de l'Éternel Retour n'avait précisément disparu, avec la forme du présent, tout dénominateur ou numérateur commun) et à marquer que cette puissance égale ne saurait permettre de les identifier, ni même de les penser ensemble, mais non plus de les exclure l'un de l'autre, puisque l'Éternel Retour dit aussi cela que l'un serait l'autre, si l'unité de l'Être n'avait, par une interruption irrecevable, justement cessé de régir les rapports.

♦ Le passé fut écrit, l'avenir sera lu, ce qui pourrait s'exprimer sous cette forme : ce qui fut écrit au passé

sera lu à l'avenir, sans qu'aucun rapport de présence puisse s'établir *entre* écriture et lecture.

♦ « *Je ne puis mieux faire que de m'en remettre à votre loyauté.* » — « *Vous faites mieux pourtant, et à bon droit, car même si je suis loyal, comment nous accommoder l'un et l'autre d'une loyauté sans loi?* »

♦ *Je ne suis pas maître du langage. Je l'écoute seulement dans son effacement, m'effaçant en lui, vers cette limite silencieuse où il attend qu'on le reconduise pour parler, là où défaille la présence comme elle défaille là où porte le désir.*

♦ Une parole sans présence, la perpétuité de mourir, la mort d'éternité dont le chant d'Eglise appelle puissamment à nous rendre libres, reconnaissant en elle l'espace ou la parole depuis toujours privée de Dieu, c'est-à-dire libérée de la présence.

♦ Évoquons l'obscur combat entre langage et présence, toujours perdu par l'un et par l'autre, mais tout de même gagné par la présence, ne serait-ce que comme présence de langage. Même si la parole, dans son perpétuel évanouissement, porte la mort, le vide, l'absence,

toujours ressuscite avec elle ce qu'elle annule ou suspend, y compris à cette limite où elle s'absente elle-même, soit qu'elle ne réussisse pas à épuiser la présence, soit que, l'épuisant, elle doive alors, sous la négation, s'affirmer encore comme présence de parole qui épuise donc vainement la présence. Triomphe peut-être ici seulement celui qui ne combat pas. C'est parce qu'elle accepte le langage que la présence s'affirme en lui, le rendant complice et favorable, l'exaltant jusqu'à l'ouvrir de fond en comble pour qu'il coïncide avec l'ouverture qu'est la présence. C'est donc aussi en luttant pour la présence (en acceptant de se faire naïvement le mémorial de quelque chose qui s'y présente) que le langage la détruit perfidement. Cela arrive par l'écriture. Apparemment, l'écriture n'est là que pour conserver. L'écriture marque et laisse des marques. Ce qui lui est confié, demeure. Avec elle commence l'histoire sous la forme institutionnelle du Livre et commence le temps comme inscription dans le ciel des astres, par les traces terrestres, les monuments, les œuvres. L'écriture est souvenir, le souvenir écrit prolonge la vie durant la mort.

Mais qu'est-ce qui reste de la présence lorsqu'elle n'a pour se retenir que ce langage où elle s'éteint, se fixe ? Peut-être seulement cette question. Il n'est pas sûr que la présence maintenue par l'écriture comme écriture ne soit pas et en tout étrangère à la « vraie » présence « vivante », celle qui est en effet toujours source de présence, vérité de présence, vision de présence. Le seul rapport que garderait alors l'écriture avec la présence serait le Sens, rapport de lumière, rapport que précisément l'exigence d'écrire tend à rompre en ne se soumettant plus au signe.

La défaite que l'écriture prétendrait infliger à la présence en faisant de celle-ci non plus la présence, mais la subsistance ou substance, est une défaite pour elle-même. L'écriture aliène, sous ce point de vue, la présence (et s'aliène). Instrument et, comme tel, mauvais instrument; servant à communiquer, même si elle communique imparfaitement. Et si la présence s'y aliène, c'est que, même dans l'expression dont elle ne s'affranchit pas et qui l'enferme, elle y maintient son droit à se déclarer sans s'exprimer. Cela suffirait à son triomphe.

◆ L'écriture, l'exigence d'écrire ne lutte pas *contre* la présence en faveur de l'absence, ni *pour* elle en prétendant la préserver ou la communiquer. Écrire ne s'accomplit pas au présent, ni ne présente, ni ne se présente : encore moins représente-t-il, sauf pour jouer avec le répétitif qui introduit dans le jeu l'antériorité temporellement insaisissable du recommencement par rapport à tout pouvoir de commencer, comme si le re-présent, sans anticiper sur une présence encore à venir, sans non plus l'assigner au passé, dans la multiplicité excédentaire que le mot indique, jouait avec une pluralité toujours supposée par le retour. Écrire, en ce sens, c'est toujours d'abord récrire, et récrire ne renvoie à aucune écriture préalable, pas plus qu'à une antériorité de parole ou de présence ou de signification. Récrire, dédoublement qui toujours précède l'unité ou la suspend en la démarquant : récrire se tient à l'écart de toute initiative productrice et ne prétend *rien* produire, pas même le passé ou l'avenir

ou le présent d'écriture. Récrire en répétant ce qui n'a pas lieu, n'aura pas lieu, n'a pas eu lieu, s'inscrit dans un système non unifié de relations qui se croisent sans qu'aucun point de croisement en affirme la coïncidence, s'inscrivant ainsi sous l'exigence du retour par laquelle nous sommes arrachés aux modes de la temporalité qui sont toujours mesurés par une unité de présence.

Récrire est un surplus, le rapport supplémentaire qui, à la limite, ne saurait se définir par rien à l'égard de quoi il s'ajouterait — excédent de rien et pourtant excédentaire. Ainsi sont rendues vaines toutes considérations d'influence, de causalité, de modèle, de façons ou de contrefaçons — sauf en ceci que le « plagiat » tel que nous le propose l'ironie de Lautréamont ne saurait venir après un texte donné pour initial, fût-ce pour l'initier à lui-même, mais le répéterait comme non écrit ou répéterait le texte dont il n'y a pas lieu de savoir s'il fut antérieurement produit, puisqu'il fut toujours et par avance reproduit.

Le « re » du retour inscrit comme l' « ex », ouverture de toute extériorité : comme si le retour, loin d'y mettre fin, marquait l'exil, le commencement en son recommencement de l'exode. Revenir, ce serait en venir de nouveau à s'ex-centrer, à errer. Seule demeure l'affirmation *nomade*.

♦ « *Toujours, je reviens.* » — « *Pour autant que vous trouvez en vous l'aptitude à demeurer au plus loin.* » — « *C'est ici seulement que je trouverais le lointain.* »

◆ « *Déjà je vous vois venir, revenant lentement, là parmi d'autres qui nous assistent de leur solitude.* »

◆ *Y avait-il encore un obstacle qu'il ne pourrait franchir pour atteindre l'immense espace incertain, ou bien cet espace obscur et dévasté (désert sériel) constituait-il le seul empêchement, l'obstacle dernier?*

◆ *La voix sans voix, un murmure dont il ne savait, ne l'entendant plus, s'il l'entendait encore, parfois vibration si aiguë qu'il en était sûr, c'était sur l'ardoise le tracement grinçant de la craie.*

◆ *Ce qu'ils savent, ils le savent pour nous. Et ce que nous savons, c'est pour personne ou pour rien.*

◆ Au regard de l'exigence d'écrire, dans la multiplicité où celle-ci se dissémine, il n'y a rien d'amical ni de sacré, les événements sont inutiles, les jours non sanctifiés, les hommes, ni divins ni humains. Ceux qui la portent s'y transportent et y disparaissent : même si leur nom alors la nomme, ils ne sont ni importants ni grands. Dans leur pluralité disparate, et bien qu'appartenant au multiple et n'ayant de réalité que multiple, ils se tiennent étrangers les uns à l'écart des autres,

se croisant sans se rencontrer : c'est là leur solitude, une pluralité qui ne les constitue ni à partir de leur singularité propre ni en vue d'une unité supérieure.

L'exigence d'écrire se cherche-t-elle dans l'existence de ceux qui semblent s'y consacrer : il n'y a pas de biographie pour la graphie. Se cherche-t-elle dans les œuvres : fermées, celles-ci, dans leur magnificence, prétendent ne rayonner que pour elles-mêmes dont le secret central n'accepte nulle traduction, tandis que, ouvertes, les œuvres ont toujours déjà laissé passer l'acte d'écriture qui les traverse, ne se servant d'elles que pour les remplir momentanément. Ou encore, se laissant affirmer dans un savoir plus général, le savoir propre à la nécessité des marques, des inscriptions, des gestes, voire des traces, savoir par lequel elle en viendrait à décider de l'idéologie scientifique ou même à se prononcer sur l'aptitude des sciences à atteindre une certaine scientificité. Par là, elle risque de s'immerger dans une problématique mal définie que la métaphysique éternelle n'a nulle peine à recueillir en l'introduisant dans l'espérance de ses livres. Que faire alors de ce mouvement qui ne se reconnaît en rien qu'il ne conteste ? Le maintenir peut-être comme exigence toujours préalablement épuisée, c'est-à-dire comme répétition non vivante, en oubliant qu'il n'y a pas de temps pour écrire, si écrire s'est toujours devancé sous forme d'une réécriture ?

♦ Amitié pour l'exigence d'écrire qui exclut toute amitié.

♦ L'anonymat après le nom n'est pas l'anonymat sans nom. L'anonymat ne consiste pas à récuser le nom en s'en retirant. L'anonymat pose le nom, le laisse vide, comme si le nom n'était là que pour se laisser traverser parce que le nom ne nomme pas, la non-unité et la non-présence du sans nom. (il) qui ne désigne rien, mais attend ce qui s'oublie en lui, aide à interroger cette exigence d'anonymat. Suffirait-il cependant de dire que (il), sans avoir par lui-même valeur ou sens, permettrait à tout ce qui s'inscrit en lui de s'affirmer dans une détermination toujours différente? Ou encore, de lui attribuer la fonction d'un « analogon », un mode d'absence où viendrait se prendre toute image, le vide d'un symbole, toujours prêt à se remplir de divers sens possibles et toujours en défaut? (il) n'est pas tel qu'il ne recevrait l'indétermination de son sens propre qu'en se laissant déterminer par tout ce qui se dirait, en plus de lui, à travers lui (de même, peut-être, que le mot être s'allume de la lumière du sens qui se lève quand il est prononcé, seulement si quelque chose qui est, serait ou ne serait pas — cela arrive toujours, mais pourrait ne pas arriver — vient à sa rencontre dans le langage et alors l'offusque et le recouvre sans le couvrir). (il) accueille l'énigme de l'être sans que celle-ci puisse apaiser la sienne propre. (il) se prononce sans qu'il y ait position ou déposition d'existence, sans que la présence ou l'absence l'affirme, sans que l'unité du mot vienne le dégager de l'entre-deux où il se dissémine. (il) n'est pas « cela », mais le neutre qui le marque (comme (il) appelle au neutre), le reconduit vers le déplacement sans place qui le destitue de tout lieu grammatical, sorte de manque en devenir entre deux, plusieurs et tous les mots,

grâce à quoi ceux-ci s'interrompent, sans quoi ils ne signifieraient rien, mais qui les dérange constamment jusque dans le silence où ils s'éteignent. L'anonymat est porté par (il) qui dit toujours le nom par avance oublié.

◆ Nous écrivons pour perdre notre nom, le voulant, ne le voulant pas, et certes nous savons qu'un autre nous est donné nécessairement en retour, mais quel est-il ? Le signe collectif que nous adresse l'anonymat (puisque ce nouveau nom — le même — n'exprime rien que la lecture sans nom, jamais centrée sur tel lecteur dénommé, ni même une possibilité unique de lire). Ainsi, ce nom dont nous sommes glorieux ou malheureux est-il alors la marque de notre appartenance au sans nom d'où rien n'émerge : le néant public — inscription qui s'efface sur un tombeau absent.

◆ La lutte vaine pour l'anonymat. L'impersonnalité ne suffit pas à garantir l'anonymat. L'œuvre, fût-elle sans auteur et toujours en devenir par rapport à elle-même, délimite un espace qui attire les noms, une possibilité chaque fois déterminée de lecture, un système de références, une théorie qui l'approprie, un sens qui l'éclaire. Certes, nous en avons fini (encore n'est-ce pas sûr) avec les grands noms. En même temps que Nietzsche — encore un très grand nom —, nous reconnaissons que l'œuvre, celle de l'artiste ou du philosophe, n'invente qu'après coup celui qui, l'ayant

créée, *doit* l'avoir créée; nous savons que l'œuvre, dans sa nécessité historique, est toujours modifiée, transformée, traversée, séparée d'elle-même, rendue à son dehors, par toutes les œuvres qui semblent ne venir qu'après elle, selon un mouvement de récurrence dont Hegel a fourni le modèle. Nous ne sommes pas dupes du présent qui nous ferait croire à une autorité que nous aurions ou à une influence que nous exercerions, encore moins sommes-nous soucieux du passé, encore moins présomptueux d'un avenir. Nous perçons à jour la prétendue responsabilité impersonnelle des groupes où toujours s'affirme, soit secrètement, soit directement, le droit de quelques-uns à diriger en augmentant leur nom de celui du groupe. Le « culte de la personnalité » ne commence pas avec la personne qui se met au-dessus des autres pour incarner une vérité historique. Elle commence avec cette vérité même, qu'elle soit celle du parti, du pays, du monde, vérité toujours prête, dès qu'elle s'immobilise, à s'unifier dans un nom, une personne, un peuple, une époque. Comment donc en venir à cet anonymat dont le seul mode d'approche est la *hantise*, obsession incertaine qui toujours dépossède ?

L'extériorité qui exclut tout extérieur et tout intérieur, comme elle précède leur succédant et les ruinant tout commencement et toute fin, et telle qu'elle se dérobe sous la révélation qui la représente à la fois comme loi là où toute loi est défailante, comme retour là où manque toute venue, comme Même éternel quand la non-identité s'y démarque sans continuité sans interruption, comme répétition là où rien ne se compte : voilà le « concept » (non conceptualisable) qui devrait nous aider à nous maintenir, nous les nommés, auprès

de l'hôte inhospitalier qui nous a toujours précédés dans notre maison ou dans notre moi, de même qu'il nous a toujours retirés de notre intimité la meilleure ou la plus fautive pour nous rapporter, à demi complaisants, à demi moribonds, à ce rapport même qui s'effondre en passion anonyme.

Comprenons bien que jamais nous ne serons quittes du nom, fussions-nous marqués par l'anonymat pré-originel. L'anonymat nous est donné dans le nom même, ne nous libérant en rien de nous, de notre identité et de ce visage dont a besoin, pour se refuser à tout abord, le sans face, le sans regard, masque qui transforme tout en masque et que rien ne démasque. Plus le nom est fort et justifié, plus il donne prise à la perversion de l'anonyme; plus la grandeur, force créatrice, vérité indubitable, se présente en un nom, plus elle est prête à se dénoncer comme l'erreur ou l'injustice qui a fructifié aux dépens du sans nom. Mais, en revanche, tout se passe comme si l'anonyme, ombre dont la lumière ignorerait qu'elle ne rayonne que pour la projeter, agençait toute la comédie des gloires, des puissances et des saintetés, afin de se rapprocher de nous, nous faisant signe à travers la signification et précisément là où manquerait tout signe.

Quand nous signons, affirmant notre identité, nous devenons responsables bien au-delà de ce signe, au point que cette responsabilité nous a depuis toujours écartés, signant pour nous désapproprier, comme un faussaire qui ne se ferait pas passer pour vrai, mais ferait éclater le vrai en faux. L'élément in-signé : cela qui ne peut jamais apparaître seul et que l'acte de signer, désigner, signifier, introduit en fraude, froid clandestin qui ne se laisse jamais surprendre,

double antérieur, ombre sans lumière, à ceci près que l'ombre se sert toujours d'une clarté pour se montrer ou se dérober, paraissant alors la suivre.

◆ Nous approchons-nous de l'anonyme, si nous cédon (à supposer que, pour une telle concession, il y ait en nous assez de passivité) à l'attrait du mourir, voire de la pensée? Si penser, c'était sombrer au néant, comme nous penserions avec bonheur, avec effroi. Mais, sombrant par la pensée, aussitôt nous sommes portés à notre plus haut possible.

◆ Je pense à l'appel des noms dans les camps. Nommer porte le jeu mortel de la parole. L'arbitraire du nom, l'anonymat qui le devance ou l'accompagne, l'impersonnalité de la nomination éclatent à la manière d'un *terrible*, dans cette situation où le langage joue son rôle meurtrier. Le nom propre — un chiffre — est désapproprié par la puissance même qui le désigne et par la puissance du langage interminable. Que signifie le « nom propre » ici? Non pas le droit à être là en personne; au contraire l'obligation effrayante par laquelle est tiré sur la place publique, dans le froid, l'épuisement du dehors et sans rien qui puisse assurer un refuge, ce qui voudrait se préserver à titre de malheur privé. L'interdit d'avoir rien à soi et de rien garder quant à soi est prononcé par la proclamation du nom ou de ce qui en tient lieu. L'appel dans les camps fait apparaître, certes d'une manière qui ne laisse

place à aucun camouflage bienséant, le sens de toute formalité d'état-civil (comme de toute vérification d'identité, laquelle donne lieu, dans nos civilisations raffinées, à toutes violences et privations de liberté policières). Le langage ne communique pas, il met à nu et selon la nudité — la mise au dehors — qui lui est propre et que l'on peut seulement tempérer, c'est-à-dire pervertir par le détour qui est le jeu de ce « dehors » toujours oblique, jeu aussi et d'abord du langage sans droit ni direction, indirect comme par *jeu*.

♦ *Ils apparaissaient disparaissant, semblables, dans la multitude des semblables : uniques en tant que répétition. Sans demeure ni cité, ils vont, indiscernables parmi tous. Marcheurs à l'infini, s'ils ne laissent pas de trace, en cela tu les reconnaîtras sans les découvrir.*

♦ S'il est vrai qu'il y a (dans la langue chinoise) un caractère d'écriture indiquant à la fois « homme » et « deux », il est facile de reconnaître dans l'homme celui qui est toujours soi et l'autre, la dualité heureuse du dialogue et la possibilité de la communication. Mais il est moins facile, plus important peut-être de penser « homme », c'est-à-dire aussi « deux » comme l'écart auquel manque l'unité, le saut du o à la dualité, le 1 se donnant alors comme l'interdit, l'entre-deux.

Nous pouvons prêter à Confucius, parlant de la mesure et du milieu, cette pensée : « Mesure, milieu

sont l'extrême de l'homme. » Si le milieu est l'extrême, le centre n'est jamais au milieu. Personne ne détient la mesure qui n'est en rapport qu'avec personne.

Rendre aux mots leur sens ? Ne pas rendre les mots au Sens ?

Si, pensant le milieu comme juste milieu, nous en profitons pour exclure les extrêmes et refuser aux « choses dernières » le droit d'être pensées, alors c'est le milieu qui devient limite, et penser la mesure, c'est penser à la limite. Ne pas penser l'Un, c'est tout de même se laisser conduire par l'Un jusqu'au seuil de l'indifférence.

♦ Ne pas écrire une ligne (comme Socrate), ce n'est peut-être pas privilégier la parole, mais écrire par défaut et par avance, puisque, en cette abstention, se prépare et se décide l'espace d'écriture où déjà Platon s'exerce.

♦ Penser l'Éternel Retour, c'est séduire la pensée en la tentant par une apparence de tautologie — la rêverie du Même, l'aridité d'une identité logique, promesse d'une cohérence qui se décompose ainsi : la promesse a lieu dans un langage, alors que la cohérence qui est visée a besoin d'un autre langage qui, dans son altérité, révoque la promesse et ruine la parole qui devrait l'accomplir.

« Une promesse a été faite. — Mais déjà ruinée par

la parole qui la propose, puisqu'elle promet, suspendant tout présent, l'impossibilité d'un avenir ordinaire, conforme à l'ordre où elle pourrait s'accomplir, se déployer comme pro-messe. »

La formulation de l'Éternel Retour se fait nécessairement dans un autre temps que celui où elle « se vérifierait » : dans le langage, le nôtre, où il faut toujours parler du temps comme futur, présent, passé, Nietzsche est fou chaque fois qu'il cherche à affirmer avec rigueur son affirmation ; mais, dans le langage silencieux de sa folie où il nous paraît subir les conséquences de ce passage à un autre langage soustrait aux formes ordinaires de la temporalité, il est encore fou, fou au regard de sa folie même prise comme « nouvelle raison » où il nous apparaît naïvement réconcilié avec la cohérence d'une pensée, comme s'il était toujours en retard d'une folie, d'un langage, sur celui où la formulation du retour l'a toujours déjà engagé. Fou ? — Mais d'une folie autre que la nôtre, autre que la sienne.

♦ Chez Hegel, si, ainsi qu'il le dit, le concept s'établit comme ce à quoi la nature ne saurait suffire, comment se contenter du concept comme contentement absolu ? L'Éternel Retour marque le surplus que produit toute marque de l'identité, sans que la marque de ce surplus suspende l'identité et sans que ce surplus soit jamais, marqué, quitte de la marque, acquitté par elle.

◆ « *Nous voici donc une fois de plus.* » — « *C'est ce que nous nous sommes réjouis de dire chaque fois, et la première fois.* » — « *Chaque rencontre était déjà notre rencontre.* » — « *Je le comprends, je le comprendrais mieux si je ne savais qu'il est toujours trop tard pour se rencontrer.* » — « *Trop tard, c'est vrai, mais parce qu'il n'y a pas de moment juste.* » — « *Avez-vous entendu le son de leur voix?* » — « *Comme je n'entends pas la mienne.* » — « *Ah, ils nous surprendront toujours.* »

◆ *Il entre, il parle avec les mots qui sont déjà là pour l'accueillir, éprouvant une peine égale à parler et à se taire.*

◆ « *Ce que j'ai appris d'eux, c'est que, déjà autrefois, ils étaient proches de nous, séparés par peu de chose, seulement peut-être en ceci qu'ils ne sauraient s'attarder, du moins dans quelque forme de présent que ce soit.* » — « *Ils passent.* » — « *Ils sont toujours déjà passés, mais nous ne les manquons que de peu.* » — « *Ils nous manquent d'autant plus.* »

« *Rien ne leur importe.* » — « *Je ne dirai pas cela, je dirai que c'est l'importance qui ne leur importe pas.* »

Il y avait, dans la manière de parler, dans la présence par la parole, quelque chose de vrai auquel même le silence ne suffisait pas à répondre, à moins de s'ouvrir encore sur le silence.

♦ L'Éternel Retour du Même : l'avoir été, répétition d'un aura lieu comme ayant été, ne fait signe à nulle présence, fût-elle de jadis. L'Éternel Retour dirait cela, il dirait que, dans l'avoir été, nul présent ne se retient, sauf en ce dire, s'il se disait.

En ce sens, la nécessité de penser l'avoir été et le survenir sans référence à la présence nous a toujours — à l'écart de toute proximité — remis au lointain comme écart de tout écart. Le lointain qui distend tout mode d'absence comme de présence.

Si l'on dit, à la manière de Parménide, « cela n'a jamais été et jamais ne sera, car cela est », on libère hâtivement le passé et l'avenir de tout présent, puisque « cela est » se donne comme ne se re-présentant jamais dans « l'avoir été » ou le « sera ».

(Même dans la loi de l'Éternel Retour, le passé ne saurait répéter l'avenir *comme* l'avenir répéterait le passé. La répétition du passé comme avenir libère pour une modalité tout autre — qu'on peut dire prophétique. Dans le passé, ce qui se donne comme répétition de l'avenir ne donne pas l'avenir comme répétition du passé. La dissymétrie est à l'œuvre dans la répétition même. Comment penser la dissymétrie à partir de l'Éternel Retour? Voilà peut-être le plus énigmatique.)

♦ Le fragmentaire : qu'est-ce qui nous vient de là, question, exigence, décision pratique? Ne pouvoir plus écrire qu'en rapport avec le fragmentaire, ce n'est pas écrire par fragments, sauf si le fragment est lui-même signe pour le fragmentaire. Penser le fragmen-

taire, le penser en rapport avec le neutre, l'un et l'autre semblant se prononcer ensemble, sans communauté de présence et comme en dehors l'un de l'autre. Le fragmentaire : écrire relève du fragmentaire quand tout a été dit. Il faudrait qu'il y eût épuisement de parole et par la parole, achèvement de tout (de la présence comme tout) comme logos, pour que l'écriture fragmentaire pût se laisser re-marquer. Toutefois, nous ne pouvons pas ainsi, écrivant, nous libérer d'une logique de la totalité en la considérant comme idéalement accomplie, afin de maintenir comme « pur reste » une possibilité d'écriture, hors tout, sans emploi ou sans terme, dont une tout autre logique, encore difficile à dégager (celle de la répétition, des limites et du retour), prétendrait nous garantir l'étude. Ce qui est déjà décidé, c'est qu'une telle écriture ne sera jamais « pure », au contraire profondément altérée, d'une altération qui ne saurait être définie (arrêtée) au regard d'une norme, non seulement parce que, toujours, elle coexiste avec toutes les formes d'existence, de parole, de pensée, de temporalité qui seules la rendraient possible, mais parce qu'elle exclut la considération d'une forme pure, soit une approche d'elle-même comme véritable ou propre jusqu'en sa désappropriation; même tous les renversements dont on use par facilité — le recommencement comme commencement, la désappropriation comme authenticité, la répétition comme différence — nous laissent dans la logique de la validité.

Le fragmentaire s'énonce peut-être au mieux dans un langage qui ne le reconnaît pas. Fragmentaire : ne voulant dire ni le fragment, partie d'un tout, ni le fragmentaire en soi. L'aphorisme, la sentence,

maxime, citation, pensées, thèmes, cellules verbales en étant peut-être plus éloignés que le discours infiniment continu qui a pour contenu « sa propre continuité », continuité qui ne s'assure d'elle-même qu'en se donnant pour circulaire et, par ce tour, se soumettant au préalable d'un retour dont la loi est au-dehors, lequel dehors est hors-loi.

♦ *Il les suivait, incertain de ne pas les pousser devant lui, comme de grandes ombres passionnées. Les suivant, ne suivant que l'attrait qu'il subissait en commun avec eux : attirés seulement vers l'attrait. « Harcelez-nous. » — « Découragez-nous. » Il les compare à des paroles imprudentes, unies par le hasard, folles, et folles d'être ensemble. « Jamais, auparavant, un tel mot, vous ne l'employiez. » — « Mais quel serait ce mot ? » — « Vous le savez. » — « Je ne l'emploierai donc pas cette fois. » — « Il nous vient d'eux. » — « Ou eux nous viennent de lui. » — « Et lui, d'où nous viendrait-il ? »*

♦ *D'un ton grave, comme pour lui rappeler qu'ils étaient là sans autre droit que d'épuiser ce droit en parlant, d'épuiser le droit à la parole. « Nous sommes hors d'état de tenir longtemps. » — « Oui, dans le temps auquel nous ne tenons pas. » — « Mais qui nous accorde cette tenue sous forme d'entretien. »*

◆ « Vous êtes leur modérateur. » — « Dans leur immobilité, ils se déplacent sans cesse. » — « Ils représentent une telle insistance dans une telle absence de présent que leur réapparition ne saurait être que la nôtre. »

« Attacheraient-ils de l'importance à nos paroles? » — « La réponse est au-dessus de nos forces. » — « Mais réponse à quelle question, sinon à celle qui dépasserait toutes forces, y compris les nôtres. »

◆ L'exigence du fragmentaire, n'étant pas le signe de la limite comme limitation de nous-mêmes ou du langage par rapport à la vie ou de la vie par rapport au langage, s'offre pourtant, s'y déroband, comme jeu des limites, jeu qui n'a pas encore de rapport avec une quelconque limitation. L'exigence du fragmentaire : jeu des limites où ne joue nulle limitation; le fragmentaire, une dissociation de limite et limitation, de même qu'il marque un écart de la loi, tel que cet écart n'est pas repris, compris, dans la loi pourtant entendue comme écart.

◆ « Ce que vous vous proposez serait une entreprise dangereuse et même difficile, si justement vous vous la proposiez, mais pas plus que nous nous sommes proposé de vivre en nous demandant si nous avions pour cela les moyens nécessaires — dès que nous le demandons, ils manquent —, vous ne vous êtes interrogé pour savoir si vous aviez assez de force pour mener à bien votre entreprise, si c'en est une. » — « Je me suis interrogé et je

m'interroge sans cesse. Et la réponse : je n'ai pas assez de force, j'ai assez de vide pour cela. »

♦ La violence est au travail dans le langage et, plus décidément, dans la parole d'écriture, pour autant que le langage se dérobe au travail : cette action de se dérober appartient encore à la violence.

♦ Folie : supposons un langage d'où ce mot serait exclu, un autre où il serait, oublié, en rapport avec tous les mots, un autre où la recherche effrayée, interdite, de ce seul mot perdu et constamment redoutable, constamment interrogateur, suffirait, orientant toutes les possibilités de parole, à soumettre le langage au seul mot qui l'aurait déserté. Supposition (folle, il est vrai), mais, aussi, facile : à condition que nous disposions d'une langue où la folie serait donnée par un nom. En général, nous nous demandons, par l'entremise de praticiens expérimentés, si tel ou tel d'entre les hommes tombe sous la sentence que porte un tel mot. A la rigueur, nous maintenons ce mot en position interrogative : Hölderlin était fou, mais l'était-il ? Ou bien nous hésitons à le spécialiser, non seulement par doute scientifique, mais pour ne pas, en le précisant, l'immobiliser dans un savoir certain : même la schizophrénie, tout en évoquant la folie des extrêmes, l'écart qui par avance nous éloigne de nous en nous séparant de tout pouvoir d'identité, en dit toujours trop ou fait semblant d'en dire trop. La folie serait ainsi un

mot en perpétuelle disconvenance avec lui-même et interrogatif de part en part, tel qu'il mettrait en question sa possibilité et, par lui, la possibilité du langage qui le comporterait, donc l'interrogation, elle aussi, en tant qu'elle appartient au jeu du langage. Dire : Hölderlin est fou, c'est dire : est-il fou ? Mais, à partir de là, c'est rendre la folie à ce point étrangère à toute affirmation qu'elle ne saurait trouver un langage sans le mettre sous la menace de la folie : le langage, comme tel, devenu fou. Le *langage fou* serait, en toute parole, non seulement la possibilité qui la ferait parler au risque de la rendre non-parlante (risque sans lequel elle ne parlerait pas), mais la limite qui détient toute langue et qui, jamais fixée à l'avance, ni théoriquement déterminable, encore moins telle qu'on pourrait écrire : « il y a une limite », donc hors de tout « il y a », ne saurait s'inscrire qu'à partir de son franchissement — le franchissement de l'infranchissable — et, à partir de là, interdite. D'où (peut-être) l'étonnement qui nous saisit, lorsque nous apprenons, l'apprenant après Hölderlin et après Nietzsche, que les Grecs reconnaissaient en Dionysos le « dieu fou » : expression que nous nous rendons plus familière en l'interprétant : le dieu qui rendrait fou ou la folie qui rend divin. Mais le « dieu fou » ? Comment accueillir ce qui survient par la force d'une telle irrégularité ? Un dieu, non pas lointain, responsable de quelque déraison générale, mais présent, la présence même, dans sa soudaineté révélatrice : la présence du dieu fou ? Le dieu fou : la présence du dehors qui a toujours déjà suspendu, interdit la présence. Soit l'énigme de l'Éternel Retour.

♦ Que la folie soit présente dans tout langage ne suffit pas à établir qu'elle n'y est pas omise. Le nom pourrait l'éluder en ceci que le nom comme nom donne au langage qui l'utilise pour une communication tranquille le droit d'oublier qu'avec ce mot hors mot s'introduit la rupture du langage avec lui-même : rupture que seul un *autre* langage permettrait de dire (sans du reste la communiquer).

Mais la folie qui rompt le langage en le laissant apparemment intact ne le laisse intact que pour y accomplir son invisible destruction.

♦ Écrire, c'est peut-être non-écrire en récrivant — effacer (en écrivant par-dessus) ce qui n'est pas encore écrit et que la réécriture non seulement recouvre, mais restaure obliquement en la recouvrant, en obligeant à penser qu'il y avait quelque chose d'antérieur, une première version (détour) ou, pis, un texte d'origine et par là nous engageant dans le processus de l'illusion du déchiffrement infini.

♦ La parole est toujours parole d'autorité (parler, c'est toujours parler selon l'autorité de la parole). Mais nul sceptre pour celui qui écrit, fût-il déguisé en bâton de mendiant : nul appui et nul cheminement.

♦ « Le secret toujours attirant de la vie, c'est que la vie, pour nous tous sans secret et qui a livré toutes ses possibilités, reste attirante. — Par sa limite mortelle. — Par la limite dont on ne sait si la vie ne serait pas ce que la mort a pour limite. De sorte que nous connaîtrions en vivant l'extrême limite du mourir, à condition de traverser la vie — les traverses de la vie — d'une manière illimitée, selon le désir mortel. — Oui, c'est bien cela; nous avons rapport, dans la vie et par le désir de vivre, avec la limite que la mort, sans y réussir, prétend rompre. La vie serait l'interdit de la mort : interdite à la mort? sauf en ceci que l'interdit serait la mort même. »

♦ « *Ne parlons pas trop d'eux. C'est de nous finalement que nous risquerions de parler.* » — « *Les connaissant, à travers nous, mieux que nous ne nous connaissons, même si nous nous connaissons en tout.* »

♦ Dire, dire selon ce qu'il y a à dire, implique un écart que pourtant nous ne pouvons déterminer temporellement, même s'il se dispose dans une sorte de futur passif, et c'est aussi redire selon la formule déjà dite, donc exiger l'impossible coexistence du passé et du futur comme tels : soit s'engager dans l'affirmation du retour.

L'écart mis en œuvre dans l'acte d'écrire : combien il faut de passivité, de désœuvrement, pour le respecter et, par là, le trahir. Dans l'obligation éthique, dans

l'exigence de la lutte historique, dans l'affirmation eschatologique, rien ne permet de décider si la manière altérée dont l'écart semble s'y proposer, ne le restitue pas à l'exigence qui l'exclut de toute affirmation pure ou impure. Oui, pourquoi la « morale » ne serait-elle pas le silence qui s'impose en toute parole — ce qui oblige en elle —, de sorte que toute parole serait morale, mais toujours impossible à ressaisir dans la morale (perdue par elle qui ne peut se prononcer à son sujet), lui échappant en lui demeurant inconnue ?

♦ *« Bien qu'il n'y ait pas de raisons pour que vous veniez ici, il me semble, chaque fois que vous venez, que vous avez pour venir une raison extraordinaire. »*

♦ Le nom de Dieu signifie non seulement que ce qui est nommé par ce nom n'appartiendrait pas au langage où ce nom intervient, mais que ce nom, en quelque manière difficile à déterminer, n'en ferait pas non plus partie, fût-ce à part. L'idolâtrie du nom ou seulement la révérence qui le rend imprononçable (sacré) se rapporte à cette disparition du *nom* que le nom même fait apparaître et qui oblige à surhausser le langage où il s'occulte jusqu'à le donner pour interdit. Loin de nous élever à de hautes significations, toutes celles que la théologie autorise, il ne donne lieu à rien qui lui soit propre : pur nom qui ne nomme pas, mais est plutôt toujours à nommer, le nom comme nom, mais, par là, nullement un nom, sans pouvoir nomina-

teur, accroché comme par hasard au langage et, ainsi, lui transmettant le pouvoir — dévastateur — de non-désignation qui le rapporte à lui-même.

Dieu : le langage ne parle que comme maladie du langage en tant que fissuré, éclaté, écarté, défaillance que le langage récupère aussitôt comme sa validité, son pouvoir et sa santé, récupération qui est sa plus intime maladie, dont Dieu, nom toujours irrécupérable, qui est toujours à nommer et ne nomme rien, cherche à nous guérir, guérison par elle-même incurable.

♦ *Entre eux, la peur, la peur partagée en commun et, par la peur, l'abîme de la peur par-dessus lequel ils se rejoignent sans le pouvoir, mourant, chacun, seul, de peur.*

♦ Si, pour nier, il faut dire et, disant, affirmer; si, en conséquence, le langage semble ne pouvoir se libérer d'une première affirmation, de sorte que, lorsque tu parles, tu es déjà prisonnier, luttant toujours en retard contre elle, d'une énonciation qui s'affirme d'abord comme parole et affirme dans la parole, il faudrait encore savoir ce que veut dire cette affirmation, énonciation. Dit-elle seulement ce qui est (*le ciel est bleu*)? Ou, en disant *le ciel est bleu*, dit-elle : avant d'énoncer et en énonçant, j'ai transgressé l'interdiction silencieuse en la retournant en prescription positive, parlant alors selon ce qu'il y a à dire (le devoir-dire). Oui, quelque chose toujours nous précède quand nous parlons :

l'écart même qui n'est rien de positif ou d'énonciatif, qui serait plutôt la distance de l'entre-dire que nous ne connaissons, l'ayant déjà figée, que comme interdiction. Le devoir-dire de la transgression (qui n'est pas non plus une négation, le simple refus d'une limitation), voilà ce qui, semblant parler dans toute parole, l'aggrave jusqu'à la faire taire.

Parler, c'est, s'obligeant à parler, dire l'obligation d'un devoir-dire (le droit à la parole, droit sans droit) qui se prononce face à l'interdiction.

♦ *Tous deux sachant que l'autre allait mourir, tout s'élargissait par une générosité de l'espace. Provocation nocturne, quand la veille ne se préoccupe pas du temps.*

♦ Le fragmentaire. Il n'y en a pas d'expérience, en ce sens qu'on ne la reçoit sous aucune forme de présent, qu'elle demeurerait sans sujet si elle avait lieu, excluant donc tout présent et toute présence, comme elle en serait exclue. Fragments, marques du fragmentaire, renvoyant au fragmentaire qui ne renvoie à rien et n'a pas de référence propre, pourtant l'attestant, morceaux qui ne se composent pas, ne font partie d'aucun ensemble, sauf pour le rendre morcelaire, non pas séparés ou isolés, toujours au contraire multiples sans multiplier, effets d'écart, écart toujours écarté, la passion du fragmentaire, effets d'effets.

♦ *Comme si venait d'eux un sentiment indépendant d'eux.*

♦ Écrire n'est pas destiné à laisser des traces, mais à effacer, par les traces, toutes traces, à disparaître dans l'espace fragmentaire de l'écriture, plus définitivement que dans la tombe on ne disparaît, ou encore à détruire, détruire invisiblement, sans le vacarme de la destruction.

Écrire selon le fragmentaire détruit invisiblement la surface et la profondeur, le réel et le possible, le dessus et le dessous, le manifeste et le caché. Il n'y a pas alors de discours dérobé qu'un discours évident préserverait, pas même une pluralité ouverte de significations attendant la lecture interprétative. Écrire au niveau du murmure incessant, c'est s'exposer à la décision d'un manque qui ne se marque que par un surplus sans place, impossible à mettre en place, à distribuer dans l'espace des pensées, des paroles et des livres. Répondre à cette exigence d'écriture, ce n'est pas seulement opposer un manque à un manque ou jouer avec le vide pour procurer quelque effet privatif, ce n'est pas non plus seulement maintenir ou indiquer un blanc entre deux ou plusieurs affirmations-énonciations; alors ? peut-être d'abord porter un espace de langage à la limite d'où revient l'irrégularité d'un autre espace parlant, non parlant, qui l'efface ou l'interrompt et dont on ne s'approche que par son altérité, marquée par l'effet d'effacement.

◆ *Libère-moi de la trop longue parole.*

◆ Le fragmentaire n'étant pas expérience, n'étant pas forme ou sujet d'écriture, n'étant pas un autre ordre au regard de l'ordre du livre, même comme passage à un désordre : cependant, obscure exigence sous l'attrait de laquelle l'espace d'écrire donne lieu à des marques ou points de singularité par où passent des parcours multiples (irréguliers) qui les font disparaître comme uniques tout en les maintenant en position de singularité, de sorte qu'une multiplicité quasi infinie de traverses peut s'y répéter, sans que la répétition en supprime la marque de singularité ni dissolve celle-ci en identité. C'est comme si cet espace se donnait comme corrélatif ou supplémentaire ou même secondaire (en ce sens inessentiel), tout en repoussant, en faisant éclater ce dont il semblerait être le corrélat ou le supplément, secondaire donc sans prime. D'où le travail d'obscurité que le recommencement conduit et conduit toujours plus obscurément. Lecture, écriture s'échangent à la faveur de ce « corrélat » contre lequel elles luttent pour l'empêcher, luttant aussi contre le pouvoir en elles de le produire ou de le restaurer.

Il ne s'agit pas de substituer lecture à écriture ou de privilégier l'une contre l'autre, mais de les redoubler pour que la loi de l'une soit l'interdit de l'autre. Par le fragmentaire, écrire, lire changent de fonction. Aussi longtemps qu'écrire, c'est écrire un livre, ce livre est soit achevé ou maintenu par la lecture, soit menacé par elle qui tend à le réduire ou à l'altérer, bien qu'il soit toujours et encore par essence supposé indemne

dans sa totalité irréelle (l'œuvre, le chef-d'œuvre) qu'il a une fois pour toutes instituée. Mais si, écrire, c'est disposer des marques de singularité (fragments) à partir desquelles des parcours peuvent s'indiquer sans les réunir ni les joindre, mais comme leur écartement — écartement d'espace dont nous ne connaissons que l'écart : l'écart, sans savoir de quoi il s'écarte —, il y a toujours risque pour que la lecture, au lieu d'animer la multiplicité des parcours transversaux, reconstitue à partir d'eux une totalité nouvelle ou, pis, cherche dans le monde de la présence et du sens à quelle réalité ou chose à compléter correspondent les vides de cet espace qui se donne pour complémentaire, mais complémentaire de rien.

◆ Personnages : ils sont en position de personnage, et pourtant ce sont des points de singularité (des feux de lieu ou locaux), immobiles, quoique le parcours d'un mouvement dans un espace raréfié, en ce sens qu'il ne peut presque rien s'y passer, se trace des uns aux autres, parcours multiple par lequel, fixes, ils ne cessent de s'échanger et, identiques, de changer. Espace raréfié que l'effet de rareté tend à rendre infini jusqu'à la *limite* qui ne le borne pas. L'effet de rareté est propre au fragmentaire. La mort ici, loin de faire œuvre, a toujours déjà fait son œuvre : désœuvreement mortel. Par là, l'écriture selon le fragmentaire, ayant toujours lieu là où il y a lieu de mourir et donc comme après la mort perpétuelle, met en scène, sur un fond d'absence, des semblants de phrases, des restes de langage, des imitations de pensée, des simulations d'être. Mensonge

que ne soutient aucun vrai, oubli qui ne suppose rien d'oublié et qui est détaché de toute mémoire : sans certitudes, jamais.

Le désir détourné en désir. Comme un heurt de clartés.

◆ *Cependant, entre eux et nous, c'est en rapport de fraternité, proches jusqu'à ne vivre qu'exposés à mourir les uns pour les autres, comme dans un suicide réciproque où l'un prolongerait sa vie pour que l'autre y meure plus doucement, que nous sommes appelés à nous maintenir jusqu'à la fin.*

◆ *La fraternité : nous les aimons, nous ne pouvons rien faire pour eux, sinon les aider à atteindre le seuil.*

Le seuil, comme il y aurait de l'indiscrétion et de la lourdeur à en parler comme si c'était la mort. D'une certaine façon et depuis toujours, nous savons que la mort n'est qu'une métaphore pour nous aider à nous représenter grossièrement l'idée de limite, alors que la limite exclut toute représentation, toute « idée » de limite.

◆ « *Nous voulons vraiment nous occuper d'eux ?* » —
« *Ils sont déjà tombés dans notre désœuvrement.* » —
« *Nous les surveillons.* » — « *Mais c'est eux qui veillent.* »
— « *Nous les observons, nous les gardons.* »

◆ L'idée de seuil, en tant qu'idée régulatrice et à la façon d'un concept, est tout de même générale, alors que le « seuil » ne permet pas de désigner par le même mot « seuil éthique », « seuil politique », « seuil artistique », sans réintroduire le seuil dans l'espace commun et l'y dissoudre.

◆ « *Ils ne nous aiment pas, ne sachant rien de nous.* »
— « *C'est leur façon de nous aimer, ils sont à nos côtés.* »

◆ *Ils ne disaient pas : « j'ai peur », mais : « la peur ».*
Et aussitôt la peur emplissait l'univers.

◆ « *Nous vivons pour eux qui ne savent rien de nous.* »
— « *Ah, eux aussi et bien davantage puisque c'est à leur insu, ils vivent pour nous.* » — « *Mais que font-ils de notre vie ?* »

Il y avait quelque chose de troublant à les sentir ainsi exposés et comme livrés par le soin que nous supposions qu'ils mettaient à nous éviter.

Impénétrables comme s'ils se dérobaient par leur transparence.

◆ Tout doit s'effacer, tout s'effacera. C'est en accord avec l'exigence infinie de l'effacement qu'écrire a lieu et a son lieu.

Même si écrire laisse des traces et, en laissant, fait que des traces s'engendrent ou se produisent à partir de la vie des traces ? On peut répondre : écrire, c'est aller, par le monde des traces, vers l'effacement des traces et de toutes traces, car les traces s'opposent à la totalité et toujours déjà se dispersent. Une autre réponse : écrire marque, mais ne laisse pas de marques. Plus précisément : il y a entre marque et traces une différence telle qu'elle rend presque compte du sort équivoque de l'écriture. Écrire marque et laisse des traces, mais les traces ne dépendent pas de la marque et, à la limite, ne sont pas en rapport avec elle. Les traces ne renvoient pas au moment de la marque, elles sont sans origine, mais non sans fin jusque dans la permanence qui semble les perpétuer, traces qui, tout en se brouillant et en se remplaçant, sont à jamais là et à jamais coupées de ce dont elles seraient trace, n'ayant d'autre être que leur pluralité, comme s'il n'y avait pas *une* trace, mais des traces, jamais les mêmes et toujours répétées. La *marque* d'écriture. Marquer, c'est d'une certaine façon ne pas laisser de marques et seulement, par ce manque actif de marques, manque à distribuer pluralement dans un espace bien délimité, déjà exiger la ligne de *démarcation* à ne pas franchir et l'exiger cependant comme à partir de son franchissement en vue d'un tout *autre* espace. Marquer, c'est, par cette séparation de la marque et des traces, faire en sorte que les traces ne renvoient pas à la marque comme à leur commencement et toujours se multiplient et se superposent, traces par traces, non pour être déchiffrées, mais pour s'effacer pluriellement.

La marque, c'est manquer au présent et faire que le présent manque. Et la trace, étant toujours traces,

ne renvoie non plus à aucune présence initiale et qui serait encore présente, comme reste ou vestige, là où elle a disparu.

◆ *Si inattentifs qu'ils puissent être — et à un tel point que nous ne le savons pas —, ils demandent de nous plus d'attention que nous ne leur en accorderons jamais.*

◆ Une parole brusque et fortuite, injuste et raffinée (toujours soustraite à l'échange) : possibilité sinistre qui est comme le don du langage innocent.

◆ « *Ah, nous ne parlons plus comme nous parlions autrefois.* » — « *Vous me trouvez plus mal?* » — « *Très mal.* » — « *Eh bien, je ne changerai plus : il n'y a plus qu'un changement possible.* » — « *Nous mourons depuis si longtemps et pour si peu de temps.* »

◆ L'époque où toutes les vérités sont des histoires, où toutes les histoires sont fausses : nul présent, rien que de l'actuel.

♦ Écrire, œuvre de l'absence d'œuvre, production qui ne produit rien que (ou à partir de) l'absence de sujet, marque qui démarque, infinitif où l'infini voudrait se jouer jusqu'au neutre : écrire ne relève pas du présent et ne le fait pas se lever. Et pourtant écrire, s'il ne se décline pas, s'il rejette aussi et avec encore moins d'ambiguïté le mode passé et le mode futur de telle sorte que avoir écrit ou écrira ne peuvent que *s'écrire*, tend, pour s'alléger, à se retenir dans un conditionnel sans condition (écrivait, aurait écrit), se laissant ainsi projeter dans le ciel de l'idéal où dangereusement et illusoirement se réaliserait l'irréel. Cela est dangereux, en effet : écrire ne saurait s'écrire au conditionnel (Mallarmé et, avec lui, nous tous, n'avons-nous pas subi cet attrait ? « il faudrait je ne sais quoi pour cela ») ; la modestie du conditionnel est trompeuse en semblant ne mettre en cause que la défaillance personnelle ou attester la position d'impossibilité de l'écriture (qui serait impossible, non comme l'est le « réel », mais comme le Bien pur le serait, sauf au ciel), alors que écrire a lieu, fût-ce jamais, fût-ce rarement, à tout instant dans l'absence de temps, mais précisément comme lieu qui précède tout « avoir lieu », marque dont nous ne connaissons que les traces à partir desquelles nous la donnons comme perdue, effacée ou comme effacement irréprésentable. D'où ces formulations avec lesquelles nous jouons : écrire, ce n'est pas avoir écrit, ce serait, dans la soudaineté qui ne laisse pas de traces, avoir toujours déjà écrit comme ce qui toujours s'écrira à nouveau. Formulation non sans autorité, puisque, par elle, nous semblons briser les modes articulés du présent, futur, passé, mais par leur emploi même. De là à nouveau écrire comme

réponse à l'affirmation du retour et aussitôt comme ce à quoi répond le retour qui ne saurait s'affirmer que sous écriture.

♦ « Écrire. — Plus tard. — Plus tard : lentement, selon la nette douceur de l'interrompu qui ne s'en remet jamais à un futur du temps, pas plus qu'il ne se pose dans le moment présent. »

♦ Le « pas encore » de la pensée, cette défaillance du présent au regard de ce qu'il y aurait à penser, toujours impliquée dans toute présence de pensée, l'ambiguïté d'un tel « pas encore » ne saurait distribuer ses ressources, lorsqu'il s'agit d'écrire.

Écrire emporte, arrache, par la dispersion plurielle de sa pratique, tout horizon comme toute assise, emportant par un emportement qui n'a pas le temps de se déployer, qu'on peut donc dire soudain, ainsi qu'une marque qui n'aurait pas le temps (ayant tout le temps) de laisser de traces, emportant la limite qui n'est telle que sous l'exigence d'un « toujours déjà », interdite de par la transgression ou infranchissable si ou dès que déjà franchie et aussitôt et en même temps détournée de tout franchissement (de toute franchise). Le « pas encore » de la pensée, le « toujours déjà » de l'écriture s'inscrivent selon les intervalles que l'un et l'autre maintiennent ou dégagent, mais qui ne se superposent pas.

♦ Apparemment, l'écriture a la vie pour support, de même que la pensée détiendrait le temps comme le processus de son accomplissement.

♦ Le pouvoir essentiel de négliger ceci, que l'écriture aurait la vie pour support, s'est trouvé facilité et théoriquement justifié par la ressource des livres. Les livres semblent être là pour préserver l'écriture et lui permettre de se constituer dans un espace propre, à l'écart et comme écart de toute vie. Écrire, restreint à se donner pour expression ou affirmation de la vie, n'a jamais contenté ni l'écriture ni la vie. Les catégories raffinées, celles de l'existence, le jeu de l'être et du temps, offertes à la question d'écrire, ont pu servir à maintenir une telle question « vivante », mais sans nous faire illusion sur cette vie d'emprunt. La vie conteste l'écriture qui se dérobe à la vie ou la réduit. Mais la contestation vient de l'écriture qui laisse à la vie la plénitude et au Vivant, porteur de vie, la présence irrécusable, tandis qu'écrire peut bien se proposer comme ce qui épuiserait la vie afin de s'inscrire à la limite de la vie; finalement la proposition fait place à cette autre, tout autre : écrire ne s'écrit qu'à la limite de l'écriture, là où le livre, cependant toujours là, est la pression de la fin (sans fin) des livres.

♦ Écrire à la limite de l'écriture : mais tout se joue dans la différence de ces termes répétés. Différence détenue par la répétition même dont la possibilité

échappe, étant livrée à la différence, laquelle s'est nécessairement toujours déjà répétée, de même que toujours elle se répétera, sans pouvoir être dite telle qu'au présent elle se répète.

◆ *Quand il la traversait, la ville murmurait en lui constamment : j'ai peur, sois le témoin de la peur.*

◆ *Il porte la peur, la peur ne lui appartient pas ; la peur intransportable, sans personne qui l'éprouve, déstituée de tous, la peur, le manque de la peur.*

◆ *Peur pour celui qui a peur, qui ne le sait pas : le centre effondré de la peur vide.*

La peur, celle qui n'a pas la mort pour limite, fût-ce la mort infinie d'autrui ; pourtant, j'ai peur pour autrui qui a peur de mourir, qui mourra sans moi, dans l'éloignement de ce moi qui vainement remplacerait le sien.

◆ *Que la peur me laisse interroger la peur : « Mais pourquoi as-tu peur ? » — « Ne me le demande pas : j'ai peur. » — « As-tu peur, comme cela, jusqu'à la peur ? » — « Tu me le demandes, tu n'aurais pas dû me le demander. » — « Mais je le demande de la même manière que tu as peur : ma demande est ta peur. »*

♦ La peur, nous l'appelons mortelle, alors qu'elle nous dérobe la mort où elle nous attire, mais toujours la peur excédant le moi où elle se retranche, absent de celui qui la porte, comme du langage qui la prononce, nous rendant étrangers à nous-mêmes, est la peur pour *quelqu'un* qui ne se laisse pas aborder et que la mort détourne déjà de notre secours pourtant appelé, attendu.

♦ « *Quelqu'un qui a peur ne le sait pas, n'appelle pas au secours.* » — « *Mais c'est pour lui que j'ai peur, une fois et désormais toujours.* »

♦ Nous disons douleur, nous disons malheur. Mais la peur ?

♦ *La peur : comme s'il se rappelait ce mot qui lui fait tout oublier.*

♦ *La peur, c'est ce don qu'ils nous feraient dans la ville posthume : la possibilité d'avoir peur pour eux : la peur donnée dans le mot peur ; la peur non éprouvée.*

♦ *Ils ne rusaient ni l'un ni l'autre : lui, faisant part de ses projets qui supposaient une vie encore intacte, la*

vie de tous les jours promise à tous, et lui, n'entendant rien que la parole déjà défaillante, incapable de parler autrement que par défaut. Entre eux, la responsabilité de la peur.

◆ « *C'est vrai, j'ai peur.* » — « *Vous le dites si calmement.* » — « *Le dire pourtant n'apaise pas la peur : au contraire, c'est le mot qui désormais me fait peur ; l'avoir dit ne me permet plus de dire autre chose.* » — « *Mais " j'ai peur " , moi aussi : à partir de ce mot si calme : comme personne, comme si personne n'avait peur.* » — « *C'est tout le langage dorénavant qui a peur.* »

◆ Cette peur du langage, il lui incombait de ne pas y voir autre chose que la possibilité, toujours ouverte, qu'un mot quelconque, appartenant à la suite des mots qui ne sont tels que par leur appartenance au langage, se retournât sur celui-ci pour s'en détacher et s'élever au-dessus de lui en le maîtrisant, peut-être en le brisant, du moins en prétendant lui assigner une limite. La peur ne signifie pas que le langage aurait peur, fût-ce métaphoriquement, mais la peur est un morceau de langage, quelque chose que celui-ci aurait perdu et qui le rendrait tout entier dépendant de cette part morte : tout entier, c'est-à-dire précisément en se reconstituant sans unité, morceaux par morceaux, comme autre chose qu'un ensemble de significations. Certes, la métaphore intervient finalement pour maintenir en suspens, en la rendant inoffensive, la possi-

bilité pour le langage d'être autre qu'un processus de sens. Par la métaphore, la peur du langage devient la peur de parler ou la peur qui, étant l'essence de toute parole, rendrait effrayant tout usage de parole comme tout silence. La peur du langage : la peur qui frappe le langage, lorsque celui-ci perd un mot qui est alors *un mot en surplus, un mot de trop* : peur, Dieu, folie. Soit le « il » déplacé de son rang et rôle de sujet.

♦ Pourquoi ces noms si lourds, trop chargés d'eux-mêmes, comme chargés de toute la surcharge du langage au-dessus duquel ils sont appelés à se dresser ? Dieu est ainsi un nom, la pure matérialité, ne nommant rien, pas même lui-même. D'où la perversion magique, mystique, littérale du nom, l'opacité de Dieu à toute idée de Dieu. Et pourtant, comme peur, comme folie, il disparaît, fût-ce à titre de messenger d'un autre langage dont une telle disparition ne saurait tenir lieu de commencement. La « mort de Dieu » n'est peut-être rien de plus que l'aide qu'apporte vainement le langage historique pour laisser un mot tomber hors langage, sans qu'un autre s'y annonce : lapsus absolu.

♦ *Et nous ne faisons rien que répéter. La répétition nocturne, la répétition de celui qui dit : est-ce cela, mourir, est-ce cela, la peur ?*

◆ Celui qui, dans la rue, arrête l'inconnue aux yeux sombres et lui dit : « *J'ai peur, ne voulez-vous pas m'accompagner un instant?* », lui donne pour toujours le mouvement de peur pour compagnon. Mais il lui confie sa pensée, la sauvegarde de la pensée en péril, s'en remettant à l'inconnu — l'inconnu a pourtant un visage, le visage d'une inconnue — par un appel qui échappe non seulement à la convenance des rapports, mais à la relation humaine des rapports et, ainsi, est une marque de ce qu'on doit nommer déraison. Il faut donc passer par la folie, ici maintenue dans les limites d'une initiative seulement hasardeuse, pour faire un pas hors de la folie, dans le glissement qui frôle le dehors. Assurément il y a quelque chose de déraisonnable à oublier — à n'en pas tenir compte — que chaque être humain n'est pas immédiatement l'*autre* à qui il pourrait être, chaque fois, fait remise, par une parole (à peine une parole, un murmure difficile à entendre), de sa pensée, c'est-à-dire de sa folie. Et lorsque l'inconnue l'accueille de la manière la plus simple, prenant par la main, doucement, celui qui l'a arrêtée et lui faisant traverser la nuit, comme on fait traverser la rue à un aveugle, qu'on ne puisse rien conclure d'un tel mouvement d'accueil, de cette possibilité improbable ouverte entre les êtres, ouverte par ce qui ne saurait être partagé (la séparation de la « folie »), voilà ce qui à nouveau fait vaciller la raison, tout en lui donnant à garder, à condition de n'en rien conclure (de n'en pas faire sens), cet ébranlement qui ne lui appartient pas.

Toute conclusion, toute interprétation serait celle d'un délire, tentation de la pensée pour rétablir un rapport d'équilibre entre elle et son Autre. Dire : cela fut un signe de la Bonté, quelqu'un fut pour moi le

Bien, c'est priver cette fille humaine d'elle-même qui aurait probablement refusé d'être appelée bonne et d'avoir rien fait de bon, étant bien en deçà et bien au-delà de toute bonté. Dire : cela serait ainsi dans une société parfaite, chacun accueillant chacun sans rien demander, c'est oublier que la folie ou la peur y seraient en quelque manière interdites ou remises à la communauté même pour qu'elle en prenne soin, sans qu'un être particulier puisse, autrement que par faute, accepter cette particularité malade et lui accorder un refuge. Dire : celui qui se confie absolument, trouve dans l'illimité de la confiance une réponse déjà à la parole enfermée, ayant porté sa peur jusqu'à l'amitié — la fraternité sans loi —, c'est faire une loi de ce qui, n'ayant eu lieu qu'une fois et même, à partir de là, ayant lieu toutes les fois, s'annonce comme impossible, réel en tant qu'impossible. Celui qui a reçu ce signe sait aussitôt que non seulement il n'y a aucun droit, mais que tous ceux qui, loin d'être accueillis comme il le fut, ont été rejetés, l'entraînent désormais avec eux sans autre recours que le grand fleuve. Comment alors prétendre s'acquitter de l'« événement » en parlant de chance ou de hasard, mot aussitôt réduit à son indigence, surtout lorsque autrui y est *en jeu*?

◆ *Est-ce cela, mourir, est-ce cela, la peur?* L'angoisse silencieuse, et ce silence, comme un cri sans mots; muet, pourtant criant sans fin.

- ◆ *L'angoisse* : « *Ne fais rien, et c'est encore trop.* » — « *Alors, que je cesse d'être.* » — « *Ne touche pas à ton être.* »
Ce qui te reste à faire : te défaire en ce rien que tu fais.

- ◆ Si je suis dans l'angoisse comme dans le vrai, c'est un vrai qui déjà me trompe et que je ne puis cependant quitter qu'en me trompant.

Lorsque nous avons passé un certain seuil, toujours à notre insu quoique le sachant, dans une incertitude qui déjà est sa marque, à l'angoisse tout appartient, y compris la non-angoisse, c'est le piège, et pourtant elle est sans ruse, il y a une loyauté, une simplicité, une tranquillité de l'angoisse, peut-être parce qu'elle échappe à toute loi : sauvagerie avec le calme des forêts, le calme d'une attente pour quelque chose qui n'aura pas lieu.

- ◆ *Une double entente : le bruit de la ville avec sa richesse interprétable et toujours prête à être nommée, puis le même bruit comme une rumeur d'écume, monotone, sauvage, inaudible, avec de soudains et d'imprévisibles éclats appartenant à la monotonie.*

- ◆ Il y a un « je ne sais pas » qui est à la limite du savoir, mais qui appartient au savoir. Toujours, nous le prononçons trop tôt, sachant encore tout — ou trop tard, lorsque je ne sais plus que je ne sais pas, ne disant rien et alors le disant.

J'en sais moins que je n'en sais; c'est par-dessus ce retard du savoir sur lui-même que je dois sauter pour rejoindre — ne l'atteignant pas ou m'y abîmant — le non-savoir.

♦ Angoisse : horreur de tout ce qui la nomme et, la nommant, l'identifie, la glorifie. Elle veut cela, qu'on ne parle pas d'elle et que, comme, dès qu'on parle, c'est elle qui parle, on ne dise rien.

Angoisse à laisser parler l'angoisse ou, la taisant, à la laisser occuper tout le silence.

L'angoisse — ce mot imprononçable qu'on voudrait taire en criant, avec son inconvenance, sa prétention philosophique et pathétique; mais, détourné de moi, « je » la reçois d'autrui comme l'inconnu de toute douleur, la supplication d'un souci impuissant.

♦ L'angoisse rend la lecture interdite (les mots séparés, quelque chose d'aride et de dévastateur; plus de texte, chaque mot inutile, ou bien sombrant dans quelque chose que je ne sais pas, m'y attirant avec refus, la compréhension comme une injustice). Écrire alors, effet d'une hallucination négative, ne donnant rien à lire, rien à entendre.

♦ Quand l'angoisse interdit l'angoisse, empêchant de m'y abandonner pour qu'elle me tienne mieux. « Tu ne

me transgresseras pas. » — « Je ne te consacrerai pas. »
La non-sûreté de l'angoisse certaine.

◆ *C'est comme une figure qu'il ne voit pas, qui manque parce qu'elle est là, ayant tous les traits d'une figure qui ne se figurerait pas et avec laquelle l'incessant défaut de rapport, sans présence, sans absence, est le signe d'une commune solitude. Il la nomme, sachant bien qu'elle n'a pas de nom même dans sa langue, ce battement d'un cœur hésitant. Ils ne vivent ni l'un ni l'autre, la vie passe entre eux, les laissant au bord de l'espace.*

A bout de mots au milieu des mots.

◆ Le fragment favorable.

◆ Il ne pouvait plus interroger; l'angoisse est aussi ce détour de la question, l'empêchement d'être question sur l'angoisse. L'inconnu de l'angoisse nous interroge, ne se laissant pas interroger : la défaillance devant ce qui ne se laisse pas interroger.

◆ *Vivraient-ils sans la force et l'élan que leur donne le désir de mourir ?*

◆ L'angoisse n'occupe pas, empêchant de rien faire, empêchant jusqu'à la jouissance ou la plainte de l'ennui.

◆ Il est trop peu sceptique pour espérer. Il n'espère pas assez pour s'arrêter au nihilisme. L'inconnu sans espoir. L'angoisse : la non-sûreté qui exclut l'incertitude du doute, ce que le doute a encore de décision pour s'exercer.

Inattentif comme sous le pouvoir d'une constante attention. Une pensée veille qu'il n'identifie pas, même la connaissant. On dirait qu'elle est là pour interdire la surprise mortelle, étant cette surprise même.

◆ *Le désir de mourir se lassant, il ne leur restait plus qu'à mourir.*

Ne réclamant rien aux astres, mourir inconsidérément. Désirer, cesser d'avoir rapport au regard, se détourner du ciel ; le désir est ce détour par lequel « je » me déconsidère ; il a ainsi rapport à la nuit sans étoiles, cette nuit de lenteur, d'insuffisance : dérivant sans rivages.

◆ *Dans la nuit, vers la nuit. Songe futur, sommeil défait. Mourir de nuit.*

C'est au matin, dans la brève brume qui s'éternise, qu'il expire de nuit.

◆ *Il ne se délimite plus, il se fragmente.*

◆ La tentation : le fragment favorable, comme si, dans sa non-unité, celui-ci pouvait être seul, le dernier, le dernier, sans brièveté, sans lieu, l'obstination à rebours ; sa parole d'infini enfin dissuadée, reprise dans sa douceur.

◆ Une parole choisie par l'angoisse étrangère à tout choix en son immense travail oscillant. L'ouvrage de l'angoisse, son marteau de ruine, l'angoisse cherchant refuge dans l'angoisse.

Le lointain toujours proche de l'angoisse, sa trace effacée, retracée : jamais entière, morcelée, martelée, avec quelque chose de jeune qui épouvante.

◆ Brièveté éparse, persévérante, devenue lenteur qui s'interrompt, comme une souffrance toujours revenue et qui ne me reconnaîtrait pas. Son arrogance est ma supplication.

Le peu de l'angoisse, mon tout toujours dépassé — cela qui m'empêche d'être ensemble avec moi, avec toi. L'intermittence incessante.

◆ *Silence, je te connais par oui-dire.*

♦ *Il est dans un monde fermé dont la fermeture est le seul événement qui s'y produise.*

♦ *Quelle décision avait-il prise qui le mettait hors de portée, cependant amical, proche?*

♦ Entre le silence et le silence, parole échangée — murmure innocent.

♦ L'angoisse sédentaire.

♦ Détourné de l'unique, sous la fascination du multiple, il ne porte pas plusieurs idées ou une infinité d'idées contradictoires : le multiple raréfie, singularise.

♦ *En moi, il y a quelqu'un qui ne fait rien que de défaire ce moi : occupation infinie.*

♦ A celui qui a posé tant de questions, la mort vient doucement comme la question perdue.

◆ Mourir serait, chaque fois, là où nous parlons, ce qui retient d'affirmer, de s'affirmer, comme de nier. Cela s'entend : nous croyons l'entendre, mais c'est tacite, même le bruissement de l'angoisse s'arrête.

◆ A la limite, mourir, mais c'est la vie sans angoisse.

◆ Seul à nouveau, offert au multiple, dans la pluralité de l'angoisse, au-dehors de lui-même, faisant signe sans appel, l'un dissuadé pour l'autre. La solitude, c'est évidemment l'espace sans lieu, lorsque présence se nomme non-présence, où rien n'est un — défi sans défiance à l'unique. La solitude me cache à la solitude, parfois.

Seul à nouveau, défi à l'unique, l'un perdu pour l'autre.

◆ Le trait de l'angoisse : elle repousse tout pourquoi, elle ne répond pas à un manque; l'absence de pourquoi de l'angoisse ne conduit cependant pas au repos, ni à je ne sais quelle gloire, mais à un risque si grand que mourir ne paraît plus l'issue pour y échapper; quel risque? Le risque de l'inconnu sans question, sans risque.

◆ A supposer que l'angoisse soit l'innocence même, une innocence évidemment inconnue, l'homme se sent coupable de ne pouvoir supporter l'innocence, coupable de cette innocence qui l'angoisse.

◆ Mourir « libère » de l'angoisse (mourir, cette rémanence de la mort impossible, la proximité lointaine), comme l'angoisse ignore le mourir; tous deux pourtant sans faute : l'inconnu qui diffère.

◆ Le non-savoir voudrait se faire passer pour une réponse à l'absence de pourquoi de l'angoisse. Mais il est son écho vide, sa répétition immobile, à moins que, la répétant ou la précédant, il ne soit cette nuit où l'angoisse s'est déjà perdue sous l'attrait de la perte qu'elle maintient et qui la maintient, nuit sans parole de la nuit sans image.

◆ *La bouche douloureuse parlait paisiblement.*

◆ « Entre dans l'élément destructeur », nous n'écrivons pas un mot qui ne contienne cette invitation et, parfois, celle-ci qui est superflue : laisse-toi te détruire.

Il n'y a pas de mots dans la langue de l'angoisse pour dire : cela est possible.

◆ Le défi ou la dérision : *il écoute le silence avec des paroles.*

◆ Ne peut être répété que ce qui ne saurait l'être : l'irremplacé, le singulier où l'Un a disparu en son simulacre. Comme s'il n'y avait répétition que là où il y aurait défaut de loi. Répétition de l'extrême : effondrement général; le neutre, ce qui s'évanouit sans se produire.

◆ L'angoisse sans soupçon, franchise du détour, allégée de la peur, s'élevant au-dessus des protestations, acceptant tout refus : pensée; perte de pensée.

L'angoisse, si elle désassujettit le sujet, ne l'autorisant pas, lui refusant l'autorité (l'expérience), est angoisse de part en part en cela qu'elle ne s'éprouve pas.

◆ Je ne sais pas, il n'y a pas de « je » pour ne pas savoir.

◆ La perte est impossible. — Elle passe par l'impossible, — C'est en quoi elle est bien la perte, perte de pensée, jamais compensée. — La perte est exigence, elle exige de la pensée qu'elle soit dé-pensée, perte de la perte (sans annulation ni retour) : répétant seulement, échéance (chance qui n'échoit pas) du neutre.

Le saut de l'interrogation, celle-ci porterait-elle sur

le neutre, sautant par-dessus elle-même, dans une chute immobile.

♦ Mais nous pouvons toujours nous interroger sur le neutre, l'interrogeant par l'angoisse qui détourne la question, la répétant, la rejetant au silence, le silence qui ne se tait pas.

♦ entre : entre/ne(u)tre. Jeu, jeu sans le bonheur de jouer, avec ce résidu d'une lettre qui appellerait la nuit par le leurre d'une présence négative. La nuit rayonne la nuit jusqu'au neutre où elle s'éteint.

♦ L'énigme du neutre, énigme que le neutre apaise tout en la faisant briller dans un nom.

♦ « *Est-ce vous ?* » — « *Oui, c'est moi.* » — « *Vous, en plein jour.* » — « *Dans le plein jour de l'obscurité.* »

Lorsqu'il venait chez lui, en plein jour échangeant le salut avec l'obscurité.

♦ *Traversant les lointains, seul à entendre, à ne pas entendre, portant à la voix une voix, voix de personne à*

nouveau. « *Écoutez.* » — « *Écoutez.* » Dans le silence quelque chose parlait, quelque chose se taisait. La vérité ne donne pas de nouvelles.

◆ *Traverser le lointain, retourner le lointain vers le lointain sans approche.*

◆ Le lointain appelle, le repoussant, le proche, non pour s'y définir par contrariété ni former avec lui un couple par ressemblance et différence, mais de telle sorte que l'écart entre l'un et l'autre appartienne encore au lointain. Le proche appelle, le repoussant, l'immédiat qui le consume. Le proche n'est toujours que proche. La proximité de la présence ne se rend pas présente, car la présence n'est jamais proche, elle a toujours déjà affirmé l'absolu de la présence qui est là une fois pour toutes sans rapport ni progression ni levée du jour ni crépuscule. Le proche, par la présence, appartient au lointain et, par le lointain, appartient au jeu indécis de l'écart et de la limite. L'indécision est ce qui rapproche proche et lointain : tous deux insitués, insituables, jamais donnés dans un lieu ni un temps, mais chacun, son propre écart de temps et de lieu. Où le lointain, où le proche ? S'éloigner, s'approcher : admettons que le verbe porte signe avant le nom ; s'éloigner suppose le point fixe par rapport auquel il y aurait éloignement ; ce point fixe est à nouveau la présence ; s'éloigner ne cesse de s'éloigner, car il n'y a pas de terme à l'éloignement, de même qu'il n'y a pas de com-

mencement au lointain. On peut certes dire : il s'éloigne, mais il est encore proche, on peut le dire, bien qu'on pressente que la puissance infinie de l'éloignement empêche toute détermination du « proche », lequel n'a pas pour point de référence le lointain, mais les environs de la présence qui exclut cependant tout voisinage. Le proche est ainsi repoussé par l'absolu de la présence et tenu à l'écart, repris dans l'écart du lointain : incapable ainsi de médiatiser les deux termes et même de les faire « se rapprocher », encore moins capable de les maintenir ensemble dans une nécessité de pensée. Le proche ne rapprocherait pas : c'est que l'être de la présence lui manque, manque qui est sa marque et n'est pas seulement manque de présence, mais le manque que porte le lointain multiple.

♦ S'approcher fait le jeu de l'éloignement. Le jeu du lointain et du proche est jeu du lointain. S'approcher des lointains est la formule qui tente de faire éclater les lointains au contact d'une présence alors qualifiée de lointaine, comme d'une certaine façon elle l'est toujours; ainsi à nouveau présence et lointain auraient partie liée : présence lointaine, lointain d'une présence, les lointains seraient présents là-bas. Le proche alors seul serait préservé de la contamination d'une présence. Être proche, c'est n'être pas présent. Le proche promet ce qu'il ne tiendra jamais. Louange à l'approche de ce qui échappe : la mort prochaine, le lointain de la mort prochaine.

♦ S'éloigner : il s'éloigne, mais jamais je ne m'éloigne. « Je » porte avec soi l'être là, la présence décisive qui ne se laisse pas affecter par quelque éloignement. Qui dit « je », dit encore la présence. L'ubiquité divine est ce pouvoir de présence qui a toujours déjà annexé le lointain à l'être-présent; certes, le dieu est le lointain par excellence, mais le lointain qui a pour vérité la présence, un lointain de pure présence. Le lointain et le proche sont dimensions de ce qui échappe à la présence comme à l'absence sous l'attrait du « il ». Il s'éloigne, il s'approche, même affirmation spectrale, mêmes prémisses de la non-présence.

♦ Il y aurait un écart de temps, comme un écart de lieu, n'appartenant ni au temps ni au lieu. Dans cet écart, nous en viendrions à écrire.

♦ *« Je voudrais les attirer dans leur nom. » — « Un nom certainement excellent. » — « Un nom oublié, qui n'a plus cours. » — « Nous n'oublions rien. » — « Quand ils entreront dans ce nom qui est au-dessous de tout nom, ils marcheront d'un pas sûr, traversant les lointains, vers nous. »*

♦ *Les lèvres suspendues à la nuit, il ne disait pas la nuit.*

♦ La proximité à nouveau dit quelque chose contre la présence (dissuade la présence) : ce qui est proche est trop proche pour pouvoir être seulement présence; par la proximité, je puis dire « toi » (fût-ce dans la nuit des paroles), donc prononcer une intimité qui fait voler en éclats la présence, l'abolissant en quelque sorte ou l'exaltant jusqu'à sa destruction. Ainsi, je puis dire : « tu es si proche que tu n'es pas présente », mais proche de qui ? précisément proche de qui et non de moi : alors, je sais bien que, sous la figure d'un « tu » faussement interpellé, ce qui se dit, c'est à nouveau : il est si proche qu'il est là-bas au-dehors parmi les signes portés par le lointain.

♦ *Il habitait là, la maison se reconstruisait autour de lui. Je le voyais derrière la vitre, attendant sans m'entendre, épuisant par l'attente le trop plein de nos paroles.*

♦ *Il en concluait, au cours de ses allées et venues toujours plus rares, que jamais ils ne seraient là, fût-ce dans le cheminement d'une rencontre, mais sobrement, austèrement, là-bas, prescrits (proscrits) par leur nom : proches ou lointains, au gré de ce qui n'agrée pas, le hasard.*

♦ Nous pouvons toujours nous interroger sur le neutre. Le neutre nous est d'abord affirmé par certaines grammaires. Le *to* grec est peut-être dans notre tradition la

première intervention, étonnante par son peu d'éclat, qui marque d'un signe, il est vrai, parmi d'autres, la décision d'un langage nouveau, un langage réclamé plus tard par la philosophie, mais au prix de ce neutre qui l'introduit. Le neutre au singulier nomme quelque chose qui échappe à la nomination, mais sans faire de bruit, sans même le bruyant de l'énigme. Nous l'appelons, modestement, inconsiderément, la chose. La chose : parce que, de toute évidence, les choses appartiennent à un autre ordre et que les choses sont ce qu'il y a de plus familier, nous faisant vivre dans un environnement de choses, sans que cependant elles soient transparentes. Les choses sont éclairées, mais ne laissent pas passer la clarté, fussent-elles elles-mêmes faites de grains de lumière, réduisant alors celle-ci à l'opacité. La chose, comme le il, comme le neutre ou le dehors, indique une pluralité qui a pour trait de se singulariser et pour défaut de paraître se reposer dans l'indéterminé. Que la Chose ait rapport au Neutre : supposition outrancière et finalement irrecevable, dans la mesure où le neutre ne peut s'arrêter dans un nom sujet, celui-ci serait-il collectif, ayant aussi ce mouvement de détourner tout ce à quoi il s'appliquerait de son essence momentanée, de son sens et de sa définition. « La Chose a rapport au Neutre » nous oblige aussitôt à penser que le neutre change le rapport en non-rapport, et la Chose en autre chose et le neutre en ce qui ne saurait être le Neutre même, ni cela qui neutralise. Peut-être — un peut-être qui voudrait dire aussi certainement — avons-nous tort, nommant le neutre, de le nommer, comme s'il n'était pas « lui-même » au neutre, oubliant en outre que, tout en étant une catégorie grammaticale, appartenant ainsi au langage comme

en premier, il est porté par tout le langage, comme si était neutre le langage « en général », parce que s'y déploient, sur fond de neutre, toutes les formes et possibilités d'affirmation et de négation. Le neutre est donc impliqué dans le fonctionnement de tout langage, tout en occupant son versant silencieux et en empêchant qu'il ne soit réduit à un jeu complexe de structures déterminables, ainsi qu'à la présence sédimentaire de quelque parole vivante. Le neutre, autorisé par la grammaire, en complicité avec tout langage et, dans le langage, avec sa part ni passive ni active, ni transitive ni intransitive, indiquant, sous forme de nom, une manière verbale de retenir l'exigence de dire, n'a cessé d'essaimer en une mythologie où, s'il est en jeu, il n'est jamais définitivement compromis. Le neutre : nous croyons le saisir, si nous invoquons, au hasard, des formes d'action passive aussi marquées et remarquables que celles, précisément, du hasard, plus justement de l'aléatoire, de l'inconscient, de la trace et du jeu. Et bien d'autres formes pourraient être proposées sans jamais satisfaire : le *sacré* par rapport au *dieu*, l'*absence* par rapport à la *présence*, l'*écriture* (prise ici comme exemple non exemplaire) par rapport à la *parole*, l'*autre* par rapport à *moi* (et aussi bien à ce Moi qu'est autrui), l'*être* par rapport à l'*existence*, la *différence* par rapport à l'*Un*. Le neutre, sans se laisser pour autant connaître (comme au prix d'un savoir absolu), se reconnaît ou plutôt joue en chacun de ces termes qui ont pour trait de n'être pas facilement conceptualisable et, peut-être, de ne l'être pas, parce que s'introduit avec eux une possibilité négative d'un type si particulier qu'on ne saurait le marquer d'une négation ni non plus l'affirmer. Le Neutre, par une simple affi-

nité littérale, incline vers la Nuit, sans que rien sémantiquement les rapproche. Le Neutre n'a pas les titres mythologiques anciens que toute nuit apporte avec elle. Le neutre dérive, de la manière la plus simple, d'une négation en deux termes : *neutre*, ni l'un ni l'autre. Ni ni l'autre, rien de plus précis. Reste que déjà l'affirmation a, comme par avance, et avant toute dénégation, sa part de neutre : l'un l'autre — *qu/uter*, lequel des deux ? — signifie aussi l'un des deux et en quelque sorte toujours celui qui n'est jamais seulement l'un. « L'un et l'autre » semble, par cette bipartition à la fois inégale et mal déterminée, cependant d'usage très ancien, faire allusion à la nécessité archaïque d'une lecture apparemment binaire (comme si tout devait commencer par deux), mais d'une binarité qui aussitôt perd sa valeur duelle et se pluralise jusqu'à l'indéterminé : l'un, oui; ceci peut s'indiquer du doigt; mais autre est l'autre et tout autre et toujours autre, il se fuit en nous fuyant. Manifestement, l'expression, tout en indiquant un partage destiné à clarifier (l'un/tout le reste, mais en même temps seulement l'autre, y compris l'autre de tout le reste), donc une lecture qui lit par un incessant va-et-vient d'un terme à un deuxième terme, est marquée, pour ne pas dire par un jeu de mots, « altérée » par la prédominance perverse de l'*autre*. Le neutre ne fait peut-être que recueillir cette perversité de l'autre en la rendant encore plus perverse par l'ombre qui la recouvre sans la dissiper, sans parvenir à une vraie négation (ni même, redoublée et non renversée, une négation de négation) capable de repos ou de clarté. Le neutre reprend en soi l'autre sous un léger (mais intransperçable) voile qui semble seulement faire sortir de l'autre

son incessante affirmation que seul un négatif donne à saisir : l'autre de l'autre, le non-connu de l'autre, son refus de se laisser penser comme l'autre que l'un, et son refus d'être seulement l'Autre ou encore l' « autre que ». Le neutre apaise tout cela, tout en retirant silencieusement le repos. Le neutre, par sa forme nominale, donc positive, laisse juxtaposer — les fait se jouer — une affirmation et une série non définie de négations : elle ne les met pas ensemble pour un renversement dialectique; c'est même là l'une des singularités de son apport; l'affirmation selon laquelle ce qui est en jeu, ce ne serait ni l'un ni l'autre — affirmation qui sans cesse se fait écho en elle-même jusqu'à la dispersion, dispersion allant jusqu'au silence dispersé, — n'est pas vraiment affirmative ou opérative; son travail qui a consisté à voiler l'autre en le faisant valoir sous le voile et aussi à arrêter le mauvais infini (à l'œuvre dans l'autre), mais en le relançant par une scansion négative, n'est qu'un pseudo-travail. Quelque chose est à l'œuvre de par le neutre, qui est aussitôt œuvre du désœuvrement : il y a un effet de neutre — cela dit la passivité du neutre — qui n'est pas effet *du* neutre, n'étant pas l'effet d'un Neutre prétendument à l'œuvre comme cause ou chose. Il n'y aurait donc pas un travail du neutre, comme on dit : travail du négatif. Le Neutre, nom paradoxal : il ne parle presque pas, mot muet, simple, cependant toujours se voilant, toujours se déplaçant hors de son sens, opérant invisiblement sur lui-même en ne cessant de se désenrouler, dans l'immobilité de sa position qui répudie la profondeur. Il neutralise, (se) neutralise, ainsi évoque (ne fait qu'évoquer) le mouvement de l'*Aufhebung*, mais s'il suspend et retient, il retient seulement le mouvement

de suspendre, c'est-à-dire la distance qu'il suscite par le fait qu'occupant le terrain, il la fait disparaître. Le Neutre désigne alors la différence dans l'indifférence, l'opacité dans la transparence, la scansion négative de l'autre qui ne peut se reproduire que par l'attrait conjuré — omis — de l'un. Même la négation du Neutre est dérobée. Le neutre qui marquerait l'« être » ne le renvoie donc pas à la grossièreté du non-être, mais a toujours déjà dispersé l'être même comme ce qui, ne se donnant jamais ni pour ceci ni pour cela, se refuse aussi à se présenter dans la présence simple, saisissable seulement par voie négative, sous le voile protecteur du non. Si l'être se lit, s'écrit au neutre, ce n'est pas toutefois que le neutre prime l'être, ou seulement que l'être se donnerait sous le voile de la différence entre être et étant ni être ni étant (plutôt l'au-delà des deux ou l'en deçà de l'entre-deux), mais que le neutre le conjure en le dissuadant doucement de toute présence, fût-elle négative, le neutralisant jusqu'à l'empêcher de se dire l'être du neutre, tout en l'entraînant dans l'érosion infinie de la répétition négative.

Le Neutre marque l'être, effet de toute marque : l'être marqué au neutre ne se remarque pas et oublie toujours, sous l'éclat de l'être, cette marque dont même l'éclat n'est qu'un effet.

Le Neutre ne prime pas, éternel suivant qui précède, de sorte que le neutre n'est nulle part, fonctionnant dans le langage à toute place comme jeu de la marque, si ce qui marque démarque et, à la fin, neutralise jusqu'à cette ligne de démarcation qu'il ne saurait être question, la franchissant, de franchir. La transgression qui s'accomplit comme ne s'accomplissant pas, si elle aussi s'affirme au neutre, dans la neutralité d'un leurre

jamais présent, ne saurait, du moins au titre d'une proposition, marquer le neutre comme cela même qui serait, toujours en jeu dans la transgression, précisément à transgresser. Comme si écrire, le mouvement incessant d'écrire, nous libérait du jeu de l'écriture.

◆ Le Neutre, la douce interdiction du mourir, là où, de seuil en seuil, œil sans regard, le silence nous porte dans la proximité du lointain. Parole encore à dire au-delà des vivants et des morts, *témoignant pour l'absence d'attestation.*

◆ « *Nous sommes là ensemble comme oubli et mémoire ; vous vous souvenez, j'oublie ; je me souviens, vous oubliez. » Il s'arrêta un instant : « C'est comme s'ils étaient là sur le seuil, allant de seuil en seuil. Un jour, ils entreront, ils sauront que nous savons. » Le temps vient où le temps viendra.*

« *Nous ne connaissons que leur nom* » — « *... dans lequel ils n'entrent pas, mais par lequel ils nous attirent.* »

◆ Le Neutre, serait-il neutre, serait-il ce qui se dérobe en dérobant et dérobant jusqu'à l'acte de dérober, sans que rien apparaisse de ce qui par là disparaît, effet réduit à l'absence d'effet : le neutre, à l'articulation du visible-invisible, inégalité encore de l'égal, réponse à l'impatiente question (celle qui par avance classe et

détermine en divisant en deux, sans précaution : lequel des deux ?), mais réponse qui aussitôt et insensiblement, tout en paraissant accueillir la question, en modifie la structure par le refus non pas seulement de choisir, mais de se soumettre à la possibilité d'un choix entre deux termes : tels que l'un ou l'autre, oui ou non, ceci ou cela, jour nuit, dieu ou homme. « Lequel des deux ? » — « Ni l'un ni l'autre, l'autre, l'autre », comme si le Neutre ne parlait jamais qu'en écho, cependant perpétuant l'autre par la répétition que la différence, toujours comprise en l'autre, fût-ce sous la forme du mauvais infini, appelle sans cesse, balancement de tête d'un homme livré au branle éternel.

◆ L'impropre du neutre est peut-être dans la continuité de sens que propose nécessairement un nom, alors que ce mot ne cesse de se faire écho en lui-même pour s'y soustraire. Le neutre est impropre, mais ce n'est même pas là sa propriété.

Le neutre use le tranchant du négatif, use la terne affirmation du neutre; le neutre en son désintérêt serait-il la marque du désir entendu comme l'erreur de ce qui toujours par avance, en son attrait omis, s'est séparé de tout désiré ?

◆ *Depuis leur venue, cependant, l'essentiel avait été le caractère étonnant de tout, car s'il avait pensé, généreusement et lucidement, être en mesure d'enregistrer un bouleversement qui l'aurait trouvé prêt à se laisser remuer*

de fond en comble, il s'apercevait qu'à défaut de présence et à l'exception d'un changement dans la manière dont il leur fallait dorénavant s'habituer à se parler, il ne pouvait décider ce qui le rendrait propre à se laisser s'étonner parmi toutes les choses non modifiées. Il est vrai que cet ami avait disparu. Depuis quand, il ne savait pas le dire ; ils étaient depuis si longtemps habitués à se parler de loin, de près, par les rumeurs de la ville ou bien par la répétition d'un langage ancien, toujours prêt à leur donner une place dans son jeu. Le fait qu'ils se voyaient n'était, il s'en rendait compte, qu'une manière dérivée de leur droit à se parler, droit qu'il ne dépendait que de lui de ne pas laisser prescrire. Ils se parlaient, ils se voyaient, il y avait là comme un bon usage de leur cordialité de toujours, elle-même expression, mais à un bien plus haut degré, des rapports que chacun ne pouvait manquer d'avoir avec tous. Tout de même, ne lui fallait-il pas reconnaître le caractère exceptionnel de relations qui n'étaient pas seulement amicales, ni seulement confiantes, difficiles au contraire, chaque fois défendues et presque privées, même s'il lui était loisible de les faire valoir comme conversations personnelles, par avance sues et reconnues à ce titre parmi tant d'autres ? Exceptionnel, ce mot résonnait ainsi qu'un son grave sur plusieurs registres à la fois, toujours cependant au-dessous des vibrations les plus graves, celles qu'il se plaisait encore à assourdir. Exceptionnel, il se souvenait de la complaisance avec laquelle, non sans une certaine dérision toujours impliquée dans leur sérieux, ils acceptaient de faire en sorte que ces relations auraient pu mériter ce titre, ne fût-ce que pour les rendre plus admissibles. Cela n'était pas délibéré, du moins de sa part — mais quelle était sa part, que lui revenait-il en dehors de son rôle, au reste inter-

changeable, dans des échanges qui ne lui étaient jamais imposés, sauf par la hantise de souvenirs dont il était si peu maître qu'il en venait à croire qu'ils ne lui appartenaient pas, souvenir de personne plutôt? Il se souvenait, sans doute, souvenir si ancien d'une Chose qui ne pouvait pas se dire présente, ni non plus à venir, seulement moins ancienne que le souvenir dont il se sentait frappé — frappé doucement, presque affectueusement, à la façon dont, la nuit, dans la nuit, des paroles timides traversent le sommeil : soudaines cependant. C'était du reste au sommeil qu'il lui avait fallu penser, lorsque, lui rendant comme à l'accoutumée visite, il avait dû s'apercevoir de la chambre tout à coup immense, environnée de livres, comme pour accentuer le vide de l'espace, où il semblait que toute la ville, si elle l'eût voulu, eût pu se déployer avec le grand fleuve central et ses riverains immobiles, dérangement de perspective que justifiait l'exiguïté de la personne, assise très loin dans un coin sur une chaise, très âgée à la manière d'une réminiscence plutôt que d'un souvenir, réduite comme eût pu être réduit celui qui a trop attendu, sans qu'on sache à quelle attente il espérait encore répondre. Cela avait réveillé sa peur ancienne, une peur réprimée par le souvenir de sa peur, et tandis qu'il se préparait à traverser, comme il avait traversé les lointains de la ville, les grandes pièces nues où — à quel endroit? — il lui serait donné de rencontrer cet ami, il s'était heurté à la parole : « Je n'étais pas sûr de l'heure du rendez-vous », par laquelle se trouvaient une fois de plus affirmées les règles ou, comme il l'eût dit, les conventions nécessaires. « Oui, je suis en retard. » — « En retard, vous êtes toujours d'une ponctualité parfaite. » — « Cependant, en retard sur mon souvenir : comme s'il m'arrivait, suivant les rues droites éternelles, d'être mis seul et tout à coup,

comme pourtant je l'avais toujours redouté, à l'épreuve des paroles risquées que nous avons, intentionnellement, prononcées à leur propos : paroles dangereuses, paroles d'aveugle. » — « Paroles d'aveugle : c'est bien ce qu'il faut ; mais ne sommes-nous pas convenus d'en affronter le risque, ensemble ? » — « Oui, ensemble, mais le risque aussi nous menace là. » — « Avez-vous pensé que le risque pourrait commencer par nous refuser de nous laisser ensemble pour le dire ? » — « Le risque que nous proposent de tels mots, de telles voix sans regard, est trop grand pour que nous ayons pu le formuler avec les mêmes mots. » — « Mais ce qui était arrivé, de toute manière il eût fallu que, puisque cela s'était déjà dit, vous en veniez à le dire. » — « A le redire, mais pas nécessairement à le dire et encore moins à vous. » — « A moi, bien sûr, avant vous. » Et tandis qu'il écoutait comme s'il y avait eu là quelque chose à ne pas entendre, il ajouta : « Dites-le, soyez courageux, donnez aux mots leur franchise. Dites-moi ce qui serait arrivé. » — « C'est que vous aviez disparu. » A sa surprise, il ne prit pas cela gaiement ; il resta silencieux, repoussant la réponse déjà toute préparée et disant seulement, un peu plus tard, avec un peu d'agitation : ils arrivent, ils arrivent. C'est à partir de là qu'il eut le sentiment qu'il ne devrait plus le quitter.

◆ *les rues droites, éternelles, sous un ciel raturé*

◆ « Mais quelle ombre de présence aurais-je si je n'avais à tout moment déjà disparu ? » Étrange vide que le défaut d'une réponse.

◆ *Ils se souvenaient, mais cela dont ils se souvenaient était toujours moins ancien que leur souvenir.*

◆ « *Je sais.* » — « *Je sais.* » — « *Nous ne savons pas.* »

◆ Page dépliée par le vide d'écriture

◆ *Par la suite, il maintint, fût-ce comme une façon indiscreète de se maintenir parmi les mots en face d'un ami, cette affirmation qui, à présent, appelée par une exhortation au courage, loin de constituer seulement une possibilité nouvelle de relations avec lui, ouvrait le champ à quelque chose qu'il ne lui était pas possible de constater seul. Celui-ci lui avait bravement confirmé qu'il ne l'abandonnerait pas, mais que leur bonne alliance, n'étant pas un pacte régulier ou continu, ne leur mettait pas entre les mains un privilège dont ils pourraient à tout instant se réclamer. A quoi il avait répondu que peut-être la ruse qui leur permettait de se dire proches, avait aussi glissé dans leur jeu des mots moins conventionnels et capables de faire échec à toute tentative de les décourager. « Je sais ce que vous pensez ; vous me tenez solidement en mémoire. » — « A condition que vous vous souveniez de moi. » Tandis qu'il le regardait, maintenant qu'il était au bout du voyage, ne pouvant, quoiqu'il fût assurément très près de lui, s'empêcher de le confondre avec la personne réduite qu'il voyait dans le lointain de la rue droite,*

comme une figure que l'espace, à force de jouer avec elle, aurait dû abandonner sur le rivage, il affirma à nouveau son accord : ils viennent, non sans ajouter : la Chose se souvient de nous.

♦ *Quand il la traversait, la ville, comme si elle eût été déserte et sans distance.*

♦ S'éloigner semble se déterminer par rapport à un point fixe qui serait la présence. Mais la présence, dans l'absolu de l'immédiat où, grand feu instantané, elle se consume sans cesse, ne saurait être fixée ou comprise dans le jeu d'un rapport. La présence, éclair de la présence, qui a toujours déjà dévasté l'espace où a lieu l'approche, n'entre pas dans la clarté du visible, pas plus qu'elle ne se laisse appartenir à un présent. La présence manque aussi à la présence, détruit le présent de la présence.

♦ *Le seul moyen, lui avait-il semblé, de ne pas rendre trop sensible, sans toutefois en effacer l'effet, l'affirmation qu'il lui avait apportée, affirmation désormais comme à l'embranchement de toutes sortes de décisions de signes différents, qui ne lui octroyaient pas de sursis, c'était de la laisser faire son œuvre en la reprenant sans cesse dans leur langage et comme un simple moment de ce langage. Pour lui, même s'il ressentait encore de l'appréhension à en*

parler, car l'appréhension était, là, complice, il éprouvait surtout de la surprise, une surprise fatiguée, à entendre le mot prétendre à quelque valeur d'éclat : que cet ami eût disparu, porté, emporté par le grand flot de sa perpétuelle mémoire, n'empêchait pas celui-ci, avec sa bienveillance coutumière, de répondre lui-même de la disparition, à la fois comme si rien ne s'était passé et comme s'il l'eût obligé à tirer, en sa présence, toutes conséquences de son aveu malheureux. La conséquence se développa lentement, mais, aussi bien, aussitôt, avec la soudaineté d'une résolution imprévisible. Alors qu'il lui semblait que dorénavant il lui faudrait faire effort pour le rejoindre, celui-ci se maintenant dans la fiction d'un éloignement dont, même présente, sa personne porterait, fût-ce comme être immuablement réduit, l'intensité, il le vit, derrière sa table, assis commodément et somptueusement, personnage majestueux qui l'accueillait avec sa bienveillance coutumière, cette fois cependant un peu figée par l'immobilité. Mais le plus extraordinaire, c'est qu'en raison de sa grandeur qualifiée de majestueuse — autre façon (il s'en apercevait sans retard), et non moins désolante, d'échouer à l'écart de l'espace —, il lui fallait se rendre compte de l'embarras de parole qui désormais, à la manière d'une fosse profondément ouverte autour de lui, défaillance des mots dans les mots, semblait destiné à préserver son isolement. Qui en était responsable? Fallait-il s'arrêter à un tel incident? Devait-il, lui en parlant, le lui confiant comme un élément de leurs relations et peut-être un signe de vie, signe de mort, risquer d'en atténuer l'importance? La discrétion consistant nécessairement à tout dire préalablement, comment pourrait-il, dans le jeu de leur silence discret, introduire cette indiscretion nouvelle qui prétendait, sous quelle forme, par quel mutisme farouche, modifier

le cours de ce qui avait été dit? Embarras de parole qui trouvait son équivalent dans une facilité silencieuse, inexorable, ne laissant place qu'au murmure continu du fleuve traversant la pièce entre les collines immuables. Facilité comme d'une chose déjà écrite et pourtant toujours à écrire et toujours ne s'écrivant pas. « A votre tour, vous voilà souverain sur parole. » — « Au bénéfice de l'âge. » Selon sa conviction, le caractère monumental, tout à coup visible, celui d'une souveraineté morte, celui d'un nom souverainement vivant, vicissitudes qui les attiraient l'un vers l'autre dans un profond passé, les plaçant sur les plateaux d'une puissante balance, était aussi destiné à matérialiser, par contraste, ce qu'il y aurait de léger dans cette venue qu'on n'avait nullement l'intention, ou peut-être seulement épisodiquement, de marquer au présent en disant, murmure tenu d'une parole fluviale : ils viennent, ils arrivent, puisque la parole rebondissait, comme de rebord en rebord, de passé en passé. Ce qui ne les empêchait pas, dans leur timidité élégante, chaque jour plus libre, de nous frustrer de notre propre discours sur eux en nous réduisant à cette manifestation solennelle, vénérable.

◆ Le pouvoir de nommer le neutre était, comme chaque fois, le pouvoir de ne pas le nommer, de lui dédier, de proche en proche, tout le langage, tout le visible et tout l'invisible du langage, et cependant de le lui soustraire précisément par cette donation qui réduisait le neutre à n'être que le destinataire de son propre message. Comme si le crépuscule où nuit et jour semblent s'échanger, à la faveur d'une obscurité qui éclaire

et d'une clarté qui se dissipe, dans une égalité indifférente, n'était pas l'intervalle impossible à combler, ou la différence toujours préalablement marquée, à partir de laquelle il pourrait y avoir un jour éternel, une nuit éternelle et leur perpétuel échange.

◆ *La Ville, toujours vivante, animée, imperturbable, parfaitement étrangère à l'idée qu'on pouvait y mourir : cependant, dans cette pièce où il était assis songeur, je la traversais comme dans un cimetière on passe distraitement par-dessus les tombes.*

◆ Le neutre peut être nommé, puisqu'il l'est (même si ce n'est pas une preuve). Mais qu'est-ce qui est alors désigné par le nom ? Le désir de maîtriser le neutre, désir auquel aussitôt se prête le neutre, d'autant plus qu'il est étranger à toute maîtrise et qu'il a toujours déjà marqué, de son insistance passive, le désir qui ainsi en infecte son objet et tout objet.

◆ *Ce qui nous effrayait, c'est qu'ils avaient à ce point besoin de nous, besoin de notre ignorance, de notre disparition, de notre complicité ardente, celle d'une chose morte leur faisant signe et les attirant.*

◆ Greffé sur toute parole : le neutre

◆ *C'est comme s'il lui eût dit, le disant d'une manière si amicale : l'amitié se retire de nous.*

◆ *Enlacés, séparés : témoins sans attestation, venant vers nous, venant aussi l'un vers l'autre, au détour du temps qu'ils étaient appelés à faire tourner.*

◆ *Immobiles, frappés de dignité comme on serait frappé de mort, nous penchant lentement l'un vers l'autre, ainsi qu'on s'incline pour se saluer (saluant la pensée), nous attendions notre chute commune.*

◆ Que cela fût impossible n'empêchait pas qu'il eût suffi d'un rien pour que cela se produise— mais précisément un rien.

Depuis si longtemps, nous nous préparions à célébrer l'événement que, maintenant que cela arrivait, il ne restait plus de temps, de sorte que nous n'étions pas encore prêts et que cela n'arrivait tout de même pas.

◆ *Tandis qu'il allait à son rendez-vous quotidien, se*

sachant, par un savoir venu du fond des âges, assis ou peut-être penché vers la lourde et large table de marbre, en même temps que, de l'autre côté, se tenait songeur, sans rien qui en altérât la vision, l'homme étranger dont il n'avait pas encore été décidé en quels termes il conviendrait de l'interpeller, il fut saisi de l'entendre parler avec sa voix de toujours, une voix nette, neutre, telle qu'il eût fallu dire qu'elle accentuait et découpait chaque mot, si ce qu'elle disait si nettement n'avait omis de correspondre à aucun mot en particulier. « C'est l'embarras de parole, se disait-il pour se rassurer, un long sanglot animal » ; mais il lui fallait bien s'avouer qu'il ne pourrait s'en tirer à si bon compte, puisque tout l'invitait à sauver l'affirmation triomphale qui lui venait par l'intermédiaire de son balbutiement. C'est pour le lui confirmer que l'autre lui tendait, comme à son habitude, loyalement, amicalement, la main, en disant : « Pardonnez-moi, je ne vous reconnais pas », oui, cela dit d'une manière si convaincante qu'il n'y avait plus qu'à se tourmenter de ne pas le croire.

◆ La pièce, réduite ou immense, selon le temps que les paroles mettaient à la traverser et à lui revenir — parfois, il se disait : elles ne reviendront pas.

◆ Admettons — d'une manière d'autant plus pressante que nous ne pouvons pas l'admettre, arbitrairement donc, avec la beauté effrontée de l'arbitraire —, admettons que le neutre n'appartienne pas au langage des vivants et, sans appartenir au langage que ne parlent

pas les morts, constituerait le seul mot, peut-être parce qu'il n'y en a pas d'autre, qui nous serait parvenu de la région limitrophe, infinie, où le silence des uns, le silence des autres se côtoient, tout en restant intraduisibles de l'un à l'autre à cause de leur identité absolue, non moins que de leur différence absolue. De là que, des deux côtés, il ne soit pas entendu, mais seulement murmuré ou emprunté — et peut-être faudrait-il dire que c'est le peuple des morts qui le répéterait avec le plus de réticence, non certes parce qu'il serait un écho nostalgique du monde des vivants (rien de vivant en lui), mais parce que, à l'écouter, ils risqueraient d'apprendre qu'il y a encore plus mort que la mort.

♦ Le désir mort : désir immuablement changé en désir par la mort et la mort adjective.

♦ ... *priant pour recevoir ce qui depuis toujours lui a été donné (captant les plaintes, les soupirs, les murmures qui, tous, s'échappaient de lui).*

Prier : prier la pensée, l'affiner jusqu'à cette pointe où elle se brise.

♦ Comment peut-il se faire qu'on parle, parlant, ainsi ? L'idée de perdre ce qu'on n'a pas, les jours, les nuits, puis de perdre la perte, dénommée maladroite-

ment mort. Perdre le pouvoir de perdre, ce n'est pas, par le jeu du négatif, avoir, mais plutôt, et pas même, atteindre le non-pouvoir sous quelque forme qui s'inscrive contre toute forme.

◆ *Écoutant, non les mots, mais la souffrance qui traverse, de mot en mot, sans fin, les mots.*

◆ « *Que ferions-nous s'il nous était interdit de rien faire ?* »
— « *Ce que nous faisons maintenant, mais à un si haut degré d'inaction que l'interdit tomberait de lui-même.* »

◆ « *Je parle pour que vous n'ayez pas à parler et, toutefois, pour qu'on ne vous soupçonne pas d'être privé de parole — mais tout cela non intentionnellement.* »

◆ *Même sans y être résolus, ils avançaient vers ce qui leur retirait toute sûreté avec une assurance grandiose.*

◆ L'embarras de parole : la parole qui nous revient du mutisme sans passer par l'apaisement du silence.

◆ « ... innocent, toi seul as le droit de te dire innocent. »
— « Si j'en ai le droit, comme je crois, je ne le suis pas, l'innocence est sans droit. »

◆ Là où nous étions sans peur, sans souffrance, sans désir, à cause de cela livrés à la peur, au désir, à la souffrance perpétuels.

◆ Lui parlant, durant qu'il dormait, c'est au profond sommeil, sommeil cherchant le sommeil, qu'il demandait réponse ; et la réponse, chaque fois, c'était le réveil de cet ami.

◆ Il ne renonce pas à vivre, il ferme seulement les yeux.

◆ Qui dit : souffle du néant, n'oserait jamais dire : vérité du neutre ou savoir du neutre, — cela tout simplement parce que le langage, en le disant, aurait l'éclat d'un langage victorieux.

◆ Tout ce qu'il y a de grossier dans l'affirmation grossièrement répétée selon laquelle l'anonymat chercherait à nous atteindre là où nous serions mis hors

jeu par le rapport d'inaccessibilité que l'exigence morcelante de l'écriture, comme la fiction de ce mot mal unifié la mort, semblent détenir par défaut, prend toute sa force caricaturale, quand un écrivain reçoit de sa disparition une énergie nouvelle et l'éclat de la renommée. Cette immortalité seconde exalte sa faiblesse, ce pouvoir qu'il n'a plus (pouvoir toujours usurpé par lui-même de son vivant) d'être encore derrière son œuvre pour la défendre, se défendre en elle, s'illustrer sous son ombre et la placer dans la lumière avantageuse qui lui conviendrait. Mort l'auteur, l'œuvre paraît vivre de cette mort. L'auteur était de trop. A présent, cette superfluité, jusque-là dissimulée (l'auteur, le plus décidé à se perdre dans l'impersonnalité du livre, ne cessait de parler, parlant, parfois indirectement, sur son livre), prend ce caractère de manque qui appelle, fortuitement ou nécessairement, le commentaire, le désir des autres de se faire les auteurs de cette œuvre sans auteur, livrée ironiquement par sa solitude à l'intérêt de « tous ». Mais la superfluité, un instant représentée douloureusement ou joyeusement par l'auteur, bientôt se retrouve à l'œuvre dans l'œuvre « en personne » qui est aussi toujours de trop, non seulement au regard de la série indéfinie des œuvres déjà écrites où elle se range toutefois nécessairement, d'une nécessité de surplus, mais aussi par rapport à elle-même, comme si tout ce qui lui manque ne pouvait s'inscrire que hors d'elle qui n'existe pas. D'où l'appel à une exigence morcelante, répétitive : les trois coups du théâtre traditionnel qui prétendent annoncer que quelque chose arrive, alors qu'ils retentiraient dans l'éternelle tombe vide.

♦ L'œuvre, après la mort, est envoyée, comme la colombe de l'Arche, pour reconnaître ce qui a survécu en rapportant le rameau verdoyant du sens, et elle revient — elle revient toujours, peut-être une fois ou deux —, changée, par le retour, dans la colombe d'avant le déluge, antédiluvienne.

♦ Celui qui parle n'a pas, par la parole, rapport à l'être ni en conséquence au présent de l'être : il ne parlait donc pas.

♦ *Qu'est-ce qui te tourmente, pauvre parole que personne ne prononce, sauf par erreur ?*

♦ *Mourant comme pour vérifier qu'il mourait.*

♦ Répéter ce qu'on n'a pas entendu et ce qui n'a pas été dit : cela aussi, le répéter — et s'arrêter tout à coup en prétendant voir là l'essence de la répétition.

♦ Si écrire, mourir sont des mots qui seraient proches l'un de l'autre par le lointain où ils se disposent, tous deux incapables de présent, on comprend que l'on ne

puisse se contenter de phrases simples mettant en jeu des rapports simples et de plus trop immédiatement pathétiques pour maintenir leur caractère de rapport — phrases comme celles-ci : quand tu parles, c'est déjà la mort qui parle, ou bien, tu meurs en écrivant et mourant tu écris ; toutes formulations destinées à montrer ce qu'il y a de presque risible à manier sans précaution des termes inégaux, sans le médium du silence ou la longue préparation d'un développement tacite ou mieux sans leur retirer leur caractère temporel. (Et toutefois notre culture vit de ces rapports simples, seulement renversés : l'idée de l'immortalité assurée par l'œuvre, ou l'idée qu'écrire, c'est se préserver de la mort, donc la garder en réserve, ou l'idée que la mort de l'écrivain libérerait l'œuvre en jetant sur elle une lumière nouvelle, une lumière d'ombre, et ainsi de suite, l'œuvre étant toujours soupçonnée d'être la vie de la mort même.) Mourir, écrire n'ont pas lieu, là où généralement quelqu'un meurt, quelqu'un écrit.

Il faut donc raturer, retirer le mot mort dans mourir, comme la parole dans l'écriture. La parole évoque trop naturellement, trop immédiatement, la mort. Parler, c'est perdre plutôt que retenir ; confier à l'oubli plutôt qu'à la mémoire ; rendre souffle (perdre haleine) plutôt que respirer. Parler, en ce sens, un sens ironique, c'est bien avoir le dernier mot, l'avoir pour ne plus l'avoir : parler avec ce dernier mot que personne ne prononce ni ne recueille comme dernier. D'où il résulte — et c'est le début d'une longue et ancienne certitude — que l'écriture semble inventée pour rendre plus durable ce qui ne dure pas ou empêcher que ne se perde cette perte de parole qu'est toujours la parole : autrement dit, l'écriture, essentiellement conservatrice,

marquerait, en assurant la sauvegarde et l'identité des marques. Répondra-t-on en disant qu'il s'agit alors de l'écriture seconde, celle qui accepte, la suivant, par la tranquille succession temporelle et le repos dans les livres, de conserver la parole? On peut le dire, à condition de dire aussi que l'écriture est toujours seconde, en ce sens que, même si rien ne la précède, elle ne se pose pas pour première, ruinant plutôt, par un renvoi indéfini qui ne laisse pas de place au vide même, toute primauté. Telle est alors, à peine indiquée, la violence dispersée de l'écriture, une violence par laquelle la parole est toujours déjà mise à l'écart, effacée par avance et non plus restaurée, violence qui, il est vrai, n'est pas naturelle et nous empêche aussi, mourant, de mourir d'une mort naturelle.

♦ Passé, avenir, ni l'un ni l'autre n'étaient jamais donnés; ce qui fut, aussi imprévisible que ce qui sera. La mort, ce mot mal unifié, interrogation toujours déplacée.

♦ *Les mots n'avaient de sens que parce que le sens, introduisant le soupçon, filtrant, vapeur invisible, délétère, d'un lieu sans origine, ne cessait, tout en paraissant leur donner vie, de morceler, de mortifier les mots.*

♦ Quand nous disons : c'est folie ou, plus gravement, il est fou, le dire est déjà folie.

◆ *Peur, peur de la peur que rien de particulier ne provoque, sauf les nuits sans sommeil, les journées sans éveil, désir de ce qui provoque la peur que rien ne provoque.*

◆ *Il dit la vérité, autrement il pense qu'il deviendrait fou, mais il ne s'aperçoit pas — ou seulement trop tard — que la vérité, c'est qu'il est fou. Cette vérité folle, il ferme désormais la bouche pour n'avoir pas à la dire, espérant — c'est cela qui est effrayant — tout de même rester dans le vrai en ne disant rien.*

◆ *Immobile en face de cet ami immobile, cependant il ne l'est jamais assez. De là le sentiment d'une menace, et la peur — la peur que rien ne provoque ; l'un des deux bouge, ce n'est pas tout à fait la vie ; l'un va se lever peut-être, il fera nuit, l'autre continuera de monter la garde avec ses mots vacillants.*

◆ « *En parlant, vous vous tourmentez.* » — « *Sinon je me tourmenterais en ne parlant pas.* »

◆ *Tandis qu'ils campaient sur le seuil, très loin, peut-être cependant déjà penchés sur nous et nous regardant comme si nous étions une seule chose, il voit, tombant sur le visage de la jeune fille, comme tombe la nuit, les cheveux sombres qui le cachent tout à fait.*

◆ « *Nous parlons, nous parlons, deux hommes immobiles et que l'immobilité maintiendrait l'un en face de l'autre, les seuls à parler, les derniers à parler.* » — « *Veux-tu dire que nous parlons désormais parce que nos paroles seraient sans suite, sans effet, un balbutiement du fond des âges?* » — « *Reste calme, vois comme je suis calme.* » — « *Tu n'es pas calme, tu as peur comme j'ai peur, la peur nous rend majestueux, solennels.* » — « *Solennels, majestueux.* »

◆ Si nous pouvions, par une réduction ou une dissidence préliminaire, séparer mort et mourir, parole et écriture, nous obtiendrions, fût-ce à grands frais et à grand-peine, une sorte de calme théorique, de bonheur théorique, ce calme et ce bonheur que nous accordons, au fond de leur tombe heureuse, aux grands morts — les morts sont toujours momentanément grands — qui sont aussi, et comme par excellence, les figures marquantes ou les supports de la théorie. L'enchevêtrement, ce réseau mal ordonné, de la parole et de l'écriture, ne peut être tranché qu'à condition d'être chaque fois restauré et même rendu plus difficile à démêler par la pratique (impraticable, souveraine, aveugle, pitoyable dans tous les cas) de l'écriture qui ne sait qu'après coup, ne le sachant jamais que d'un savoir d'emprunt, que le nœud par elle fut tranché, alors qu'il n'était pas encore noué, et que c'est cette violence décisive de la pratique qui seule en fit un nœud gordien. C'est donc cette violence tranchante, préliminaire, de l'écriture, qui assure, effet fortement ironique, l'unité écriture-parole en permettant de

la lire en ces deux termes (comme un livre ouvert, avec sur une page un texte dit de traduction et sur l'autre page le même texte dit original, sans qu'on puisse jamais décider de quel côté l'un de quel côté l'autre, ni même qu'il s'agit d'un texte en deux versions, tant identité et différence se recouvrent), dualité qu'elle défait et refait chaque fois en donnant lieu à une parole plus rusée.

La parole est rusée, à la mesure de sa faiblesse, de son aptitude à s'effacer, d'autant plus elle-même qu'elle s'embarrasse, retenue jusqu'au balbutiement (personne ne la chercherait auprès des spécialistes de la parole; il lui est plus « naturel » qu'à l'écriture de n'avoir pas rapport au beau, au bien : « c'est un beau parleur »; reste que « celui qui écrit bien » n'est que l'héritier de « celui qui parle bien »; les jugements de valeur sont venus à l'écriture dans la mesure où, substitut de la parole, l'écriture l'achevait et l'accomplissait). Par là, dira-t-on, encore vivante et même défaillante afin d'être au plus près de la vie qui ne brille jamais mieux comme essence de la vie qu'au moment où elle se perd. Mais la parole moribonde (parole, non pas mourante, mais du mourir même) a peut-être toujours déjà passé la limite que la vie ne passe pas : passant à son insu par le chemin qu'a frayé l'écriture en le marquant comme infrayable.

♦ Supposons que mourir ne soit pas éclairé par ce qui semble lui donner sens, l'être-mort. La mort, l'être-mort nous ébranlent assurément, mais comme un événement brut ou inerte (la chose même) ou bien

comme le renversement du sens, l'être de ce qui n'est pas, le pénible non-sens qui est cependant toujours repris par le sens, là où continue de dominer, à sa manière pesante et rassurante, le pouvoir de l'être. Après tout, « être-mort » réussit à faire passer le mot mort en position attributive, comme un des attributs mémorables de l'être, un signe seulement déconcertant de l'omnipotence de l'être qui régit toujours encore le non-être. Mais mourir, pas plus qu'il ne *peut* s'achever ou s'accomplir, fût-ce dans la mort, ne se laisse situer ou affirmer dans un rapport de vie, fût-ce un rapport déclinant, une déclinaison de la vie. Mourir ne se localise pas dans un événement, ni ne dure à la façon d'un devenir temporel : mourir ne dure pas, ne se termine pas et, se prolongeant dans la mort, arrache celle-ci à l'état de chose où elle voudrait se pacifier. C'est le mourir, l'erreur d'un mourir sans achèvement, qui rend le mort suspect et la mort invérifiable, lui retirant par avance le bénéfice de *l'événement*. Et la vie ne sait rien du mourir, n'en dit rien, sans pourtant le confiner au silence; il y a, tout à coup et depuis toujours, un murmure parmi les paroles, la rumeur d'absence qui passe dans et au-dehors du discours, un arrêt non silencieux qui intervient, là où le bruit de l'écriture, ordonnance du sombre curateur, maintient un intervalle pour mourir, alors que mourir, l'intervalle même peut-être, ne peut pas y avoir lieu. Mourir : cela qui ne s'appuie pas sur la vie; mais c'est aussi la mort qui nous empêche de mourir.

♦ Si le désœuvrement du neutre est quelque part à l'œuvre, tu ne le trouveras pas dans la chose morte, mais là où sans vie sans mort sans temps sans durée tombe le goutte à goutte du mourir : bruit trop strident pour se laisser entendre : ce qui murmure dans l'éclat retentissant, ce qui balbutie au comble de la belle parole.

♦ *Les paroles ne se communiquaient pas, ne se connaissaient pas, jouant entre elles selon les limites du proche et du lointain et les décisions inconnues de la différence.*

♦ Mourir, en ce sens, n'a pas la solidité accablante du non-être, l'irrévocabilité de l'advenu, de l'être au passé. Ce n'est rien de plus qu'un simulacre, quelque chose qui fait semblant et fait semblant de s'effacer en nous effaçant. Le « faire-semblant », l'effritement du mourir, c'est cela qui, à chaque instant hors de l'instant, parallèlement à la ligne sinueuse de la vie, nous fait glisser sur une voie perversément droite.

♦ Mourir : comme si nous ne mourions jamais qu'à l'infinif. Mourir : le reflet sur la glace peut-être, le miroitement d'une absence de figure, moins l'image de quelqu'un ou de quelque chose qui ne serait pas là qu'un effet d'invisibilité qui ne touche à rien de profond et serait seulement trop superficiel pour se laisser saisir

ou voir ou reconnaître. Comme si l'invisible se distribuait en filigrane, sans que la distribution des points de visibilité y soit pour quelque chose, non pas donc dans l'intimité du dessin, mais trop à l'extérieur, dans une extériorité d'être dont l'être ne porte aucune marque.

♦ La formule proverbiale : « dès que quelqu'un vient à la vie, il est assez vieux pour mourir », est certes impressionnante, dans la mesure où elle distribue aléatoirement tout au long de la vie, dans un rapport imprévisible avec la durée, la possibilité mortelle. Tout de même, par cette formule, il y a encore une relation facile de la vie et de la mort : mourir reste une possibilité — un pouvoir que s'attribue la vie ou qui se vérifie en elle et se confirme dans la mort —, ainsi bien déterminée entre deux termes (on commence de mourir avec ce commencement qu'est le début de la vie — l'expulsion de la naissance étant métaphoriquement ressaisie comme une rencontre bouleversante avec une sorte de mort —, et on en finit par ce qui finit la vie, l'égalité cadavérique ou, pour aller plus loin jusqu'au grand repos ultérieur, l'égalité entropique de l'univers). Mais peut-être mourir n'a-t-il nul rapport déterminé avec vivre, la réalité, la présence de la « vie ». Un pur fantasme peut-être, une risée qu'aucune trace ne matérialiserait au présent, ou encore une folie qui bouleverserait l'être de fond en comble et, en même temps, ne nous atteindrait que comme une névrose imperceptible, échappant à toute observation, invisible parce que trop visible. Ainsi écrire peut-être : une écriture qui

ne serait pas une possibilité de la parole (pas plus que mourir n'est une possibilité de la vie) — un murmure cependant, une folie cependant qui se jouerait à la surface silencieuse du langage.

◆ Mourir (l'inarrivée de ce qui advient), l'interdit se riant de l'interdiction, là où il serait en quelque sorte interdit de mourir et où mourir donc, sans jamais en venir à un acte résolu de transgression, disperserait, dans son indécision (mourir étant essentiellement indécis), le moment par lui infiniment divisé à partir duquel, si ce moment se rassemblait, il faudrait mourir hors-la-loi et toujours clandestinement.

◆ *Parmi le peuple des morts passe le frisson de la rumeur : il est interdit de mourir.*

◆ La mort subite, propre, optative, celle qui acquitte le mourir.

◆ Le travail du deuil : l'envers du mourir.

◆ La mort qui frappe en pleine vie, comme en un endroit soustrait au mouvement de mourir (une mort

sans mourir) : analytique, ainsi que d'une pratique qui séparerait l'inséparable, écriture-parole. Mais le mourir était déjà là invisible, cependant nulle part, sans effet, sans rapport avec cette soudaineté qui est le propre de la mort, serait-elle lente.

♦ L'imprévisibilité de la mort, l'invisibilité du mourir.

♦ Le coup unique de la mort répétitive. Si la mort n'a lieu qu'une fois, c'est que mourir, se réitérant sans fin par son inaccomplissement essentiel, l'accomplissement de l'inaccompli, se répète, sans que cette répétition fasse nombre et sans que ce nombre fasse un nombre, à la manière d'un cœur battant dont chaque battement serait illicite, non numérable.

♦ « Il est interdit de mourir », nous entendons cela constamment en nous, non comme un appel d'obligation à la vie, mais comme la voix même du mourir rompant chaque fois l'interdiction (ainsi qu'il arrive trop clairement à celui qui se donnant la mort meurt interdit).

Peut-être punit-on l'acte de tuer, de se tuer, d'autant plus décidément que l'on ne peut pas atteindre, encore moins sanctionner, l'insaisissable mouvement de mourir. Tuer, se tuer : comme un droit sur le mourir. Mais l'horreur des camps de la mort, de ces mourants par

milliers, tout à coup et sans cesse déclarés, dénombrés, identifiés, rend chaque mourant comme coupable de sa mort qui ne fut jamais plus innocente et le condamne à *mourir* de l'abjection même de *la mort*, en faisant apparaître, selon une indiscretion majeure, ce qui ne saurait se laisser voir.

Où est l'évènement de la mort ? Où, l'obscurité du mourir ? Comme deux paroles jamais prononcées qui n'entreraient en résonance, ressassantes et effrayantes, qu'au moment — à tout moment — de l'effondrement de tout langage.

♦ « Je meurs de ne pas mourir » n'exprime pas seulement le désir mortel qui vient, comme irréalisable, de l'attrait de la mort : il laisse pressentir le mouvement de mourir, son redoublement incessant et simultané sous un rapport rongeur, de signes différents, où se joue mortellement le jeu de la différence. Mourir de ne pas mourir dramatise, fait briller un instant, par le paradoxe de la formulation, l'impossibilité de maintenir en position seulement affirmative, seulement négative, la différence qui porte le mot mourir.

♦ *Mourir — mourant dans le froid et la dissolution du Dehors : toujours hors de soi comme hors de la vie.*

♦ Le suicide, tentation de défi si étendue et si claire (trop claire) qu'il paraît difficile — presque embar-

rassant — de lui résister. Acte de transgression : l'interdit, non pas prononcé par une loi ou par la « nature », mais par l'indécision mortelle de l'acte lui-même, cet interdit tout à coup rompu en même temps qu'affirmé, la transgression accomplie en même temps que supprimée, et le passage de la transgression — le « pas au-delà », là où cependant l'on ne passe pas — dangereusement symbolisé, offert à titre de « représentation personnelle » : le trépassé, dit-on. Acte inespéré (sans espoir) d'unifier la duplicité de la mort et de réunir en une seule fois, par une décision d'impatience, les répétitions éternelles de ce qui, mourant, ne meurt pas. Puis la tentation de nommer, c'est-à-dire de personnaliser, en se l'attribuant, l'anonymat, cela qui ne se dit qu'en troisième personne et au neutre. Ou encore le pouvoir d'élargir, comme à sa mesure, en le localisant et en le datant, l'infiniment petit, et qui toujours échappe, de la mort — tout cela dans l'exaltation, la fatigue, le malheur, la peur, l'incertitude, la douleur pour les autres, tous mouvements qui viennent recouvrir *l'indiscrétion* d'un tel acte, pourtant évidemment et essentiellement commise : refus ambigu de se soumettre à l'exigence de mourir silencieusement et discrètement. Respecter le silence dans l'acte de se taire. *L'impossibilité* du suicide vient seule en atténuer l'effrayante indiscrétion : comme si on avait fait semblant de faire semblant, certes au grand jour, mais dans une lumière telle que, malgré l'ostentation, personne ne voit rien, ne sait en rien ce qui se passe.

♦ Mourir, comme la main qui à peu de distance du papier se tiendrait immobile sans rien écrire ou même irait de l'avant sans rien tracer (peut-être parce que ce qu'elle écrit ne se révélera que plus tard selon les procédés grossiers de l'encre sympathique).

♦ Mourir, dans la discrétion que ce mot s'attribue en se distinguant de la grossièreté, de la visibilité de la mort, se rend à son tour extrêmement visible, à la façon d'une entité (le Mourir) dissimulant sa forme majuscule que la maladie, le vieillissement nous aident, comme sous l'effet d'un réactif ou d'un réchauffement — la fièvre de la vie — à révéler. Mourant de maladie ou de l'âge, nous ne mourons pas seulement malades, âgés, mais privés ou frustrés de ce qu'il y aurait de prétendument secret dans le mourir même : donc réduits à ne pas mourir.

♦ Nul défi peut-être dans le défi par lequel nous nous donnerions, don toujours immérité, la mort; seulement ce défi inaperçu que suppose tout désir, l'attrait sans attrait qui, tout à coup et en dépit de nous (non, *je* ne désire pas mourir), illumine et brûle, consumant, ravageant la secrète patience — l'obstination — de mourir et trahissant l'irrévélé, l'indésirable désir que porterait le mouvement de mourir (sans nous porter à mourir et plutôt sous la forme d'un refus, d'une anxiété infinie que concrétise vainement la pensée de l'échéance fatale).

♦ La vulgarité ou l'obscénité (le mauvais augure) de la mort : son manque de retenue qui vient de l'*exposition*, c'est-à-dire de ce qui la rend, en dépit de tout, publique : livrée au morcellement, à la dissolution du Dehors — ce qui, par un rapprochement difficile à éviter, difficile à accepter, tend à laisser penser ensemble l'innocence mortelle et l'innocence sexuelle dans leur inconvenance réciproque, dans la perversion qui « convient » à l'une et à l'autre (perversion de ce qui n'est jamais droit), dans la pudeur que cette perversion requiert ou rejette (tout en la requérant toujours), choses toutes deux, choses dites sales et se décomposant selon une pluralité qui serait plus sale que toutes choses sales (mais pluralité aussitôt reprise, offusquée — comment autrement ? — tandis que nous poursuivons notre travail d'unification sous la nécessité de parler et de penser la sexualité comme unité des choses sexuelles — tout cela qui coule, se déchire, se défait, sans aucune propriété ou appropriation personnelle — et la mort comme unité des effets mortels). Reste que la passivité de la mort fait apparaître par contraste tout ce qu'il y a encore d'action, d'impulsion, de jeu vivant dans le détournement ou la dépense sexuels : nous ne jouissons pas de la mort en mourant même si nous la désirons, alors que le désir, dans le jeu sexuel, fût-il mortel, et même s'il s'écarte de toute jouissance et la rend impossible, nous promet encore ou nous donne le mouvement de mourir comme ce qui pourra être *rejouissance* — jouissance infiniment répétée — de la vie, aux *dépens* de celle-ci.

◆ Nous exposons le mort hâtivement, nous l'inhumons hâtivement : cachant aussitôt ce que nous avons montré comme sous la pression d'une publicité ou l'exigence d'une mise au jour définitive. La mort toujours est publique, elle demande à être publiée, alors achevée et nous tenant quittes d'elle lorsque nous avons identifié officiellement l'inidentifiable : d'où ces dérisoires cérémonies auxquelles le public se presse, car cela lui appartient, comme lui-même appartient à ce qui se publie là, dans une souveraineté publique où il se reconnaît en s'enchantant, en se lamentant, curieux, affairé, mortellement agité, participant de toute manière (même s'il n'y prend aucune part) à ces fêtes funèbres et affirmant son droit de suite : obsèques.

◆ *Sur le seuil, venant du dehors peut-être, les deux jeunes noms, comme deux figures dont nous ne saurions affirmer si elles sont, derrière la vitre, à l'intérieur, à l'extérieur, car personne, sauf elles qui attendent tout de nous, ne pourrait dire où nous nous trouvons.*

◆ *Lorsqu'il reprendrait sa marche, se levant une fois de plus pour traverser la chambre et aller au devant d'eux, il serait interpellé aussitôt, reviendrait aussitôt, s'assiérait afin de répondre plus commodément et s'apercevrait qu'il n'a jamais cessé d'être immobile ; resterait le sentiment effrayé du retour.*

♦ *Merci pour tous ces mots qui n'ont pas été dits.*

♦ Savoir consume des forces, mais ne pas savoir les épuise.

♦ La transgression ne transgresse pas la loi, elle l'emporte avec elle.

♦ *La nuit, encore plus nocturne, plus étrangère à la nuit : la nuit des paroles.*

Où allez-vous, vous en défaut de nuit ?

♦ Ne plus pouvoir, en sorte qu'après ces mots on ne puisse non plus savoir ce qui ne se peut plus.

♦ Écrire, lorsqu'on ne peut plus vivre, n'est même pas aussi absurde qu'à l'écrire dans ces conditions on le ressent. Chacun reçoit le droit d'ajouter un codicille au tout dernier moment.

Le tout dernier moment, ce frémissement d'un cœur qui ne bat plus selon la vie.

Le tout dernier moment, nous aurions beau, écrivant ce mot, éprouver toute la supercherie qu'il y a à l'écrire,

même si nous ajoutons qu'il n'appartient pas aux moments, qu'il n'est donc pas le tout dernier — cependant (faut-il alors te remercier pour « cependant », le mot supplémentaire que rien cette fois ne suit, sauf — sauf cette pure gratitude?)

♦ *« Il n'y a pas ici plus de supercherie qu'ailleurs : nous parlons du dernier moment, précisément parce qu'il nous empêche de parler, même si déjà depuis longtemps nous ne parlions plus. »*

♦ Si la mort, selon des échéances capricieuses, magnifie le mort, n'est-ce pas pour cette raison facile que le silence de celui-ci, passé désormais du dedans au dehors, appelle une puissante parole publique que chacun se sent le droit de faire entendre : le droit de parler à sa place, par un pouvoir de suppléance qui lui est délégué et dont il s'acquitte, faisant son propre éloge en cet éloge, assurant par avance sa survie, la survie de la parole : éloge, la bonne parole qui dit seulement, en le répétant, hélas.

♦ *Il dormait de ce sommeil qui demande des égards, précisément parce que rien ne peut plus l'interrompre.*

◆ Une supercherie sans doute, supercherie dernière, la tromperie de ce qui est en supplément, de ce qui s'ajoute à la fin sans droit, la « souveraineté » — oui, tout cela peut se dire, mais à condition de penser qu'un tel leurre nous vient de la mort, cette grande fallacieuse, si trompeuse que nous nous trompons encore en la qualifiant ainsi.

◆ *Plus il s'enferme, plus il dit qu'il appartient au Dehors.*

◆ *Tentative pour délimiter avec l'absence de limite encore un certain territoire.*

◆ Mais la tromperie de la mort publique (celle qui rend sublime la présence dérisoire, exalte ce qui n'est plus là, fait don à tous de la perte même) est déjà à l'œuvre dans le simulacre de mourir, l'insinuation et la perfidie par lesquelles nous sommes interpellés : « tu meurs, et pourtant tu ne meurs pas, et pourtant tu meurs. »

◆ *L'angoisse, l'angoisse à nouveau là, il lui fallait écrire ce mot qui ne lui laissait rien écrire d'autre, et pas même ce mot, tout à coup interdit, imprononçable, si démesuré qu'il n'y avait rien dans sa vie d'assez vaste, d'assez vain pour le contenir et qu'il lui fallait alors — c'était*

là le piège — agrandir cette vie jusqu'à la fausse conscience qu'il ne vivait pas, qu'il mourait.

♦ *Il y avait comme un mot qui ne pouvait se prononcer, même lorsqu'on en venait à le dire et peut-être précisément parce qu'il fallait à tout instant, et comme s'il n'y avait pas assez d'instant pour cela, le dire, le penser.*

♦ *On peut l'écrire une fois, le vivre une fois : de même qu'à la rigueur et comme par inadvertance on pourrait d'une manière unique toucher à la folie — mais qu'arrive-t-il, lorsque celle-ci revient une seconde fois ? On aurait le droit de se croire mieux défendu, face à un adversaire plus familier, dont on connaîtrait (quelle étrange connaissance) les ruses, l'atroce contact, les faiblesses aussi. Seulement, on ne pense plus qu'à une chose : ce qui a été impossible — la folie — même dans le souvenir qu'on garde d'elle, est à nouveau possible, et ce qui a été possible une fois, la grâce de se libérer, est maintenant l'impossible, d'autant plus qu'on ne saurait en appeler aux mêmes secours (on peut avoir été faible un jour ; la faiblesse qui se répète, même si c'est le malheur qui se répète en elle, ne mérite aucun égard). Que reste-t-il ? A nouveau la possibilité extrême, celle qui est offerte par la folie pour qu'on se défende d'elle et sur laquelle elle a mis sa marque — une possibilité interdite ? assurément, mais la folie qui n'était pas moins interdite, n'est-elle pas là, elle aussi, sans droit, ne libérant pas de toute légitimité, mais condamnant toute vie, toute mort à une illégitimité supplémentaire ?*

♦ Si écrire, mourir sont en rapport, rapport toujours rompu en ce rapport et encore plus brisé, dès qu'une écriture prétendrait l'affirmer (mais elle n'affirme rien, elle écrit seulement, elle n'écrit même pas), c'est que, sous l'effet d'une même tromperie (laquelle, trompant de part et d'autre, n'est jamais la même), ces mots entrent en résonance. Et l'on peut alors énumérer des affirmations en série : dire que le livre est à l'écriture ce que serait la mort au mouvement de mourir; dire qu'écrire, mourir sont ce qu'il y a de plus discret, toujours cependant ébruités par le Dernier Acte public, la grande pierre tombale du Livre, la souveraine publication de la présence absente; dire que mourir, écrire, sans tomber toutefois sous une interdiction déjà prononcée par une loi, touchent tous deux à un interdit non promulgable, comme à une transgression vide. Centre obscur de rapports fallacieux. Nous ne mourons pas fautifs, pas plus que nous n'écrivons coupables; cependant, il y a là une rupture que le terme de finitude éclaire mal et dont les mythes religieux nous rendent trop conscients. Mourir est une « loi de nature », et pourtant nous ne mourons pas naturels. Nous ne pouvons pas faire autrement, et cette nécessité dont nous sommes sûrs sans y croire (toujours surpris, au moment final, par l'incroyable), met sur le visage de chacun de nous le masque aux yeux fermés de l'infidélité : nous nous abandonnons, abandonnons ceux à qui nous ne devrions pas manquer, abandonnons la « vie », et cela par une sorte de distraction, comme si, plus attentifs, nous aurions pu éviter l'inévitable. Mais, assurément, c'est plus qu'une trahison : une fausse trahison. Tout est faussé, quand mourir entre en jeu; même la faute est un leurre, défaillance qui

finalement ne manque à rien et ne manque pas à la vie qui toujours en profite. Ainsi de l'écriture peut-être, forme que, par un autre leurre, le mouvement de mourir nous proposerait comme une compensation, un détour d'illusion, finalement le piège : comme si, écrivant, nous avions à mourir supplémentairement, et plus injustifiés, avec une perte supplémentaire d'innocence qui est elle-même innocente, mais nous engage à devenir responsables du mouvement de mourir — transgression qui ne transgresse rien.

♦ Ce trait d'interdit sans interdiction : devenant de plus en plus visible jusqu'à cette singularité où il se dénonce en folie.

♦ *Déclaré toujours et partout coupable et, de ce fait, hors de cause.*

♦ Ces singularités, distribuées le long d'une droite perverse, mourir, devenir-fou, écrire. Mourir nous laisse entendre : une anomalie normale; la règle, l'irrégularité même; et non pas une exception à une règle, mais, en tant que régulière, cela qui ne saurait appartenir à une loi. Il arrive que, dans certaines sociétés, s'en vont ou sont déportés hors du territoire ceux qui laissent transparaître la mort — la chose — dans le mourir qui est l'irréalité : l'exclusion sociale bannit,

en l'accusant, l'obscur transgression, soit le fait que dorénavant l'anomalie, cessant de se dissimuler, apparaît, ou encore que ce qui se montre, c'est l'indécision même et dont il faut décider, par l'exclusion. Les morts ne sont pas de bonne compagnie, mais sont repris aussitôt par les rites : les grandes cérémonies funèbres, les minutieuses règles protocolaires, le deuil toujours collectif et toujours public les établissent dans un site social, fût-il séparé : cimetière, mythe, histoire familiale ou légendaire, religion des morts. L'indécision mortelle n'a pas de place, ni de statut apaisant. Même lorsque mourir semble à ce point remplir l'être qu'on appelle celui-ci, non sans gêne, un mourant, nous ne savons, face à l'étrangeté indécise, ce qu'il advient de nous qui sommes là, désœuvrés, auprès du lieu où le hasard se joue, assistant à la non-présence, atteints dans notre fidélité la plus intime : notre rapport, en nous-même, à un sujet. Et, conformément aux habitudes du jour, nous nous affairons ne faisant rien, nous aidons le vivant, nous l'aidons à mourir, mais nous n'aidons pas le mourir : quelque chose s'accomplit là, en toute absence et par défaut, qui ne s'accomplit pas, quelque chose qui serait le « pas au-delà », n'appartient pas à la durée, se répète sans fin et nous écarte nous-mêmes (témoins de ce qui échappe au témoignage) de toute convenance comme de toute relation avec un Moi, sujet d'une Loi. Et nous pouvons bien comprendre et dire que la parole silencieuse, ce murmure infini, se prononce alors aussi en nous, que nous mourons avec celui qui meurt, comme celui-ci meurt à notre place, au lieu où nous croyions séjourner — non pas mourant parce que nous perdons une part de vie commune, mais plutôt parce que c'est le « mourir »,

la perte intransitive, que nous partageons avec lui, dans un mouvement de pure passivité que la passion sans larmes prétend quelquefois assumer. Cela, nous pouvons le dire, et sans doute justement. Cependant, rien n'est dit, si nous ne nous forçons pas à penser ce que même l'évidence d'agonie ne révèle pas, la rupture invisible d'interdit, la transgression dont nous nous sentons alors les complices, parce qu'elle est aussi bien notre propre étrangeté : quelque chose de bouleversant, mais aussi de foncièrement choquant. Dans l'étroit espace où cela s'accomplit ne s'accomplissant pas, il n'y a plus de loi, ni société, ni alliance, ni union — et cependant rien de libre, rien de sauf : seulement sous l'apparence d'une violence dévastatrice et d'une souffrance qui s'éteint, un secret qui ne se dit pas, une parole inconnue qui emporte le silence avec elle.

♦ *« Je ne sais pas, mais je sais que je vais avoir su » :* ainsi parle le mourir par le silence souffrant de celui qui meurt.

♦ *Une main qui se tend, qui se refuse, que de toute manière nous ne pourrions saisir.*

♦ Transgression vide, image du mouvement de toute transgression que ne précède nul prohibé, mais qui ne pose pas non plus la limite par le franchissement de

l'infranchissable. Ni avant, ni pendant, ni après. C'est comme dans une autre région, l'autre de toute région. Dans le domaine du jour règnent la loi, l'interdit qu'elle prononce, le possible et la parole qui justifie. Dans l'espace nocturne, il y a les fautes contre la loi, la violence qui rompt l'interdit, le non-possible, le silence qui refuse le juste. La transgression n'appartient ni au jour ni à la nuit. Jamais elle ne rencontre la loi qui cependant est partout. Transgression : l'accomplissement inévitable de ce qu'il est *impossible* d'accomplir — et ce serait le mourir même.

« C'est interdit. » — « C'est inévitable. » — « Cependant toujours à éviter selon le mouvement de la durée et comme s'il n'y avait pas de moment présent, convenable pour l'échéance. » — « De là ce besoin, sans justification, de toujours faire gagner un moment de plus, un supplément de temps, non pas à la vie, mais au mourir qui ne se produit pas dans le temps. » — « Mourir diffère, sans demander de délai, ni, manquant au délai, se laisser marquer par un délit : étranger aussi à ce futur présent que détient le temps comme succession de présents. » — « Tu meurs et pourtant ne meurs pas et pourtant : ainsi te parle, dans un temps sans présent, le mourir qui diffère. » — « Selon peut-être à nouveau l'exigence du retour : cela aura toujours lieu, parce que cela a toujours déjà eu lieu. » — « Comme si mourir nous laissait en quelque sorte *vivre* dans l'éternel détour d'un passé et l'éternel détour d'un avenir que nul présent n'unifierait. » — « Mourir ne se décline pas. » — « Cet infinitif inerte, agité d'une neutralité infinie, qui ne saurait coïncider avec lui-même : infinitif sans présent. » — « De là que l'on puisse affirmer : il est interdit de mourir *au présent*. » — « Ce qui veut

dire aussi bien : le présent ne meurt pas, et il n'y a pas de présent pour mourir. C'est le présent qui en quelque sorte prononcerait l'interdiction. » — « Alors que la transgression du mourir, qui a toujours déjà rompu avec le temps présent, vient substituer, dans l'inaccomplissement qui lui est propre, à la durée trinitaire qu'unifie la prédominance du présent, le temps de la différence où cela aura toujours lieu parce que cela s'est toujours déjà passé : mourir, revenir. » — « L'interdiction reste sauve : au présent, on ne meurt pas. » — « Elle reste sauve. Mais, dans la mesure où c'est le présent qui la prononce et où la transgression s'incomplait dans un temps futur-passé, soustrait à toute affirmation de présence, la transgression a aussi toujours déjà retiré à l'interdit le temps présent de sa prononciation : l'a empêché ou interdit en le disloquant. » — « Serait donc « affirmé » un temps sans présent, selon l'exigence du retour. » — « C'est pourquoi la transgression elle-même ne s'accomplit pas. »

♦ Mourir dans le dédoublement multiple de ce qui n'a pas lieu au présent. On ne meurt pas seul, et s'il est humainement si nécessaire d'être le prochain de celui qui meurt, c'est, quoique d'une manière dérisoire, pour partager les rôles, alléger le mourir de cette interdiction qui l'attend en lui laissant l'atteinte de la transgression immobile. Par la plus douce des interdictions, nous retenons le mourant : ne meurs pas maintenant, qu'il n'y ait pas de maintenant pour mourir. Ne pas, l'ultime parole, la défense qui se fait plainte, le négatif balbutiant : ne pas — tu mourras.

♦ Si l'interdiction « tu ne tueras pas » ne s'écrit que sur les tables déjà brisées, c'est qu'elle fait tout à coup prédominer la Loi en substituant à l'impossible rencontre de l'interdit et de la transgression l'affirmation d'un temps successif (selon un avant et un après) où il y a d'abord interdit, puis reconnaissance de l'interdit, puis refus par la rupture coupable. Que signifient les tables brisées? Peut-être la brisure du mourir, l'interruption du présent que mourir a toujours par avance introduit dans le temps. « Tu ne tueras pas » signifie évidemment : « ne tue pas celui qui de toute manière mourra » et signifie : « à cause de cela, ne porte pas atteinte au mourir, ne décide pas de l'indécis, ne dis pas : voilà qui est fait, t'arrogant un droit sur " pas encore " ; ne prétends pas que le dernier mot est dit, le temps achevé, le Messie enfin venu. »

♦ Pensée, mourir : tantôt l'une plus rapide que l'autre, tantôt ceci, l'infiniment petit, plus réduit que cela, l'infiniment petit, tous deux hors présent, tombant dans le vide du futur, le vide du passé.

♦ Nous pouvons nous interroger sur le neutre, sachant que l'interrogation ne va pas au-delà de l'interrogation; celle-ci serait déjà neutralisée, et « qu'est-ce que? » ne peut être sa forme, même si elle laisse ainsi vide la place du questionné en ne questionnant que cette place vide; peut-être parce que le neutre vient toujours dans la question hors question. Nous pouvons nous

interroger sur le neutre, sans que le neutre entre dans l'interrogation. Quant à la réponse, l'écho répété du neutre, elle n'est même pas pure tautologie, puisqu'elle disperse la parole du même. *Le neutre, le neutre* : est-ce une répétition, ou quelque chose comme les ricochets qui, à l'infini, par le glissement de ce qui glisse, déclinent des séries multiples : le galet, la propulsion, la surface qui porte, la surface qui se dérobe, le temps, la droite qui se courbe et fait retour jusqu'à la chute qui résulte, sans leur appartenir, de tous ces moments et ainsi ne peut s'isoler, tout en ayant lieu à part, en sorte que le point singulier qui la marquerait, reste, dans sa singularité, hors de la réalité de l'ensemble : irréel et irréalisé ?

◆ *Chacun de nous attend la parole qui l'autoriserait : « Oui, tu le peux. » — « Je ne le peux pas. » — « Qu'attends-tu donc ? » — « J'attends ce que je ne désire pas. » — « Il n'y a pas de parole qui autoriserait ; tout ce qui autorise concerne la vie ; tu es donc autorisé à vivre. »*

◆ Mourir sans autorité, comme il convient à celui qui usurpe le nom d'auteur et, ne cessant de mourir, sans cesse et sans continuité, s'en autorise pour différer de mourir.

Mourir diffère, sans que l'on diffère de mourir.

Mourir n'autorise pas à mourir.

♦ « *Maintenant, tu le peux.* » — « *Je ne le puis donc plus.* » — « *Maintenant ne passe pas, se maintient.* » — « *Maintenant s'affine à chaque fois que tu le prononces, toujours plus petit et plus fragile que ta parole ou ta pensée.* » — « *Va donc de seuil en seuil, pauvre mourir.* »

♦ La difficulté de mourir vient en partie de ce que nous le penserions seulement au futur et que, le pensant au passé, nous l'immobilisons sous l'espèce de la mort. Mourir au passé serait être-mort. Ou bien le passé de mourir serait cette pesanteur qui rendrait le mourir à venir, toujours plus lourd, plus privé d'avenir. Comme si mourir durait et, finalement, ainsi qu'il est vain d'en dénoncer l'illusion, vivait, doublet du mot vivre. Seulement, et tout aussitôt, nous sentons bien que ces deux séries ne sont pas corrélatives : peut-être parce que mourir, dans sa singularité répétitive, ne forme pas une vraie série ou au contraire ne forme qu'une série, tandis que vivre échappe à la dispersion sérielle, en appelant toujours à un ensemble, un tout vivant, la présence vivante du tout de la vie.

L'exigence du retour, impossible à penser, futur vide, passé vide, nous aide à accueillir (dans l'impossibilité de le penser) ce que pourrait être le toujours déjà révolu du mourir, cela qui a passé sans traces et qu'il faudrait toujours attendre de l'infini vide de l'avenir, attente exclue du présent et qui ne serait que la double chute en l'abîme, soit l'abîme double de la chute ou, pour parler plus sobrement, la duplicité de la différence. Mourir, revenir.

◆ Mourir trop léger, plus léger que tout fantasma dans sa lourdeur fantasmatique.

◆ Mourir selon la légèreté de mourir et non par la pesanteur anticipée de la mort — le poids mort de la chose morte —, serait mourir en rapport avec quelque immortalité.

◆ *La transgression, cette légèreté du mourir immortel.*

◆ Hantise, ramener mourir à lui-même, comme, en traversant la ville, on reconduit le passant à son passage. Mourir en ce retour au mourir. Il n'y a pas de gardien du mourir.

◆ *La maison hantait les fantômes : ici et là, un seuil à défaut de sol.*

Ils viendraient, allant de seuil en seuil, nous cherchant, se laissant chercher, les jeunes noms.

◆ « *N'oubliez pas que nous ne devons rien faire pour qu'ils viennent.* » — « *Rien faire pour qu'ils ne viennent pas.* » — « *Ne pas les chercher.* » — « *Ne pas les fuir.* »

— « Cela est trop symétrique : vous pouvez, sans les rechercher, sans les fuir, cependant diriger votre volonté de telle sorte que les chances de rencontre ne soient pas de votre fait : les éviter pour que l'inévitable reste obscur. »
— « Il n'y a pas, plus générale que ma volonté, une volonté telle que je devrais redouter de m'y substituer : c'est comme une nécessité attirante ou repoussante, mais toujours attirante, dont il me serait donné, sans agissements propres et même sans attente, de reconnaître l'attrait. »
— « Attrait par lequel, nous tenant dans le mystère de l'illusion, nous pensons aussi les reconnaître, les nommer, les garder à distance sous l'éclat du nom et, ainsi, l'embellissant, faciliter l'approche. » — « Toujours proches, trop proches pour qu'ils soient près de nous. » — « Et cependant séparés par le seul mouvement de leur venue. »
— « Ils viennent. » — « Ils ne viennent pas. »

◆ Les paroles échangées par-dessus la lourde table de marbre, allant de l'immobilité à l'immobilité. Il s'écarterait de quelques pas, écoutant le jeune murmure là-bas des jours et des années. Tout autour, il y avait des hommes apparemment endormis, couchés à même le sol, des couvertures jetées sur eux comme on jette de la terre en talus, et ces petits monticules innombrables, pensées de la ville émietlée, s'égalisaient jusqu'à devenir le plancher nu de la pièce.

◆ Je me souviens, sachant seulement qu'elle appartient à un souvenir, de cette phrase : « Je ne sais pas, mais je pressens que je vais avoir su. »

Apparemment, elle tient son pouvoir de la manière dont la flexion verbale décline le présent sous toutes les formes de son déclin. « *Je ne sais pas* » a par lui-même une grande douceur d'attrait; c'est la parole la plus simple; la négation s'y recueille pour s'y taire en faisant taire le savoir, et comme elle peut être une réponse déterminée à une question déterminée (« savez-vous si... ? — Je ne sais pas »), elle ne prétend pas déjà atteindre le silence encore ambigu, philosophique, mystique, du non-savoir. *Je ne sais pas* est calme et silencieux. C'est une réponse qui n'appartient plus tout à fait au dialogue : une interruption à laquelle le trait abrupt de la cessation est retiré — comme si savoir et négation s'adoucissaient l'un et l'autre pour aller jusqu'à une limite où leur commune disparition serait seulement cela qui échappe. « Ne pas — je sais » montre la double puissance d'attaque que gardent, isolés, les deux termes : la décision du savoir, le tranchant du négatif, l'arrête qui de part et d'autre termine impatiemment tout. « Je sais » est la marque souveraine du savoir, lequel, dans son impersonnalité et son intemporalité, s'appuie sur un « Je » de hasard et un présent déjà dissipé : c'est l'autorité, l'affirmation non plus du savoir comme tel, mais d'un savoir qui se veut savoir. Quant à la négation, sa force est celle de l'interdit, dans l'interpellation de la Loi qui a toujours déjà repris le manque sous la forme du prohibé. « Je sais — il est interdit de ». *Je ne sais pas*. Dans cette réponse qui répond au-delà de la réponse, il n'y a pas de refus, sans que le constat, la constatation d'un relatif état de fait empirique (« je ne sais pas, je pourrais, d'autres pourraient savoir »), suffise à la modestie de la parole. *Je ne sais pas* ne constate rien, s'efface, porté par un

écho qui ne répète pas parce que ce qu'il répéterait le retient de retentir. Simplement nous restent ces deux indications : comme le savoir est doux quand *je ne sais pas* ; comme la négation s'écarte de l'interdit lorsque *je ne sais pas* la laisse se perdre dans la distance murmurante de l'écart.

« *Je ne sais pas, mais je pressens.* » Mais, fût-ce sous la forme d'un plus, ne vient pas briser le silence, le prolonge encore. « Je ne sais pas », ne pouvant se répéter ni se fermer, sans risquer de se durcir, est bien la fin qui ne finit pas. Le présent que « je ne sais pas » a mis doucement entre parenthèses, fait place à un délai, le mode timide d'un futur qui se promet à peine, le « pressentiment » n'étant pas un savoir imparfait ou de sensibilité, mais la manière dont l'absence de présent se dissimule dans le savoir même en laissant venir marginalement un autre présent encore ou déjà absent. « *Je pressens que je vais avoir su.* » Le présent, sans renoncer à s'accorder au présent et comme s'il s'y retenait encore, penche toujours plus vers ce qui en lui déjà passé s'indique au futur et se donne sous l'approche imminente d'un nouveau présent (comme il se doit dans la temporalité vivante), mais d'un présent qui, avant d'être là, est déjà tombé, puisque « *avoir su* », avec une rapidité qui coupe le souffle, fait basculer le temps dans le plus profond du passé (un passé sans présent). « Avoir su », l'absolu révolu du savoir. « Avoir su », c'est en général l'attestation qu'il y eut un moment où je fus celui qui savait au présent. Mais, ici, « *avoir su* » n'a jamais coïncidé avec une présence, un moi présent détenteur du savoir : à partir de l'imminence d'un avenir que je touche pas (« je pressens que je vais ») et, sans passer par aucune actualité, tout

s'est effondré dans l'irrévocable de l'*avoir su*. Et « avoir su » n'est pas un faux semblant, une dérision, la ride de l'ignorance : avoir su est un savoir redoublé, la forme de la certitude. Il y aurait eu et il y a eu comme un savoir absolu, lequel, sans être, a toujours déjà disparu par le défaut d'un sujet, qu'il soit individuel ou universel, capable de porter ce savoir au présent.

◆ Que le fait concentrationnaire, l'extermination des Juifs et les camps de la mort où la mort continue son œuvre, soient pour l'histoire un absolu qui a interrompu l'histoire, on *doit* le dire sans cependant pouvoir rien dire d'autre. Le discours ne peut pas se développer à partir de là. Ceux qui auraient besoin de preuves, n'en recevront pas. Même dans l'assentiment et dans l'amitié de ceux qui portent la même pensée, il n'y a presque pas d'affirmation possible, parce que toute affirmation s'est déjà brisée et que l'amitié s'y soutient difficilement. Tout a sombré, tout sombre, nul présent n'y résiste.

◆ La connaissance à tout moment de ce qui est insupportable dans le monde (tortures, oppression, malheur, faim, les camps), n'est pas supportable : elle fléchit, s'effondre, et celui qui s'y expose s'effondre avec elle. La connaissance n'est pas alors la connaissance en général. Tout savoir de ce qui partout est insupportable, égarerait aussitôt le savoir. Nous vivons donc entre l'égarement et un demi-sommeil. Savoir cela suffit déjà à égarer.

♦ La connaissance angoisse, et pourtant l'angoisse ne dépend pas de la connaissance. L'angoisse sans connaissance peut bien relever d'une autre forme de connaissance; ce qui l'isole, cette solitude absolue qui vient d'elle et trace autour d'elle un cercle, la perte de connaissance qu'elle entraîne et qui ne la diminue pas, au contraire toujours plus angoissante, l'immobilité à laquelle elle réduit parce qu'elle ne peut être que soufferte et jamais assez soufferte dans une passivité que ne peut même pas nous promettre l'inertie de la chose morte, le mutisme qui la rend silencieuse jusque dans les paroles, tout ce qui fait qu'elle échappe et que par elle tout échappe : il y a, à partir de là, une ligne de démarcation — d'un côté personne, de l'autre tous les autres, ceux qui comprennent, soignent, vivent et comprennent aussi cela, qu'il y ait une ligne de démarcation, sans être eux-mêmes jamais marqués. L'angoisse dérobe et se dérobe. Et pourtant l'angoisse est en rapport avec toute angoisse, elle est l'angoisse de tous.

♦ La nuit, les rêves de mort où l'on ne sait qui meurt : tous, tous ceux qui sont menacés de mort — et soi-même, *par-dessus le marché*.

♦ Comme un pacte avec l'égarement : admettre un peu de mensonge, un peu d'imposture sans la contrepartie de ce qui serait la vérité; et cela permet de n'être qu'un peu égaré sans non plus la garantie d'un état soustrait à l'égarement.

♦ Cela dépasse les forces humaines, et pourtant tel homme le fait, condamné par là à ne pas les dépasser.

♦ Pourquoi, après la mort, tout doit-il devenir public, pourquoi le droit de publier le moindre texte de Nietzsche ou de tel écrivain qui n'aurait jamais de son vivant accepté de le faire paraître, trouve-t-il en chacun de nous, et même malgré nous, un assentiment, comme si l'indestructible s'affirmait par là ? Ne détruisons rien : est-ce respect, désir de tout savoir et de tout avoir, désir de tout conserver dans les grandes archives de l'humanité, ou bien seulement, éclairé par un grand nom, l'effroi de tout perdre, lorsque la perte mortelle s'est prononcée ? Qu'est-ce que nous cherchons dans ces textes fragiles ? Quelque chose qui ne se trouvera dans aucun texte, le hors-texte, le mot de trop, pour qu'il ne manque pas à la complétude des Œuvres complètes ou au contraire pour qu'il y manque toujours ? Ou bien cédon-nous à la force sauvage, celle qui pousse tout au dehors, ne laisse rien en repos, empêche qu'enfin quelque chose un instant ne fasse silence ?

♦ Derrière le discours parle le refus de discourir, comme derrière la philosophie parlerait le refus de philosopher : parole non parlante, violente, se déroband, ne disant rien et tout à coup criant. Chacun l'a à sa charge, dès qu'il parle, responsabilité si lourde qu'il la refuse, mais toujours en vain, elle pèse sur lui avant tout refus, et, même s'il s'effondre sous sa gravité,

il l'entraîne en s'effondrant, responsable, en plus, de son effondrement.

♦ Ce qui est trahi par l'écriture, ce n'est pas ce que l'écriture aurait à transcrire et qui ne saurait être *transcrit*, c'est l'écrire même qui, trahi, en appelle vainement au rire, aux larmes, à la passive impassibilité, cherchant à écrire plus passivement que toute passivité.

♦ « Je refuse cette parole par laquelle tu me parles, ce discours que tu m'offres pour m'y attirer en m'apaisant, la durée de tes mots successifs où tu me retiens dans la présence d'une affirmation, et surtout ce rapport que tu crées entre nous par le seul fait que tu m'adresses la parole jusque dans mon silence qui ne répond pas. » — « Qui es-tu ? » — « Le refus de discourir, de pactiser avec la loi d'un discours. » — « Préfères-tu les larmes, le rire, la folie immobile ? » — « Je parle, mais je ne parle pas dans ton discours : je t'empêche de parler parlant, je t'oblige à parler ne parlant pas ; il n'y a pas de secours pour toi, pas d'instant où te reposer de moi qui suis là dans tous tes mots avant tous tes mots. » — « J'ai inventé le grand logos de la logique qui me protège de tes incursions et me permet de dire et de savoir en disant selon la paix des paroles bien développées. » — « Mais, dans ta logique, je suis là aussi, dénonçant l'oppression d'une cohérence qui se fait loi et je suis là avec ma violence qui s'affirme sous le masque de ta violence légale, celle qui soumet

la pensée à la prise de la compréhension. » — « J'ai inventé l'irrégularité poétique, l'erreur des mots qui se brisent, l'interruption des signes, les images interdites pour te dire et, te disant, te faire taire. » — « Je me tais et, aussitôt, dans le creusement du jour et de la nuit, tu m'entends, tu ne fais que m'entendre, n'entendant plus rien, puis entendant partout la rumeur qui maintenant est passée dans le monde où je parle avec chaque mot simple, les cris de torture, les soupirs des gens heureux, le tourbillon du temps, l'égarément de l'espace. » — « Je sais que je te trahis. » — « Tu n'es pas à même de me trahir, ni de m'être fidèle. Je ne connais pas la foi, je ne suis pas l'indicible exigeant le secret, le non-communicable que le mutisme manifesterait, je ne suis même pas la violence sans mots contre laquelle tu te défendrais par la violence parlante. » — « Tout de même, affirmant quand je nie, niant quand j'affirme, ravageant par un arrachement toujours inconsideré : je te dénonce comme le mot jamais prononcé ou encore de trop qui voudrait m'excepter de l'*ordre* du langage pour me tenter par une autre parole. Tu me tourmentes, c'est vrai, même en me laissant en paix, mais, moi aussi, je puis te tourmenter : justice, vérité, vérité, justice, ces termes que tu rejettes par ton ricanement préalable, te poursuivent à leur tour jusque dans l'*autre* où tu les retournes. Tu me fais du Bien, avec ton harcèlement d'injustice, et je dirais même que tu es la Bonté qui ne se laisse prendre à rien de bon. » — « Tu peux le dire, j'accepte tout, je m'avoue dans tout. » — « Tu acceptes pour que je me remette à douter et à douter de l'amitié qui fait exception de tout, car ton précédent refus, aveu de rien, était plus proche de cette parole unique qui en appelle à l'Autre. »

— « Comme tu voudras, je suis l'Unique. » — « Non, tu ne me tenteras pas par le repos dans l'unité, je t'invoque au-delà de cette unité, comme je te prie à ton insu avant toute prière par ma supplication obstinée et désolée. » — « C'est bien, je réponds, avant même que tu me pries, et je te charge éternellement de la responsabilité de ma réponse, te rendant grave en raison de ma légèreté. » — « Je ne t'obéirai pas, t'obéissant jusque dans mon désir de te laisser loin de moi, détourné de moi, afin de ne pas te compromettre avec mes vœux, ma force ou la fatigue de mon désir : toujours je resterai en dette avec toi par le seul fait que je m'acquitte. » — « J'accepte encore cela. Mais, comme maintenant je suis bon et même la bonne parole, je t'avertis doucement avec précaution : tu as simplement pris mon ancienne place, discours sans discours, murmure agité des nuits sans parole, rumeur gémissante et bienveillante et malveillante qui veille cependant encore et encore, toujours à l'écoute, afin de rendre impossible toute entente, toute réponse. » — « Oui, je suis ce murmure, comme toi aussi tu es ce murmure, pourtant l'un toujours séparé de l'autre, de chaque côté de cela qui murmurant ne dit rien, ah rumeur dégradante. » — « Merveilleuse. » — « Ne disant rien que : *ça suit son cours.* »

♦ « *Il te suffit d'accueillir le malheur d'un seul, celui dont tu es le plus proche, pour les accueillir tous en un seul.* » — « *Cela ne m'apaise pas, et comment oserais-je dire que j'accueille un seul malheur où tout malheur serait accueilli, alors que je ne puis même accueillir le mien ?* » — « *Accueille le malheureux en ton malheur.* »

♦ Au neutre répondrait la fragilité de ce qui déjà se brise : passion plus passive que tout ce qu'il y aurait de passif, oui qui a dit oui avant l'affirmation, comme si le passage de mourir y avait toujours déjà passé, précédant le consentement. Au neutre — le nom sans nom — rien ne répond, sauf la réponse qui défaille, qui a toujours failli répondre et failli à la réponse, jamais assez patiente pour « passer au-delà », sans que ce « pas au-delà » soit accompli. Le mirage de la passivité est la spontanéité qui est presque son contraire : l'écriture automatique, en dépit de ses difficultés et toute risquée qu'elle fût, suspendant seulement les règles d'apparence (et ne s'attaquant même pas — fût-ce vainement — à la loi inscrite au plus profond), croyait laisser le mouvement d'écrire à son laisser-aller, mais écrire ne peut pas se laisser aller, s'il n'y a pas, pour écrire, d'aller — de devenir — auquel l'écriture se laisserait, s'abandonnerait, par un simple don d'obéissance et comme il arrive lorsqu'on se livre au pouvoir de quelqu'un. Et il n'y a pas de dictée. La dictée du dire s'est toujours éteinte dans une répétition préalable, car dire ne peut rien à redire. La redite du dire nous dit quelque chose d'une passivité — passivement ambiguë — où toute décision de dire est déjà tombée. La transgression n'est pas un simple laisser-aller : non pas qu'elle décide et, là où elle n'a d'appui sur rien, par hasard et souverainement, dépasserait le pouvoir jusqu'à l'impossible. La transgression transgresse par passion, patience et passivité, transgressant toujours le plus passif de nous-mêmes en ce « mourir par légèreté de mourir » qui

échappe à notre présence et par laquelle nous nous échapperions sans pouvoir nous dérober. Passivité, patience, passion qui ont renoncé à l'inquiétude du négatif, à son remuement impatient, à son errance cependant infinie, et ainsi — ainsi! — retirerait au neutre ce retrait où le laisse encore son signalement négatif.

♦ *S'il lui suffisait d'être fragile, patient, passif : si la peur (la peur que rien ne provoque), la peur ancienne qui règne sur la ville, poussant devant elle les figures, et qui passe en lui comme le passé de sa peur, la peur qu'il n'éprouve pas, suffisait à le rendre encore plus fragile, bien au-delà de la conscience de la fragilité où toujours il se retient : mais, de même que la phrase, en s'interrompant, ne lui donne que l'interruption d'une phrase qui n'aboutit pas, de même la patience fragile, dans l'horizon de la peur qui l'assiège, ne témoigne que d'un recours à la fragilité, même là où elle affole la pensée en la rendant fragile, inconsidérée.*

♦ Fragilité qui n'est pas celle de la vie, fragilité non de ce qui se brise, mais de la brisure et à laquelle je ne puis atteindre, même dans l'affaissement du moi qui cède et cède la place à l'autre.

♦ *Mesurant les dimensions de la chambre qui lui paraissait immense, il en avait fait le tour en quelques pas : un*

ami, penché sur la table, la figure obscurcie par le sommeil, semblait l'observer silencieusement. Il reprit son mouvement, cette fois incapable de l'achever, de commencer le parcours, par fatigue peut-être, et la fatigue venait de ce qu'il lui fallait délimiter l'espace sans tenir compte de sa présence à l'intérieur — d'un point du dehors d'où tout à coup le visage de cet ami, visage aux yeux fermés, s'éclairait d'un sourire de bonté.

◆ L'angoisse, le monde souterrain où éveil, sommeil perdent leur pouvoir d'alternative, où le sommeil n'endort pas l'angoisse, où, s'éveillant, l'on s'éveille de l'angoisse à l'angoisse : comme si l'angoisse avait son jour, avait sa nuit, ses galaxies, ses fins du monde, son désastre immobile qui laisse tout subsister.

◆ Lorsque l'on tombe — toujours de haut, si bas qu'on fût — et qu'une main amie tout à coup vous ressaisit dans le moment le plus sombre de la chute, l'on s'aperçoit enfin qu'on ne tombait pas, mais qu'on était seulement recroquevillé, immobilisé par le sentiment d'être là à tort et bougeant d'autant moins qu'on ne devrait pas y être.

◆ « *Je suis mal, le monde m'attire dans son mal, et je l'obscurcis avec le mien, et encore plus parce que le mal préserve en moi un moi pour le souffrir.* » — « *Tu pourrais*

dire le contraire, puisque tu restes capable de le dire. » — « J'en suis encore plus malheureux. » — « Est-ce que tu n'oublies pas quelque chose? »

◆ Le malheur est absolu : ce qui ne l'empêche pas de s'aggraver et parfois même de ce qui semble l'alléger.

◆ Écrire lentement pour résister à la pression de ce qui ne s'écrit pas, si lentement que, par un renversement effrayant, tout, avant même que l'on ne commence, se trouve bel et bien écrit : comme celui qui va nécessairement à l'anonymat par la publication.

◆ Le sommeil endort l'angoisse et, pourtant, dans cet état d'angoisse endormie, on est tout entier sous l'angoisse, sous sa vigilance qui simule la lucidité ou rend celle-ci active pour plus d'angoisse.

◆ Ce n'est pas que l'anonymat mette en valeur un nom, même un nom hors langage, comme le serait le nom imprononçable de Dieu, mais il est un signe pour l'absence de nom, pour la cohérence dont ce signe reste le signe et qui contraint le texte publié ou non publié à se faire signe intensément à travers tout ce qui le désorganise.

♦ Nietzsche meurt fou, mais mourir, en Nietzsche, ignore la folie, comme la non-folie. Dans la mesure où en tout temps hors du temps Nietzsche meurt, mourir ne peut se caractériser par les traits qui feraient de lui le philosophe fou, même si la folie le heurte, à partir de la ligne de démarcation que la pensée de l'Éternel Retour l'oblige, en un instant, à franchir en l'affranchissant de cet instant comme présent, le soulevant hors de lui-même comme hors de la folie par la légèreté de mourir que la pensée du retour traduit en la conduisant fallacieusement — avec ce qu'il faut de fausseté pour s'abandonner à un tel mouvement — au-delà de cette légèreté et jusqu'au point où celle-ci se ressaisit en pensée, avec toute la pesanteur, la lenteur, la pénible souveraineté d'une pensée qui essaye en vain de compenser son éternel retard sur le mourir : mourir « fou », ce serait mourir de ce retard, en retard sur mourir, ce que les gens vivants qui eux meurent à l'insu de leur folie, tiennent pour une sorte de mort anticipée qu'ils sanctionnent, visiblement ou invisiblement, par l'exclusion.

La folie de Nietzsche : comme si mourir l'avait dangereusement éternisé, fût-ce d'une éternité de mourir, avec l'ambiguïté de l'éternité, avec le danger de la transgression enfin accomplie — et puis soudain, ayant franchi le seuil et livré au dehors, reconduit par le dehors sur le seuil, dans l'exposition à laquelle le réduit le silence de l'hébétude. La folie signifie alors : personne ne dépasse le seuil, sauf par folie, et la folie est le dehors qui n'est que le seuil.

♦ *Il ne les avait jamais regardés comme autre chose que des figures que la peur ancienne poussait vers lui ; de là l'attrait de beauté et de jeunesse qui empêchait de frayer avec eux, même si leur approche, celle du seuil qui n'est ni près ni loin, rendait tentante, oui, à la façon d'une tentation, l'idée d'une proximité promise par l'espace ou refusée par lui, selon le jeu qui lui est propre.*

♦ Si le moi défaille sous le malheur de tous, il risque de n'être que le moi défaillant et étendu par ce malheur jusqu'à devenir le moi de tous, même malheureux. Mais le malheur n'autorise pas le moi, le je malheureux, ce qui conduit à penser — seulement penser — que le malheur a toujours défait le moi, lui substituant le rapport autre et avec l'autre et qu'il le retranche cependant en une singularité ponctuelle où il n'a pas le droit d'être moi, fût-ce un moi singulier, pas même un moi souffrant : seulement passible jusqu'à être écarté de ce qu'il y a de souffrance dans la passivité, du sentiment commun de la souffrance, et cependant appelé, par cette passivité non soufferte, non autorisée à souffrir et comme exilée de la souffrance, à soutenir le rapport avec l'autre qui souffre.

Le « pas » du tout à fait passif — le « pas au-delà » ? —, c'est plutôt le repliement, se déployant, d'une relation d'étrangeté qui n'est subie ni assumée. Passivité transgressive, mourir où rien n'est subi, rien agi, qui ne concerne pas et ne prend nom que par le délaissement du mourir d'autrui.

◆ Non pas « je meurs, cela ne me concerne pas », mais « mourir qui ne me concerne pas » me met en jeu dans tout mourir, par une relation qui ne passe pas par moi, en me portant à répondre — sans responsabilité —, dans la passion la plus passive, de cette relation (relation avec le non-concernant) que je ne subis ni n'assume. Passivité de mourir qui ne me rend pas susceptible de mourir, ni ne me laisse mourir en autrui. Mourir délibérément pour l'autre, comme se donner la mort, à des niveaux éthiques différents et par des actes sur lesquels personne n'a pouvoir de se prononcer, indique ce moment où la passivité veut agir en sa passivité même : ce à quoi la générosité pratique conduit peut-être en rendant réel l'irréalisable.

◆ Répondre de ce qui échappe à la responsabilité.

◆ Mourir : comme à la recherche d'un sujet déplacé, d'un « moi-qui-meurs », comme si mourir était fatigué de la légèreté qui lui est propre, marque de la transgression inaccomplie (accomplie par son inaccomplissement). De là que nous mourions comme pour libérer le mourir, distraitement, pesamment, parfois avec la gravité d'une responsabilité — la mort héroïque, généreuse, active —, ou bien lourds de cette lourdeur anticipée des choses mortes, en nous livrant à l'inertie du grand repos, mourant de la mort inerte et non de la passivité — la passion la plus passive — du mourir.

♦ La fragilité de mourir — celle de la brisure — ne nous laisse pas le droit d'être fragiles, vulnérables, brisés, mais non plus d'être forts, indemnes, capables de secourir, fût-ce jusqu'à la perte du sacrifice.

♦ « *Je meurs, je ne puis rien pour toi qu'être un poids pour toi, une charge de peine, une parole qui ne te répond plus, la chose inerte que tu ne saurais aimer, mais seulement oublier jusqu' dans ton souvenir.* » — « *Mourant, tu ne meurs pas, tu m'accordes ce mourir comme l'accord qui passe toute peine, toute sollicitude et où je frémis doucement jusqu' dans ce qui déchire, perdant la parole avec toi, mourant avec toi sans toi, me laissant mourir à ta place, en recevant le don au-delà de toi et de moi.* » — « *Dans l'illusion qui te fait vivre tandis que je meurs.* » — « *Dans l'illusion qui te fait mourir tandis que tu meurs.* »

♦ L'écriture : une flèche visant le vide — l'anachronique du futur-passé — et tombant toujours trop tôt, dans le trop plein d'un passé accablant, d'un futur sans avenir ou bien encore, ce qui est pis, dans la plénitude d'un présent qui transforme tout en écrit riche de ressources et de vie.

♦ En accord avec le malheur de tous, ce malheur qui exclut tout accord.

◆ Comme si la connaissance ne nous était laissée que pour connaître ce que nous ne pouvons supporter de connaître.

◆ « Pourquoi avoir écrit cela ? » — « Je n'ai pu faire autrement. » — « Pourquoi cette nécessité d'écriture donne-t-elle lieu à rien qui ne paraisse superflu, vain et toujours de trop ? » — « La nécessité déjà était de trop : dans la contrainte de « je ne puis faire autrement », il y a le sentiment encore plus contraignant que cette contrainte ne porte pas en elle sa justification. »

◆ *Je ne sais pas, mais je sais que je vais avoir su.*

◆ Mourir librement : illusion (impossible à dénoncer). Car même si l'on renonce à l'illusion de se croire libre à l'égard de mourir, l'on en revient à confondre, par des mots constamment en retard, ce qu'on nomme la gratuité, la frivolité — sa légère flamme de feu follet —, l'inexorable légèreté de mourir avec l'insoumission de ce que manque toute saisie. D'où la pensée : mourir librement, non pas selon notre liberté, mais, par passivité, abandon (une attention extrêmement passive), selon la liberté de mourir. Et pourtant mourir n'est pas seulement en deçà de tout pouvoir, l'impossible par rapport à nous, ce que nous ne pouvons assumer librement ni subir par contrainte : mourir, dans l'absence

de présent, dans le manque de traces qu'il laisse, est trop léger pour mourir, pour constituer un mourir. Cet inconstitué-inconstituant qui touche à la fragilité la plus passive, cela qui défait et destitue invisiblement, nous laissant sans recours, nous découvrant et nous livrant au découvert d'une passion non subie et d'un discours sans mots : dès que nous en écartons, essayant de l'écarter, l'irréalité d'illusion, c'est alors que tout se retourne : là où il y avait légèreté, il y a gravité; gratuité : responsabilité; innocence : mise en cause aiguë.

♦ Le malheur, ce mot qui tombe sur nous sans donner d'explication et sans nous permettre d'y répondre, destin sans destin. Nous ne pouvons rien contre le malheur, ainsi nous parle-t-il par son mutisme. Mais, même s'il n'y a pas d'action capable de l'effacer, de regard pour le fixer, ne nous est-il pas permis de pressentir qu'il y aurait une passivité plus passive que celle par laquelle nous le subissons et d'où il nous serait *donné* de lui retirer ce trait de fatalité naturelle — de parole non prononcée mais à jamais dite — qu'il nous représente? *Peut-être* la pensée est-elle, dans sa passion la plus passive, plus malheureuse que tout malheur, l'étant d'être encore pensée face au malheur qui l'atteint en autrui, passivité qui laisse une certaine distance pour lui répondre, là où, prétendant échapper à toute cause (sociale, historique ou éthique) ou du moins toujours la déborder, il s'affirme dans sa souveraineté sombre, en ruine. Oui, peut-être; seulement peut-être.

♦ Celui pour qui l'aspiration à l'unité est l'exigence ultime, à celui-là la vie, qui est unité vivante, fût-ce par défaut, promet le bonheur et se laisse vivre comme suprêmement heureuse jusque dans ses moments les plus incertains. La conscience malheureuse, dans sa division, peut bien souffrir de la vie qui manque à l'unité : c'est à partir de la vie qu'elle se vit comme malheureuse et qu'elle projette son idéal d'unité, idéal qui lui représente la possibilité heureuse, don encore de sa détresse. Le malheur n'a pas de conscience pour la vivre, ni il ne vit dans la « simple » division — division, il est vrai, la plus pathétiquement déchirante, puisque c'est le déchirement même — qui souffre éternellement de la réconciliation ressentie comme l'aspiration éternellement trompée. Le malheur passe à travers la conscience heureuse, comme à travers la conscience malheureuse, porte ouverte seulement sur le malheur.

Freud, pensant à lui-même, aurait dit que celui qui n'a pas le besoin de l'unité (ce besoin qui lui semblait lié à la philosophie ou à la religion), ne peut recevoir de la vie la plus favorable que la faveur de son cours mélancolique, avec plutôt un sentiment de répulsion et d'effroi devant les grands moments d'exaltation ou d'euphorie dont elle voudrait nous enchanter, comme si ce don exaltant était une contrainte ne correspondant pas à un appel, quelque chose de non-désiré, une confuse submersion du désir. Mais peut-être faut-il dire plus : à l'unité, nous aspirons nécessairement par la plus haute raison, par le désir le plus fort, il ne faut donc pas lui manquer, et déjà souffrir de son manque, comme jouir de ce qui la promet; seulement l'unité, ni l'unique ne sont l'exigence ultime, ou ne le seraient que pour celui qui peut s'arrêter à l'ultime de l'exi-

gence, ainsi que se contenter de remonter à un premier commencement, à ce qu'il y aurait d'originaire dans l'origine. L'autre, en son attrait sans attrait, ne propose rien d'ultime, rien qui puisse s'achever ou commencer, même s'il faut avoir passé par la nécessité de l'Un pour savoir répondre — réponse qui ne sait pas — à l'appel équivoque de l'Autre, équivoque, si en l'Autre nous ne pouvons être sûrs de ne pas reconnaître seulement les formes encore dialectiques de l'altérité et jamais l'inconnu de l'autre, hors de l'un et de l'unité. De là peut-être que l'exigence morcelante de l'écriture, à travers et en marge de l'unité promise par le discours, n'entre que de loin en résonance avec le bonheur ou le malheur de la vie, tout en offrant à celui-ci la tentation d'un autre malheur, d'un malheur sans malheur et tel qu'il ne laisserait même pas la consolation d'un « profond » malheur.

Finalement, écrivant comme pour répondre à l'exigence malheureuse, non pas en accord avec le malheur de tous, mais dans la discordance d'un petit malheur malheureux.

♦ Le malheur : peut-être le subirions-nous s'il nous frappait seuls, mais toujours il atteint l'autre en nous et, nous atteignant en autrui, il nous écarte jusqu'à cette passion la plus passive où notre identité perdue ne nous permet plus de le subir, mais seulement de nous identifier à lui, qui est hors de l'identique, de nous porter, sans identité et sans possibilité d'agir, vers l'autre qui est toujours le malheureux, comme le malheureux est toujours l'autre : mouvement qui

n'aboutit pas, mais, ainsi que le « pas au-delà » du tout à fait passif auquel nous répondrions en mourant, se donne pour sa propre transgression : comme si mourir, hors de nous, nous consacrait à l'autre, tout en nous perdant en chemin et en nous retenant en cette perte.

Le malheur ne se supporte pas : c'est en tant qu'il ne se supporte pas lui-même, dans l'inégalité neutre où il manque de tout support, comme il manque à l'essence qui le manifesterait et le ferait être, qu'il exige d'être *porté*, au-delà de ce que nous subissons, par une passivité transgressive qui n'est jamais de notre fait, et quoi que nous fassions ou ne fassions pas, nous laisse démunis, absents, dans le sérieux d'une légèreté ressentie comme frivolité, dans la culpabilité d'une innocence qui s'accuse — s'aiguise, met en cause — parce qu'elle n'est jamais « vécue » comme assez innocente. (Comment pourrait-elle être vécue, s'il ne s'agit pas ici de l'innocence de vivre, mais de l'innocence de mourir ?)

◆ Le sentiment de l'incommunication absolue, de ne pouvoir partager le malheur avec le malheureux, « me » transporte en ce malheur, ou bien ne se limite-t-il pas au malheur de l'incommunicable ? Reste que « je » suis triste en autrui plus qu'en moi-même, triste de ne pouvoir alléger cette tristesse et peut-être de nommer incommunication ce qui n'est encore que l'inertie d'un moi qui se défait et se maintient dans sa défaillance.

♦ La suprême foi des croyants : foi en ce moment où ils n'auront plus à croire et où ils cesseront d'être croyants — foi dans la mort peut-être qui leur est par foi dérobée.

♦ « *Entre toi et moi, c'est comme entre quelque chose qui est plus que toi et quelque chose qui est moins que moi : lui et lui. — Alors, tu ne te rapportes pas à moi : l'essentiel s'est perdu, le trait unique de notre rapport. — En toi, je me suis libéré de moi, je ne t'asservis plus à la simple conscience que j'ai de toi, ni ne te limite à toi-même dans la conscience que tu as de toi. — Mais je veux être limité et accueilli dans l'unité modeste dont je me contente. — Un seulement parmi d'autres, échangeable avec d'autres, figure parmi les figures et pas même selon l'infini de ton désir. — Oui, cest cela, inéchangeable en tant qu'échangeable, l'unique quelconque qui ne se reconnaît qu'en ce quelconque unique que tu es. — N'est-ce pas ainsi que nous nous rencontrons sans nous borner l'un à l'autre? — Comme ta réponse est équivoque ! »*

♦ Le corps souffrant ne nous force-t-il pas à vivre selon un corps qui ne serait plus neutre, désuni mais dans le regret et la pensée de son unité, le « corps propre » d'autant plus qu'il est désapproprié et se valorisant à mesure qu'il ne vaut rien : nous obligeant à être attentifs à nous-mêmes en ce qui ne mérite nulle attention ? « *De cela aussi, je souffre et peut-être, par ce*

mode de vie souffrant, je romps les amarres, la rupture est sans limite. — Tu tires parti de tout. »

◆ *O vide en moi, où dans un temps plus ancien que tous temps anciens j'ai jeté ce moi et, durant ce temps sans durée, il tombe en soi.*

◆ *Pense à autrui, de telle sorte que ce ne soit plus toi qui reviennes de cette pensée et que ce ne soit pas en une pensée que tu te portes vers lui.*

◆ *« Qu'on pense à moi me fait sentir ce moi ; qu'on ne pense pas à moi me laisse en ce moi qui m'excède. — Dans cette pensée, au moins disparaïs. »*

◆ Vivre sans l'espoir que porte la vie, sans, non plus, ce retournement d'espoir contre la vie (qu'on nomme agressivité), est-ce vivre ? est-ce mourir ? S'il est vrai qu'il y aurait de l'absurdité à parler de la mort en termes de vie, nous ne savons pas si la parole elle-même et, dans la parole, quelque chose qui nous la retire et nous fait taire, n'est pas plus apparenté à mourir et ne nous amène pas, parlant de la vie, à nous éloigner des espérances, des craintes et des paroles vivantes, jusqu'à

cette limite que nul d'entre nous ne passe vivant — sauf en parole.

◆ *Étranges menaces : « Je ne te menace pas, je te laisse dans la neutralité d'une vie sans menaces, qui ne te laisse même pas une raison de vivre pour te défendre contre l'angoisse menaçante. — Alors, pourquoi cette angoisse qui passe toute menace? — C'est que je te menace en autrui, en tout ce qui est autre, champ infini dont l'angoisse qui t'immobilise te tient éloigné, te réduisant à toi seul, dans la solitude d'une angoisse qui t'enferme en raison des autres. — Angoisse de tous en moi qui y disparaïs. — Muré en toi par ton souci angoissé des autres. — C'est que ce souci ne m'a pas assez usé, n'a pas dégagé cette patience qui m'eût fait passer au-delà. — N'espère pas te servir des autres pour te libérer de toi : tu es condamné à toi-même, afin qu'il y ait encore quelqu'un pour accueillir autrui. — Mais je ne suis rien, rien en tant que moi. — Rien, c'est ce qu'il faut : supporte l'insupportable rien. »*

◆ L'angoisse endort d'un sommeil où elle veille pour nous tenir tout entier sous l'angoisse : endormi pour l'angoisse.

◆ Le désir fatigué : non seulement l'usure du désir en fatigue, non seulement son retournement contre lui-même par lequel il s'use et use, mais la disparition du

désir en ce qu'il se maintient par l'infini de la fatigue, se transmettant, comme fatigue, dans l'infini de son usure.

Fatigue, fissure, comme si, contrairement au mouvement de l'étymologie, c'était la fissure, ce manque qui ne manque à rien, qui trouverait dans la fatigue son élément d'éternité, l'illusion d'un infini en défaut d'infini.

♦ Il y a un moment où la généralité fait peur : celle que, par chacune de ses moindres paroles toujours au-delà de la singularité, on met, qu'on le veuille ou non, en œuvre et par laquelle on risque de rendre générale son erreur propre : la fatigue découragée, comme si, sans cet apport, le niveau malheureux du monde pouvait, fût-ce d'un rien, se trouver abaissé. *« C'est que tu attaches encore trop d'importance à toi-même, à ta petite part malheureuse, à ton insuffisance morale, à ta capacité d'être, ou non, pour quelque chose dans le bonheur, le malheur communs. — Mais, par le seul fait que j'existe, à la limite de l'existence, survivant en survie, j'introduis dans le cercle où se déplace un sujet déplacé d'existence quelque chose de plaintif et de débile — de servile peut-être — qui est de trop. — Tu n'es pas encore à la limite, ni assez débile, te tenant encore sur ton avoir et sur ton être, ni assez vulnérable, n'atteignant pas ce point de passivité où seul l'autre t'atteindrait sans que tu sois une atteinte pour l'autre, pas assez plaintif pour que ton cri porte à tous la plainte de tous. — Je le sais, j'existe encore trop, d'un trop peu qui est de trop. — Tu n'existes pas, tu meurs. — Si je mourais, peut-être le mourir*

pèserait-il moins et jusqu'à s'interrompre, interruption du mourir d'autrui. — Sois la légèreté de mourir, ne sois rien d'autre pour l'autre, quitte à la « vivre » en lourdeur, gravité, responsabilité, mise en cause aiguë, c'est-à-dire en incapacité malheureuse de vie pour toi-même. »

♦ *Il avait perdu, avant de l'avoir atteinte, cette part d'impassibilité qui lui aurait permis de n'être pas malheureux de lui-même, afin de ne pas rehausser le malheur général : tombé tout de suite, par une chute imprévisible, fortuite et fragile, au-dessous de l'impassibilité, sans être jamais sûr d'être au plus passif de soi et peut-être parce qu'il ne saurait y avoir de passivité présente — dans le présent, dans quelque présent que ce soit.*

♦ Impassibilité, la passivité refermée dans la clôture d'un moi qui ne se subit même pas comme moi, mais veut se libérer de l'autre en soi, qui refuse la souffrance, loin d'en être exilé.

♦ Le silence n'est pas le refus des paroles : silencieux de toutes les paroles, de leur atteinte, de leur entente, de ce qui, dans la moindre parole, ne s'est pas encore développé en façons parlantes.

♦ « La mort délivre de la mort — Peut-être seulement du mourir. — Mourir est cette légèreté en deçà de toute liberté dont rien ne peut libérer. — C'est ce qui effraie sans doute dans la mort, contrairement aux analyses de l'antiquité : la mort n'a pas en elle de quoi apaiser la mort; c'est comme si, donc, elle survivait à elle-même, dans l'impuissance à être qu'elle disperse, sans que cette impuissance prenne le relais de l'inachèvement — l'inaccomplissement — propre ou impropre au mourir. — L'extériorité d'être, qu'elle prenne le nom de la mort, du mourir, de la relation à l'autre, ou peut-être de la parole lorsque celle-ci ne s'est pas repliée en façons parlantes, ne permet aucun rapport (ni d'identité, ni d'altérité) avec elle-même. — Avec l'extériorité, la parole se donne peut-être absolument et pour absolument multiple, mais de telle sorte qu'elle ne puisse se développer en paroles : toujours déjà perdue, sans usage et même telle que ce qui se perd en elle (l'essence de la perte qu'elle mesurerait) ne prétend pas, par un renversement, que quelque chose — un don, un don absolu : le don de la parole — soit magnifié ou désigné dans la perte même. — *Je n'ai donc le droit de rien dire. — Sûrement, aucun droit.* »

♦ Si la parole se donne à l'autre, si elle est ce don même, ce don en pure perte ne peut pas *donner* l'espoir qu'il sera jamais accueilli par l'autre, reçu comme don. Parole toujours extérieure à l'autre dans l'extériorité d'être (ou de ne pas être) dont l'autre est l'indice : le non-lieu. « *Pourtant, vous dites cela avec l'assurance des mots abstraits, serviles, souverains. — En pure perte,*

en pure perte. — Cela est encore dit avec trop de sûreté. — Et cela aussi. »

♦ *Chaque jour, faisant ce qu'il faisait pour la dernière fois, et la nuit le réitérant sans cesse.*

♦ « Nous devrions respecter en tous livres, en toutes paroles, quelque chose qui demande encore égards, une sorte de prière à la parole. — Je le respecte dans la moindre parole, seulement la moindre. »

♦ Commander n'est pas parler : ordonner, non plus. Le langage n'est pas un ordre. Parler est une tentative (une tentation) pour sortir de cet ordre, de l'ordre du langage : fût-ce en s'y enfermant. Parler, cette supplication à parler que la parole a toujours rejetée, sans égards, ou simplement égarée, non accueillie, non retenue.

♦ Amitié : amitié pour l'inconnu sans amis.

♦ Comme si la mort, à travers lui, se distraitait.

◆ *Dans cette ville : par hasard : les deux jeunes noms : immobile en face d'un ami immobile : la pièce réduite, immense : la lourde table de marbre : l'embarras de parole : la peur ancienne. La Chose se souvient de nous.*

◆ *Venant, venant, signes pour la ville déserte, signes d'eux-mêmes : noms nommant leur nom. Nuit après nuit. Nous nous demandions si, en marge du livre, sur la table, nous l'avions lu.*

◆ *S'il écrit seul, seul à écrire, c'est que mieux vaut être seul pour apaiser l'imposture. L'imposture, ce qui en impose dans le souhait détourné de mourir (d'écrire).*

◆ *La rumeur n'étant que la manière dont la ville laisse entendre qu'elle est déserte, toujours plus déserte.*

◆ *La peur ancienne, le vieillissement de la peur ancienne. « As-tu peur ? — Anciennement peur. » Nous étions ainsi, sous la garantie des jeunes noms, les occupants innombrables de la peur dans la ville déserte : cachant la peur, nous cachant à la peur.*

◆ *Tu aurais beau dire : je ne crois pas à la peur ; cette peur trop ancienne, sans idolâtrie, sans figure et sans foi, l'au-delà de la peur qui ne s'affirme en aucun au-delà, te pousserait encore dans les rues étroites, éternelles, sans but, vers le rendez-vous quotidien, cela qui ne se propose pas à toi comme but ; de là que, même y parvenant chaque jour, tu n'y sois jamais. « Parce que je l'atteins par la fuite, le fuyant sans cesse. »*

« Tu respectes la peur. — Peut-être, mais elle ne me respecte pas, elle est sans égards. » La plus grave des idolâtries : avoir égard à ce qui est sans égards.

◆ *Que je sois près de toi, qui le croirait ?*

◆ Si vivre, c'est perdre, nous comprenons pourquoi il serait presque risible de perdre la vie.

◆ *Il ne saurait prononcer ni taire les deux noms, comme si ceux-ci dans leur banalité quotidienne avaient toujours traversé le langage pour s'en excepter. Des figures, poussées de-ci de-là par le vent aride, ce vent de la rumeur laissant entendre que la ville déserte ne pouvait se passer de l'illusion d'un tombeau.*

◆ Ils t'inspirent. — Étrange inspiration que je ne recevrais qu'expirant. — L'inspiration est bien cela : la

chance, le temps d'une expiration où toute parole te serait soufflée avant de t'être donnée.

Écrivant toujours plus lentement, plus vite qu'il n'écrit.

♦ Il ne faut pas figer l'entre-dire en interdit, mais « il ne faut pas », où le situez-vous, comment le dites-vous sinon comme l'interdit qui a déjà retourné en prescription négative, le comblant, en faisant un comble, l'écart de l'entre-dire ?

♦ *Faisant trois pas, s'arrêtant, tombant et, tout de suite, s'assurant en cette chute fragile.*

♦ Survivre : non pas vivre ou, ne vivant pas, se maintenir, sans vie, dans un état de pur supplément, mouvement de suppléance à la vie, mais plutôt arrêter le mourir, arrêt qui ne l'arrête pas, le faisant au contraire *durer*. « *Parle sur l'arrête — ligne d'instabilité — de la parole.* » Comme s'il assistait à l'épuisement du mourir : *comme si la nuit, ayant commencé trop tôt, au plus tôt du jour, doutait de jamais en venir à la nuit.*

♦ Il est presque certain qu'à certains moments nous nous en apercevons : parler encore — cette survie de

la parole, surparole — est une manière de nous avertir que depuis longtemps nous ne parlions plus.

◆ Louange du proche au lointain.

◆ *Viens, viens, venez, vous auquel ne saurait convenir l'injonction, la prière, l'attente.*

◆ « Sois en paix avec toi-même. — Il n'y a personne en moi que je puisse tutoyer. — Sois en paix. — La paix, cette guerre seulement apaisée. — Sois en paix, sans paix sans guerre, hors page à écrire, hors pacte à signer, hors texte et hors pays. — Le dehors ne promet pas la paix. — Sois, à ton insu, en paix avec toi-même, dans l'au-delà de paix que tu ne saurais atteindre. — Ce que tu promets, je ne le désire pas. — Accueille sans désir la promesse que je ne te fais pas. »

Hors de toute parole mercenaire, le silence sans refus remercie.

◆ *Il y avait eu comme un événement : l'imprévisible sans plainte, se dérochant à l'attention. Oui, il s'agissait de cela ; de quoi s'agissait-il ? Comme si la mort comblée avait tout laissé intact, quitte seulement de tout, acquitté de ce mourir pour lequel avait persisté, amicalement, la*

parole maintenue sous silence. Ainsi, les faux semblants semblaient l'avoir quitté ; et cela, cette quittance du regret et du secret, mouvement d'immobilité, loin du vrai et de l'apparence, à l'écart du jeu et de la franchise, lenteur définitive, le repos sans la promesse d'un loisir, avec la tranquillité inéludable : don de la sérénité sur le visage désormais entièrement visible, échappant à l'évasif.

Ombre du temps, jadis, accueille leurs figures. Ne répond plus à qui voudrait maintenir, captive, la mémoire.

◆ Dans la détresse tous deux, le défilé étroit de leur chute fragile, commune : mort mourant, côte à côte.

◆ *Venant vers nous, comme ils venaient l'un vers l'autre, par cette pluralité qui les unissait sans manifester l'unité : leur jeune retour.*

Il pensait, sauvant le nous, comme il croyait sauver la pensée en l'identifiant à la chute fragile, que leur jeune retour lui permettrait, tout en cessant d'être ensemble (depuis longtemps, il n'avait plus rien entendu, fût-ce par écho, qui aurait pu passer pour une approbation, une confirmation du rendez-vous quotidien), de tomber en communauté. Chute fragile — chute commune : paroles toujours se côtoyant.

Et il savait, grâce au savoir trop ancien, effacé par les âges, que les jeunes noms, nommant deux fois, une infinité de fois, l'un au passé, l'autre au futur, ce qui

ne se trouve qu'en deçà, ce qui ne se trouve qu'au-delà, nommaient l'espoir, la déception. La main dans la main, de seuil en seuil, comme des immortels dont l'un mourrait, l'autre disant : « serais-je avec qui je meurs ? »

◆ *« Pourquoi ne dites-vous plus rien? — « Est-ce que j'ai jamais dit quelque chose? » — « Vous laissiez, sans que rien fût dit, se dire, à la manière d'un remerciement, l'espoir, la déception qui porte tout dire. »*

« Pourquoi ne dites-vous plus rien? » — « C'est bien d'être encore capable de répéter cette question à voix basse, chaque fois plus basse : une voix nette, neutre, embarrassée. » — « Je n'ai plus, même sous forme de cette dernière question, une pensée qui vous concerne. » — « C'est bien de renoncer à nous maintenir ensemble dans le discernement d'une pensée. » — « Pourquoi, ce que je ne sais plus donner, me le rendre sous l'illusion que c'est bien? » — « C'est bien. »

Il était si calme en mourant qu'il semblait, avant de mourir, déjà mort, puis, après et pour toujours, encore vivant, dans ce calme de vie pour lequel battent nos cœurs — ainsi ayant effacé la limite, à l'instant où c'est elle qui efface.

(Dans la nuit qui vient, que ceux qui ont été unis et qui s'effacent, ne ressentent pas cet effacement comme une blessure qu'ils se feraient l'un à l'autre.)

◆ Libère-moi de la trop longue parole.

*Reproduit et achevé d'imprimer
par Evidence au Plessis-Trévisé,
le 4 octobre 2004.*

*Dépôt légal : octobre 2004.
1^{er} dépôt légal : octobre 1973.
Numéro d'imprimeur : 2217.*

ISBN 2-07-028786-6/Imprimé en France.